



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

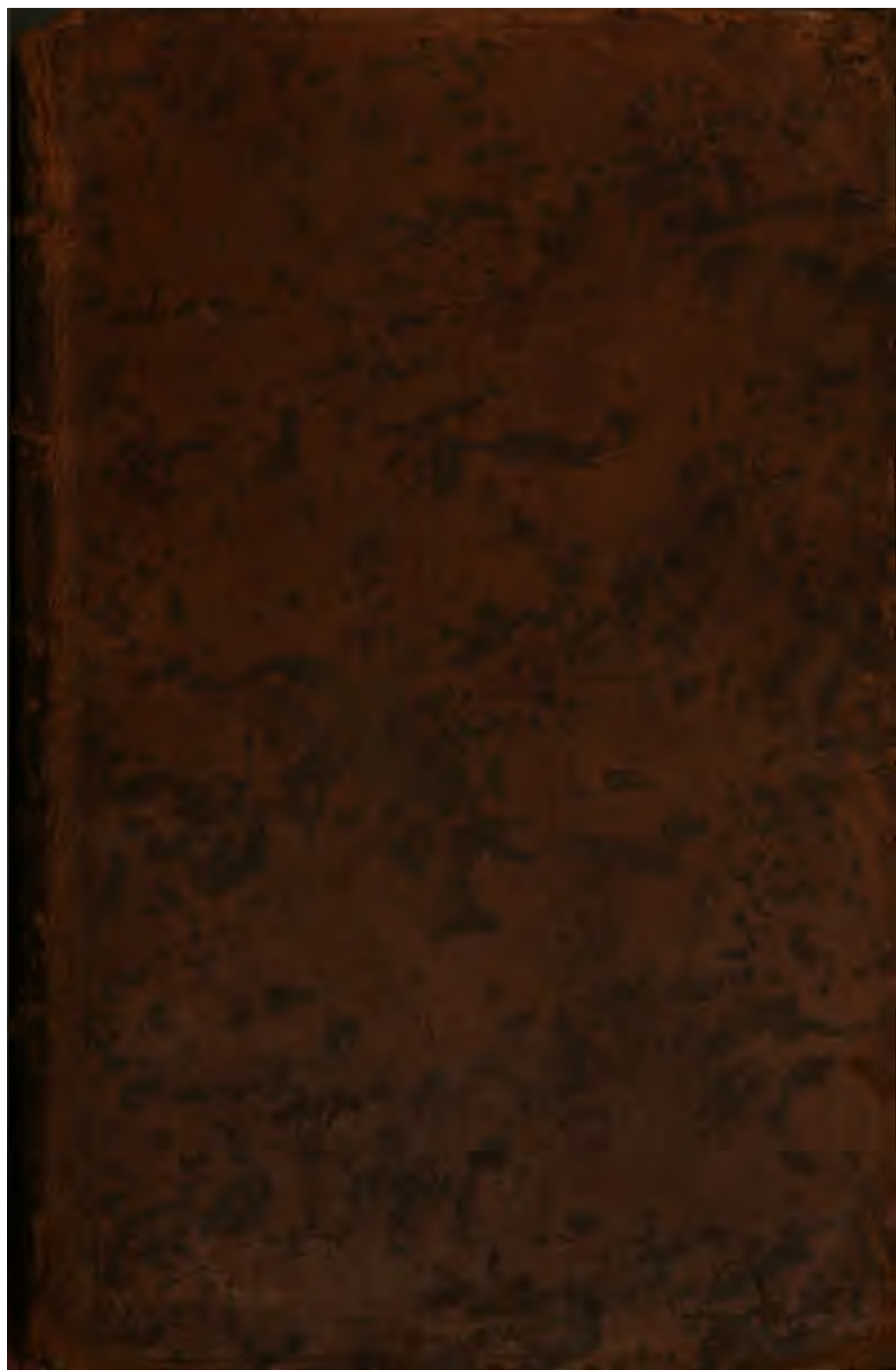
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

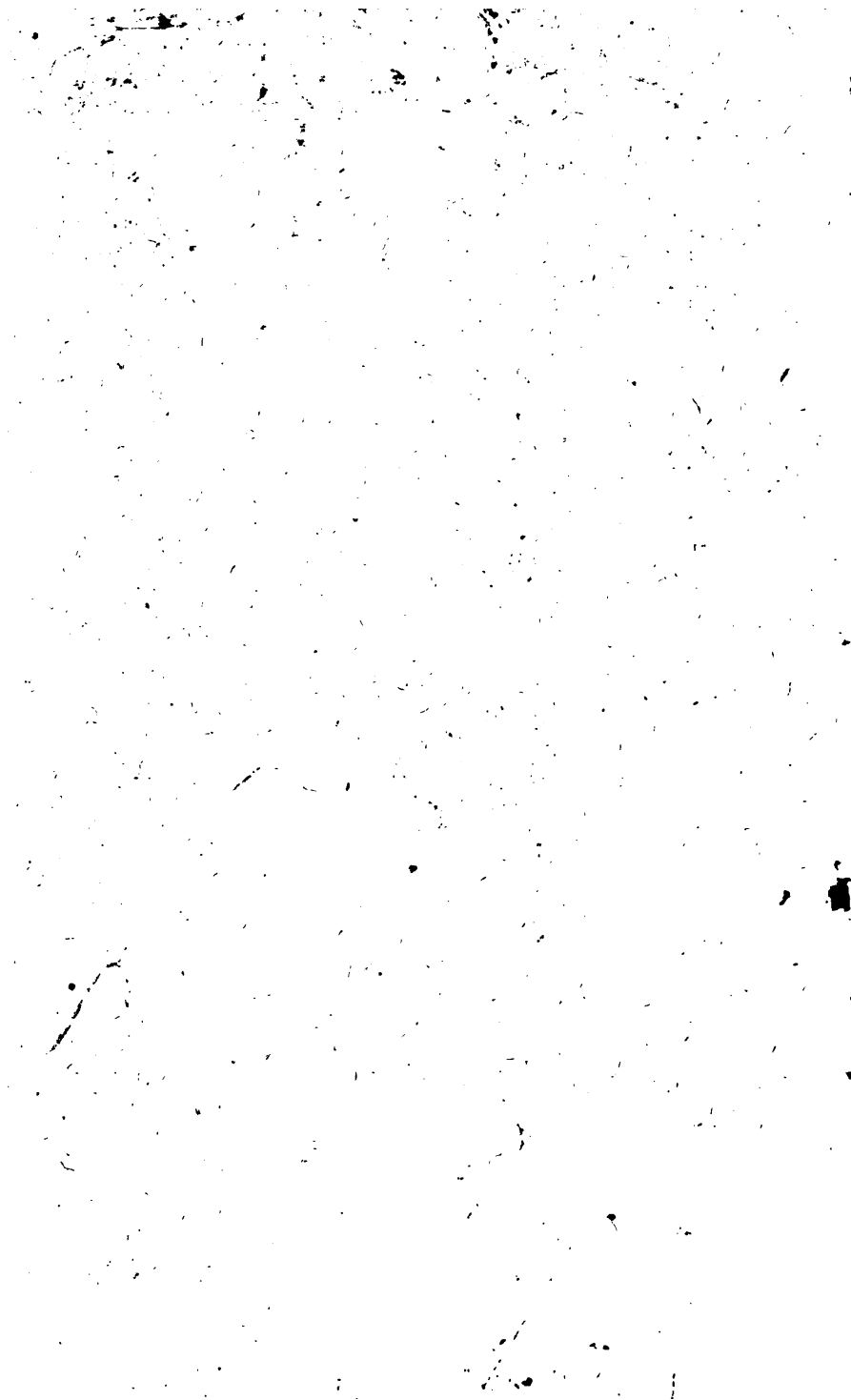
À propos du service Google Recherche de Livres

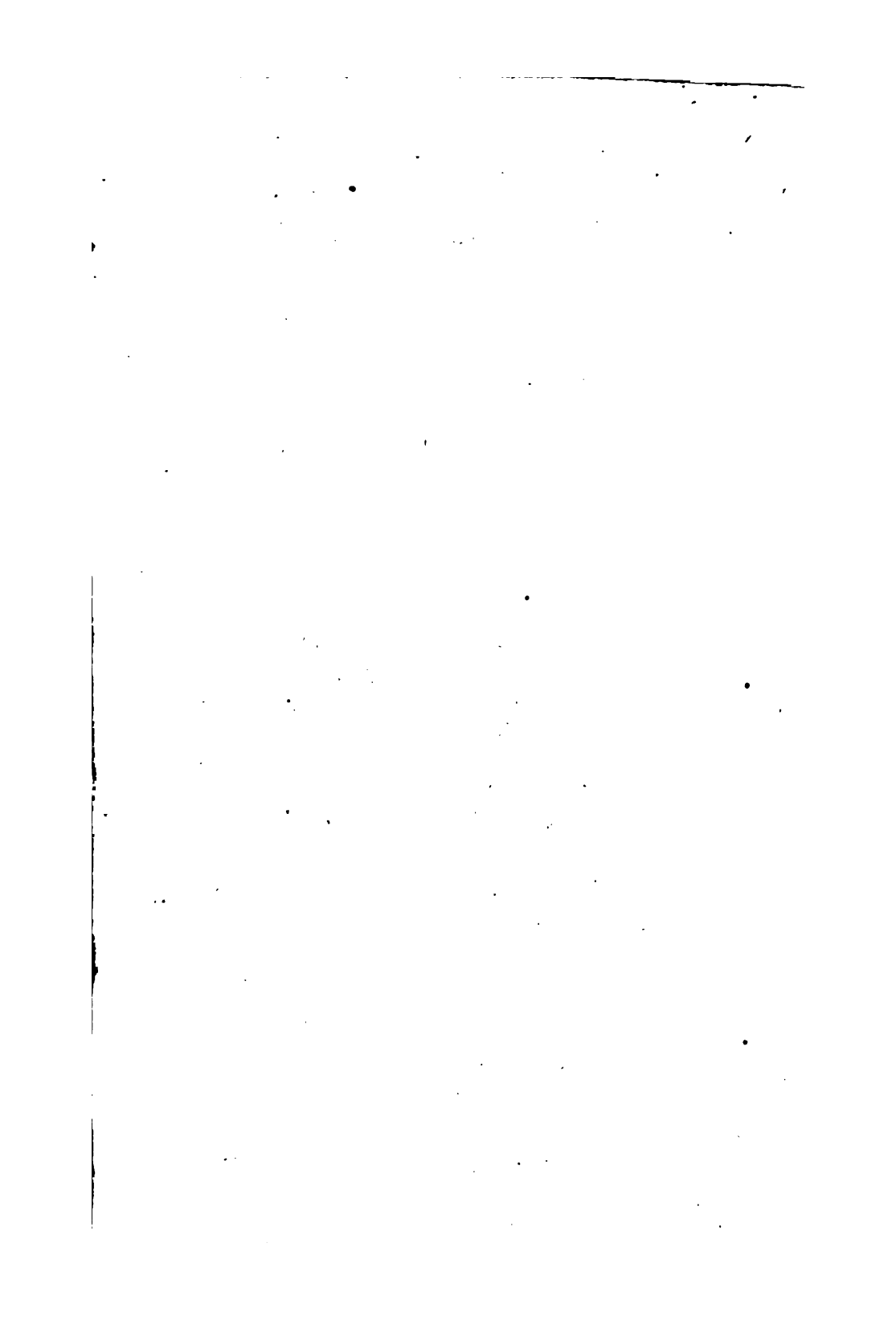
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME III.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

*Par l'Auteur des PROVERBES
DRAMATIQUES.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X X V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE
DÉGUISEMENT
FAVORABLE,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

Tome. III.

A

P E R S O N N A G E S .

Mlle DE RÉMIERES.

M. DE PONBLEU, *Oncle de Mademoiselle de Rémieres.*

M. BALAUDIER, *ami de Monsieur de Ponbleu.*

LE CHEVALIER DE GERLAND.

JULIE, *Femme-de-Chambre de Mademoiselle de Rémieres.*

LAHAÏE, *Laquais du Chevalier de Gerland.*

M. TIMBRÉ, *Notaire.*

DES LAQUAIS.

La Scène est dans un Sallon , chez Monsieur de Ponbleu , à Paris.



L E
DÉGUISEMENT
FAVORABLE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

Mlle DE RÉMIÈRES, JULIE.

JULIE.

AVOUEZ, Mademoiselle, que pour un lendemain de bal, vous voilà habillée de bonne heure.

Mlle DE RÉMIÈRES, *révante*.

Il est vrai.

4 LE DÉGUISEMENT

J U L I E.

Je connois bien des femmes qui ne se laisseroient pas voir ainsi au grand jour , après avoir passé la nuit.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Elles ont sans doute leurs raisons ; mais moi , qui perds aujourd'hui tout ce que j'aime , qu'ai-je besoin de m'inquiéter de plaisir davantage ?

J U L I E.

Notre amour-propre fait mieux ce que nous pensons là-dessus que nous-même. Voulez vous que je vous dise ce qui vous a éveillée si-tôt ?

Mlle DE RÉMIÈRES.

- Quoi ?

J U L I E.

Monsieur de Ponbleu , votre Oncle , doit partir dans l'instant pour la campagne , où il va faire une visite ; je suis sûre que pendant ce tems-là , vous comptez voir Monsieur le Chevalier , avant qu'il aille à son Régiment.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Il m'en a demandé la permission avec tant d'instances....

J - U L I E.

Que vous n'avez pû la lui refuser.

F A V O R A B L E .

Mlle DE RÉMIÈRES.

Ah ! Julie , si tu savois tout ce qu'il m'a dit de tendre pendant le bal ! j'en ai pensé mourir de douleur.

J U L I E .

Oui , & pendant ce tems-là j'étois fort inquiète moi. Votre Oncle ne cessoit de vous regarder & je crois même qu'il a vû Monsieur le Chevalier , dans l'instant où il avoit ôté son masque pour s'effuyer le visage ; car depuis ce moment , il vous a toujours suivis de fort près.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Quand il l'auroit vû ; il n'auroit pû le reconnoître.

J U L I E .

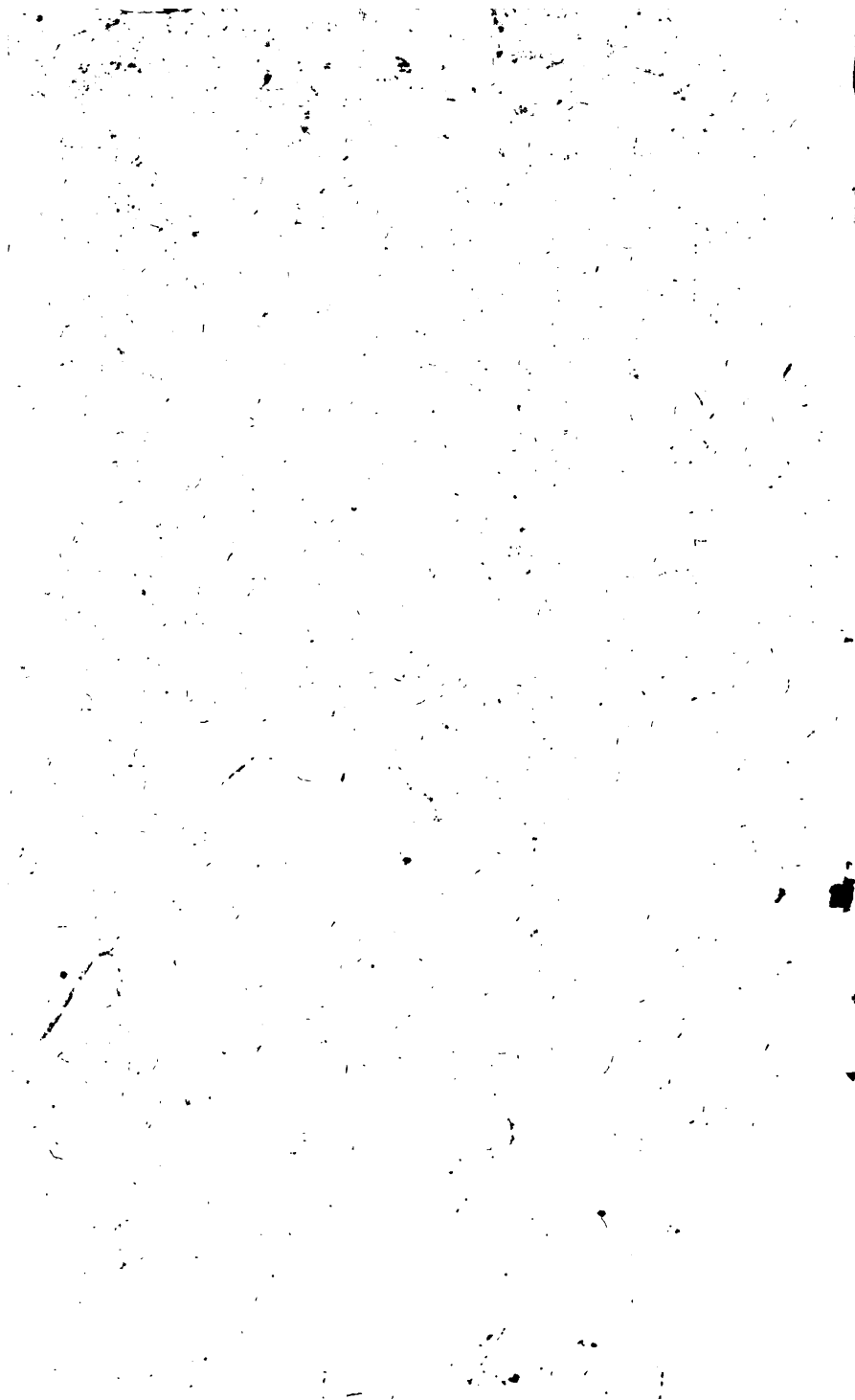
Il est vrai que l'idée est fort bonne ! feindre de partir il y a huit jours pour son Régiment ; faire donner par son rival un bal à sa maitresse & l'entretenir toute la nuit à ce bal , habillé en femme.

Mlle DE RÉMIÈRES.

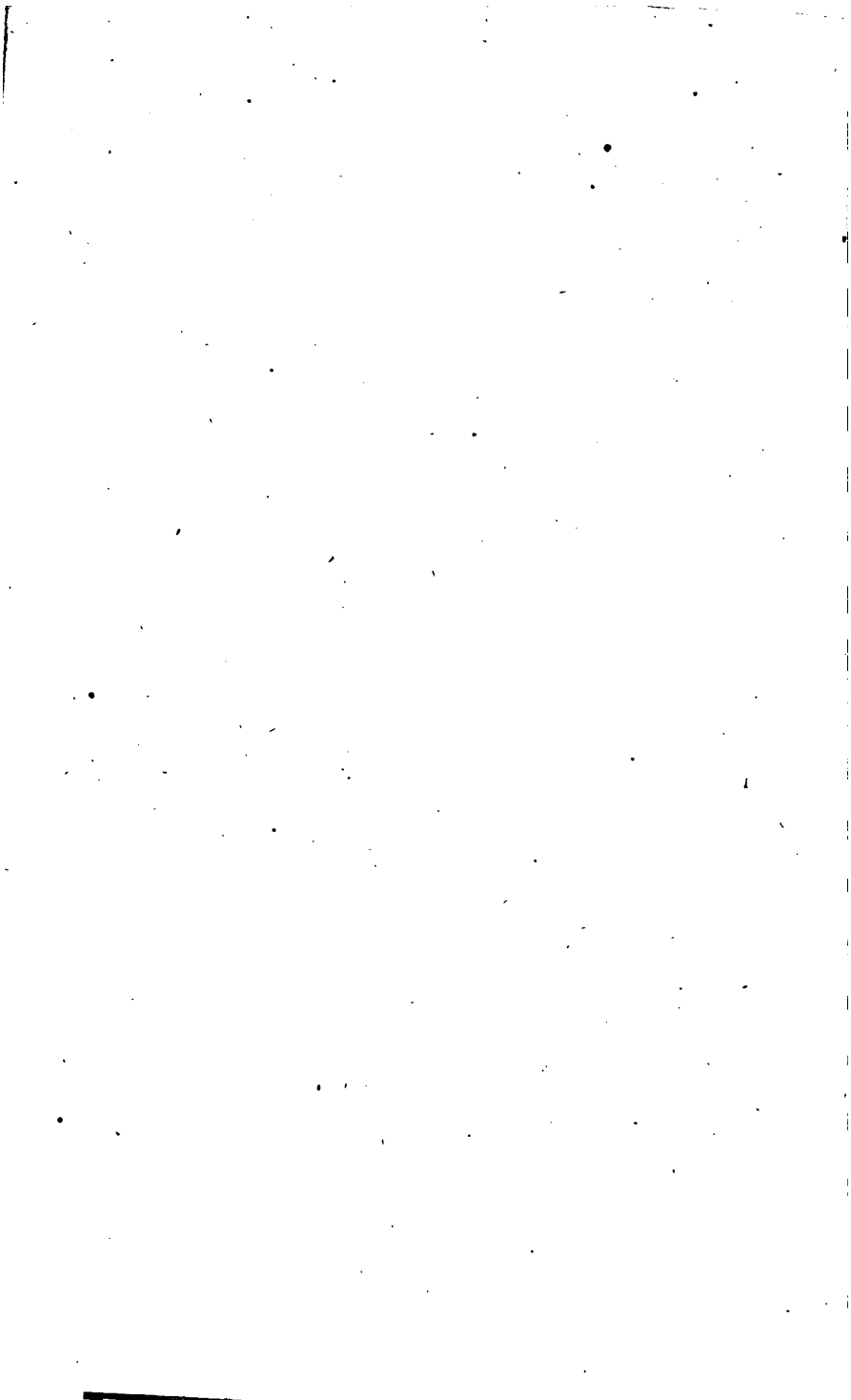
Le Chevalier n'étoit-il pas bien sous ce déguisement.

J U L I E .

A s'y méprendre , & quand même il auroit







THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME III.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

100 EAST EAST
CHICAGO, ILLINOIS 60607

THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

*Par l'Auteur des PROVERBES
DRAMATIQUES.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE
DÉGUISEMENT
FAVORABLE,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

Tome. III.

A

JULIE.

Expliquez-vous, Monsieur?

M. DE PONBLEU.

Je fais combien elle doit m'en vouloir de ne pas consentir à votre mariage avec le Chevalier ; mais il est très-sûr que sans mes engagements avec Balaudier....

JULIE.

Venons à ce qui vous regarde.

M. DE PONBLEU.

Eh bien, Julie ;.... mais tu vas te moquer de moi.

JULIE.

Pourquoi?

M. DE PONBLEU.

C'est que cette Sœur du Chevalier m'a enchanté ; la grace de son maintien , un coup d'œil gracieux , engageant , qu'elle m'a lancé , me force de l'aimer , de l'adorer.

JULIE.

Vous plaisantez. *A part.* Ah ! si cela pouvoit être ?

M. DE PONBLEU.

Non , te dis-je , depuis que je l'ai vu , j'ai

fait l'impossible pour combattre des sentimens que je crains bien qui ne me donnent un ridicule auprès de bien des gens.

J U L I E.

Il faudra les laisser dire , êtes-vous le seul homme qui à votre âge épouse une jeune personne pour qui il a pris du goût?

M. D E P O N B L E U.

Non , pas absolument.

J U L I E.

Et d'ailleurs , quel est cet âge ? Soixante & quinze , soixante & seize ans ? Vous paroissez tout jeune , & quand vous seriez encore plus vieux que vous n'êtes , il vaut mieux mourir de plaisir que de tristesse & d'ennui.

Mlle D E R É M I E R E S , *bas à Julie.*

Dans quel embarras veux-tu nous jeter en approuvant ce ridicule amour ?

J U L I E.

Eh , laissez-moi faire , nous tirerons parti de cette aventure.

M. D E P O N B L E U.

Que dit ma Nièce ?

J U L I E.

Qu'elle approuve beaucoup cet amour.

M. DE PONBLEU.

Ah! j'en suis ravi. J'espère donc qu'elle voudra bien me servir, en vantant à cette beauté qui m'enchanté, le feu dont je brûle pour elle, afin de la déterminer à accepter ma main.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Mais....

M. DE PONBLEU.

Oui, & il faut pour commencer, ma chère Nièce, que dès ce moment vous me conduisiez chez elle.

JULIE.

Voilà un amour bien pressé, Monsieur, & il me semble que vous allez trop vite; cependant si Mademoiselle veut vous y mener, je ne peux pas m'y opposer.

M. DE PONBLEU.

Eh bien, ma Nièce, consentez-vous?

Mlle DE RÉMIÈRES.

Mais, mon Oncle... Julie?

JULIE.

Il me semble moi, qu'il n'est pas décent que vous alliez vous déclarer tout d'un coup, il ne faut pas faire là le petit étourdi.

M.

M. D E P O N B L E U.

Tu as raison; mais pourtant....

J U L I E.

Il faut auparavant que Mademoiselle la pré-
vienne, & nous allons envoyer savoir de ses
nouvelles, & si on peut la voir; laissez-moi
faire.

M. D E P O N B L E U.

Non, non, je veux qu'on y aille de ma
part, & que ce soit un de mes Gens.

S C E N E I I.

Mlle D E R É M I E R E S , M. D E
P O N B L E U , J U L I E , L A H A Y E .

J U L I E , à *Mademoiselle de Rémieres.*

V O I C I Lahaye, je ne fais comment l'inf-
truire.

M. D E P O N B L E U , à *Lahaye.*

Je crois que c'est Lahaye?

Tome III.

B

18. *LE DÉGUISEMENT*

L A H A Y E.

Monfieur.... *A part.* Je le croyois parti.

M. D E P O N B L E U.

Je fuis bien aife de te voir ici.

L A H A Y E.

Monfieur , je fuis trop heureux , que l'occafion propice qui m'amène....

J U L I E , *bas à Lahaye.*

Prends bien garde à ce que tu diras , & re-garde-moi toujours avant de répondre.

M. D E P O N B L E U.

Je te croyois avec le Chevalier à fon Régiment.

L A H A Y E.

Monfieur , j'y étois auffi.... *regardant Julie.*
Mais je fuis revenu ici....

M. D E P O N B L E U.

Je le vois bien.

L A H A Y E.

Pour chercher une recrue , qui doit partir incessamment.

M. D E P O N B L E U.

Cela est fort bien fait. Et loges-tu dans la même maison que sa Sœur?

L A H A Y E.

Que sa Sœur ? *Regardant Julie.* Oui, oui, Monsieur. *A part.* La Sœur de mon Maître!

J U L I E.

Ne vous l'avois-je pas dit, Monsieur ? cette Sœur-là demeure toujours à Paris avec une Tante.

M. D E P O N B L E U.

Avec une Tante ?

L A H A Y E.

Non, Monsieur, c'est un Oncle. *A part.* Quel diable de mystère : il faut que j'y mette du mien aussi.

M. D E P O N B L E U.

C'est un Oncle ?

L A H A Y E.

Oui, Monsieur ; je fais mieux cela que personne, je suis son homme de confiance, & quand je suis à Paris, il ne peut pas se passer de moi un seul moment. *A part.* Je ne fais où

22 LE DÉGUISEMENT

M. DE PONBLEU.

Elle se nomme donc comme son Frère?

L A H A Y E.

Il le faut bien ; puisqu'elle vient de vous le dire.

J U L I E.

Sans doute, & quand il dit qu'elle n'a point de Tante, il ne fait ce qu'il dit.

L A H A Y E.

C'est que je ne pensois pas d'abord à une bonne-femme de Tante que l'on ne compte pas trop dans la société, parce qu'elle est sourde & muette de naissance ; mais à cela près, c'est une Femme d'honneur, d'un excellent caractère, une Femme de mérite enfin.

M. DE PONBLEU.

Et Mademoiselle de Gerland est une Fille sage, douce?...

L A H A Y E.

Econome,

M. DE PONBLEU.

Econome?

L A H A Y E.

Oui, Monsieur, & la vertu même ! sûre-

ment elle vous étoit réservée. Savez-vous que vous serez le plus heureux homme du monde si vous pouvez l'obtenir.

M. D E P O N B L E U.

• J'ose me flatter qu'il n'y aura pas de difficulté , si elle ne dépend que de son Oncle.

L A H A Y E.

Mais , je ne fais pas trop ; mon Maître le gouverne , & comme vous ne voulez pas lui donner Mademoiselle , il l'empêchera peut-être de vous donner sa Sœur.

M. D E P O N B L E U.

Le Chevalier n'est pas ici , & en pressant un peu les choses , on n'aura pas le tems de l'en avertir.

L A H A Y E.

Vous avez raison ; mais Mademoiselle de Gerland , aime son Frère comme elle-même , & je crains qu'elle ne partage son ressentiment contre vous. Enfin , je vous dis tout ce que je fais , & vous êtes trop habile pour ne pas , d'après cela , vous bien conduire. Sur toutes choses , n'allez pas dire à l'Oncle , que c'est moi qui vous ai instruit ; car c'est un homme qui n'entend pas raillerie , & qui

n'aime pas que l'on cause des affaires de sa famille.

M. D E P O N B L E U.

A propos de cet Oncle , je voudrais favoir où le prendre , & tu me feras plaisir de m'envoyer avertir quand il sera rentré.

L A H A Y E.

Ne vous inquiétez pas.

M. D E P O N B L E U.

Je vais écrire à mon ami , qu'une affaire de la dernière conséquence m'empêche d'aller le voir , & que c'est partie remise. *Il s'en va.*

L A H A Y E.

Eh bien , n'ai-je pas été promptement au fait ?

J U L I E.

Paix donc , il revient.

M. D E P O N B L E U, *revenant.*

J'oublois , comment s'appelle l'Oncle du Chevalier ?

L A H A Y E, *embarrassé.*

Comment il s'appelle ?.... Le Commandeur.

M. D E P O N B L E U .

C'est une qualité & non pas un nom.

J U L I E .

Monsieur a raison ; c'est le Commandeur de.... Dis donc ?

L A H A Y E .

Cela n'est pas difficile ; ne semble-t-il pas que je l'ignore ; il faudrait être bien imbécile ; tenez , Mademoiselle le fait comme nous.

M. D E P O N B L E U .

Oui , mais je ne le fais pas, moi.

L A H A Y E .

C'est le Commandeur de , de.... *A part.*
Comment je ne pourrai pas trouver un nom ?

M. D E P O N B L E U .

De?.... Je n'ai pas entendu.

L A H A Y E .

Boursignac.

M. D E P O N B L E U .

Boursignac ? C'est un nom G...on.

L A H A Y E .

Non, il est Provençal.

M. D E P O N B L E U.

Boursignac. Je ne connois pas ce nom - là.
N'importe. *Il s'en va.*

S C E N E I V.

Mlle DE RÉMIERES, LAHAYE,
JULIE.

L A H A Y E.

IL ne revient point ?

J U L I E.

Non.

L A H A Y E.

Comment diable vouliez-vous que je devinasse que ce vicieux fou de Monsieur de Ponbleu, étoit devenu amoureux de mon Maître au Bal , sur ce qu'il l'avoit vu en Femme , & puis qu'il l'avoit pris pour sa Sœur ? On ne fauroit s'attendre à tout cela.

J U L I E.

Ne t'avois-je pas dit de prendre garde à ce que tu dirois ?

L A H A Y E .

Oui ; mais cette Sœur m'embarraffoit , & l'impatience m'a fait te donner un Oncle en échange.

J U L I E .

Tu en seras plus embarrassé que moi de cet Oncle ; Monsieur de Ponbleu veut absolument parler au Commandeur , & qui le représentera si ce n'est toi ?

L A H A Y E .

Moi ?

J U L I E .

Oui , il faut que tu ailles prendre une phisionomie & un habit d'honnête homme , qui te fasse ressembler au portrait que tu en as fait.

L A H A Y E .

Oui ; & où aboutira cette Comédie - là ? A faire donner cent coups de bâton à Monsieur le Commandeur , s'il est reconnu. Je suis ton serviteur.

J U L I E .

Tu serois donc bien mal-adroit.

L A H A Y E .

Attends , attends , j'ai eu un Maître autre-

fois, qui étoit un grand original, & que je pourrois bien contrefaire ; mais il n'est pas aisé de changer de visage.

J U L I E.

Puisque Monsieur de Ponbleu s'est enfermé de lui-même, il sera la dupe de tout ; tu ne fais pas ce que c'est qu'un Vieillard amoureux, il verra les choses comme il les desire.

L A H A Y E.

Je reviendrai donc ici en Oncle. Et mon Maître? car je veux qu'il soit de moitié.

J U L I E.

Il faut qu'il prenne ses habits de Femme, & qu'il vienne voir Mademoiselle, comme son amie.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Ah! Julie, si mon Oncle le reconnoît!

J U L I E.

Eh non, ayez confiance en ce que je viens de dire ; & puis que vous en arriveroit-il? D'être séparés, comme vous alliez l'être, & peut-être, en profitant de l'occasion, aurez-vous le bonheur de vous épouser : nous verrons le tour que cela prendra, & nous nous conduirons en conséquence.

Mlle DE RÉMIÈRES.

Je t'assure que je ne serai point tranquille tant que cela durera.

J U L I E.

Il est bien question que vous soyez tranquille ; il faut réussir , voilà l'essentiel. Toi , ne perds pas un instant ; va informer ton Maître de tout ceci ; & reviens le plutôt que tu pourras sous ta nouvelle forme , pour amuser Monsieur de Ponbleu , pendant que Monsieur le Chevalier s'habillera ; va , cours.

L A H A Y E.

Oh , tout cela est fort aisé à dire. Tous nos paquets sont faits , & même notre chaise est chargée ; car mon Maître est tout prêt à partir , & il ne m'a envoyé ici que pour savoir si Monsieur de Ponbleu est à la campagne , & s'il peut venir dire un dernier adieu à Mademoiselle.



S C E N E V.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, *en chenille*, JULIE, LAHAYE.

L A H A Y E.

LA peste soit de l'homme , le voici , il va gâter toutes ses affaires avec son impatience. *Au Chevalier.* Eh , Monsieur , sortez d'ici promptement,

L E C H E V A L I E R.

Comment maraud , depuis deux heures que tu me fais attendre....

L A H A Y E.

Il est bien question de cela. Sortez , vous dis-je , Monsieur de Pobleu est ici , il ne va point à la campagne.

L E C H E V A L I E R.

Je serai donc privé d'un moment si précieux ! ah , Mademoiselle , quoi je partirai....

Mlle DE RÉMIERES.

Si vous m'aimez , Chevalier , faites , je vous en conjure , tout ce que Lahaye vous dira.

L E C H E V A L I E R.

Quel cruel sacrifice!

Mlle DE RÉMÈRES.

Il est nécessaire, & vous en pouvez perdre tout le fruit dans cet instant.

LE CHEVALIER.

Vous m'en tiendrez compte, si vous ne voulez désespérer le plus tendre & le plus malheureux amant.

JULIE.

Eh! finissez donc. Allez, allez vous habiller, Lahaye vous instruira.

L A H A Y E .

Oui, ma Nièce. Suivez tout ce que vous ordonnera votre Oncle, & ayez pour lui toute la déférence & le respect que vous lui devez. Entendez-vous, Mademoiselle?

LE CHEVALIER.

Je crois que la tête a tourné à ce faquin-là.

JULIE.

Eh! laissez-le faire. Allons, partez, point de résistance, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Et vous aussi Julie, vous avez donc tous juré ma perte.

JULIE.

Eh, non, vous dis-je, au contraire. J'entends quelqu'un, si c'étoit Monsieur de Poncebleu, il n'y auroit plus d'espoir. Sauvez-vous par le petit escalier.

LE CHEVALIER.

Allons, je crains trop d'avoir perdu le seul bien qui me restoit.

LAHAYE.

Laissez faire votre Oncle, ma Nièce, ayez de la douceur, & il vous conduira mieux que vous ne le pensez.

S C E N E V I.

Mlle DE RÉMIÈRES, M. BALAUDIER, JULIE.

Mlle DE RÉMIÈRES.

ENFIN les voilà partis! puis-je me flatter que ton projet réussira?

JULIE.

Paix donc; voici Monsieur Balaudier.

M.



M. B A L A U D I E R.

Bonjour, mon adorable. Quel éclat! quelle fraîcheur! il ne paroît point que vous ayez passé la nuit. Vos attraits sont infatigables, & d'honneur vous êtes tout au mieux! *Il veut lui baiser la main.*

Mlle D E R É M I E R E S.

Laissez donc, Monsieur.

M. B A L A U D I E R.

Pour toi, ma chère Julie, je ne t'ai jamais vue aussi jolie, & je meurs d'envie de t'embrasser. *Il veut l'embrasser.*

J U L I E, *le repoussant.*

Gardez, gardez cette envie-là, jusqu'à ce qu'il m'en vienne une pareille.

M. B A L A U D I E R.

Je viens de chez nos Dames, elles sont presque toutes encore endormies. J'en ai trouvé quelques-unes qui avoient de l'humeur épouvantablement contre leur Mères, parce qu'elles les ont emmenées de trop bonne heure.

J U L I E.

Mais c'est que les Mères s'ennuient au Bal, sur-tout avec la fatigue qu'elles ont de se redresser tout le tems que leurs Filles dansent.

M. BALAUDIER.

Je veux donner un Bal où il n'y ait ni Mères , ni Maris. Si je peux y parvenir je serai au comble de la joie ; j'ai déjà le suffrage de nos jeunes Dames.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle savoir chercher à plaire aux Femmes.

M. BALAUDIER.

Je fais de mon mieux , du moins , pour les amuser. Je voudrais toujours leur procurer du plaisir , & je suis enchanté quand je peux y réussir.

JULIE.

Elles doivent vous avoir bien de l'obligation.

M. BALAUDIER.

Mademoiselle peut seule me récompenser de mes soins pour tout son sexe ; oui , Nimphe charmante , vous n'ignorez pas combien je vous aime , combien je desiré de vous plaire , sur-tout ayant la parole de Monsieur de Ponbleu , pour vous obtenir.

JULIE.

C'est à-peu-près comme le suffrage de vos

jeunes Dames , pour votre Bal sans Mères.

M. B A L A U D I E R .

Julie plaisante toujours, J'ai à me plaindre
de toi , ma chère enfant,

J U L I E .

Pourquoi donc ?

M. B A L A U D I E R .

Tu protèges le Chevalier , & tu es une in-
grate. *A Mademoiselle de Rémières.* En m'éveillant,
charmante Reine ; je me suis rappelé que pen-
dant le souper d'hier , vous aviez marqué un
goût décidé pour la musique , & j'ai ima-
giné....

J U L I E .

Voici Monsieur de Doubléu.

Mlle DE RÉMIÈRES, à Julie.

Cet homme-là m'exécède ! je m'en vais res-
pirer jusqu'à l'arrière du Chevalier. *Elle sort.*



SCÈNE VII.

M. DE PONBLEU, M. BALAUDIER,
JULIE.

M. DE PONBLEU.

EH bien, Julie, a-t-on des nouvelles du Com-
mandeu?

JULIE.

Oui, Monsieur, il veut absolument venir
ici, & Mademoiselle de Gerland vient de
mander à ma Maîtresse qu'elle le suivroit de
près.

M. DE PONBLEU.

Je suis fâché qu'ils me préviennent. Bon-
jour, Monsieur Balaudier.

M. BALAUDIER.

Vous avez l'air bien occupé aujourd'hui,
Monsieur de Ponbleu.

M. DE PONBLEU.

Ah! vraiment, je vous en répons; j'ai une
affaire en tête où j'aurai besoin de vous, si
je réussis.

M. B A L A U D I E R.

Vous savez que je ne suis guères propre aux affaires ; pour ce qui est des plaisirs, cela est différent.

M. D E P O N B L E U.

Julie, le Commandeur ne vient point.

J U L I E.

On n'a pas dit qu'il viendroit dans l'instant!

M. D E P O N B L E U.

Mon sieur Balaudier, voici l'affaire qui vous regarde.

M. B A L A U D I E R.

Seroit - ce mon mariage avec votre Nièce ? Cela n'avance guères, Monsieur de Ponbleu, & elle ne paroît pas trop s'en foucier encore, voilà le pis.

M. D E P O N B L E U.

Ah ! que voulez - vous ? Les Femmes ont quelquefois comme cela de petites fantaisies, qu'il faut bien leur passer ; mais ayez patience ; chaque chose à son tems, il faudra bien qu'elle change de sentiment, sur-tout en comparant la vie du Couvent avec celle qu'elle meneroit avec vous.

J U L I E T *à part.*

J'espère que nous ne ferons pas dans le cas de faire cette comparaison-là.

M. B A L A U D I E R.

Il est vrai que je ferai tout ce que je pourrai pour la rendre la plus heureuse personne du monde.

M. D E P O N B L E U.

Je vous l'ai déjà dit; il faut lui laisser oublier le Chevalier; c'est un petit entêtement qui passera, si on ne la contrarie pas; car contrarier une Femme, ce n'est pas le moyen de la faire changer de sentiment.

M. B A L A U D I E R.

Je ne contrarie jamais moi, je suis toujours de l'avis des Dames; & tenez, à propos de cela, je ne viens ici que pour vous proposer une espèce de concert qui pourroit vous amuser, ainsi que votre Nièce.

M. D E P O N B L E U.

En vérité, vous êtes un homme charmant! mais ne pourriez-vous pas changer votre concert en un bal?

M. B A L A U D I E R .

En un bai ? Eh , mais je vous en donnerai un aussi . Quand le voulez-vous ?

M. D E P O N B L E U .

Ah ! c'est-là le difficile : si vous n'en aviez pas donné un cette nuit

M. B A L A U D I E R .

Eh bien ?

M. D E P O N B L E U .

Je vous l'aurois demandé pour ce soir .

M. B A L A U D I E R .

Cela n'est point difficile du tout . Mes danseuses passent huit nuits de suite & dorment de même ; vous en aurez un , & vous me faites le plus grand plaisir de me charger de cela . Où le voulez-vous , ici ?

M. D E P O N B L E U .

Sans doute .

M. B A L A U D I E R .

Allons , je m'en retourne chez moi , écrire un petit billet à tous mes jeunes gens , ils auront bientôt des Dames , & dès que le concert sera fini , je vous les amènerai .

JULIE.

Monsieur , voici Monsieur le Commandeur.

M. DE PONBLEU.

Adieu , Monsieur Balaudier , je vous remercie.

S C E N E V I I I.

M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE, *en Commandeur, contrefaisant le bras & la jambe de bois, avec un bandeau sur l'œil, & avec un accent Gascon.*

LAHAYE, *en entrant, parle à quelqu'un qui semble être dehors.*

SUR toutes choses , Lahaye, n'oublie pas de dire à mon Notaire que dès qu'il aura fini, il vienne ici m'apporter tous ses papiers, afin que je les signe. Ah ! Lahaye ? Lahaye ? Le coquin est parti, il ne m'entend plus.

M. DE PONBLEU, *à Lahaye.*

Monsieur, je suis bien fâché....

L A H A Y E.

Vous êtes sans doute, Monsieur de Ponbleu, je suis bien votre serviteur.

M. D E P O N B L E U.

Monsieur, vous avez absolument voulu prendre la peine de venir ici, sans quoi, il auroit été tout simple que j'eusse l'honneur d'aller chez vous pour....

L A H A Y E.

Monsieur, nous autres Militaires, nous ne sommes guères accoutumés à rester au logis, & pour le peu que nous ayons d'affaires, nous n'y rentrons que le soir. D'ailleurs je suis charmé, si je suis assez heureux pour vous être bon à quelque chose, de vous marquer l'empressement que j'ai de vous obliger.

M. D E P O N B L E U.

Monsieur, je....

L A H A Y E.

C'est une vieille habitude que j'ai contractée lorsque j'étois Major; je sortois toujours de bonne heure; je rentrais fort tard, & je ne donnois jamais d'argent à personne que chez moi; parce qu'il faut de l'ordre dans tout, cela est d'une conséquence extrême, & j'aime l'ordre à la fureur.

42 LE DÉGUISEMENT

JULIE.

Il me semble, Monsieur le Commandeur, que l'on a furieusement dérangé l'ordre de vos jambes, de vos bras & de vos yeux, & que vous seriez mieux assis.

LAHAYE.

C'est une vétille que cela.

M. DE PONBLEU.

Tu as raison, un fauteuil! J'oubliois.

LAHAYE, *s'asseyant.*

Je ne m'assieds jamais. Toute ma peine pendant le repas, est de demeurer en place. Sitôt que je suis tranquille, je sens mille inquiétudes dans cette jambe-là.

JULIE, *s'approchant de Lahaye.*

Je la croyois de bois. *Bas.* Ton Maître est-il prêt?

LAHAYE, *bas à Julie.*

Pas encore. *Haut.* Lorsque je la perdis, la commotion fut si considérable que l'impression m'en est toujours demeurée.

M. DE PONBLEU.

Cela est singulier!

L A H A Y E .

Croirois-tu bien , mon enfant , que lorsque je perdis cet œil , je fus plus de huit jours sans m'en appercevoir , à cause de l'éblouissement que me causa le coup. C'est une chose incompréhensible que cette commotion.

M. D E P O N B L E U .

Oui vraiment. Monsieur ; l'affaire que j'ai à vous proposer

L A H A Y E .

Eh bien , tout cela ne m'a point dégoûté du servite ; mais ce qui me piqua vivement , ce fut à Fontenoy.

M. D E P O N B L E U , *à part avec impatience.*

Il ne m'écouterà jamais.

L A H A Y E .

Monsieur , prêtez-moi attention , s'il vous plaît.

M. D E P O N B L E U .

Je voulois vous dire.....

L A H A Y E .

Oh ! ceci est très-vrai. Prenez que le Village est ici. *Il montre avec sa canne.* Là , la redoute du bois de Bary ; ici Antoin , où nous étions

appuyés : on nous déplaça pour aller soutenir le Village. En menant notre division, je montrai avec ma canne par où il falloit passer, lorsqu'un boulet de canon emporta cette canne un pied au-dessus de la pomme, & me laissa sans bras. Cette pomme étoit une pierre très-curieuse, que je ne me console pas d'avoir perdue!

JULIE.

Il est vrai qu'on fait des bras; mais pour des pommes de canne, cela est très-rare.

M. DE PONBLEU.

Monsieur, j'espère tout de la grace que vous me faites de me prévenir; je voudrois seulement que vous voulussiez bien me faire l'honneur de m'entendre.

L'HAÏE.

Ah! Monsieur, vous n'avez qu'à parler; j'écoute attentivement....

M. DE PONBLEU.

Je ferois trop heureux....

L'HAÏE.

Personne n'est plus raisonnable là-dessus que moi; j'entends toujours tout le monde; pourquoi? parce que lorsque l'on y pense le moins,

un homme peut vous donner un excellent avis , vous ouvrir l'imagination , vous fournir des projets : ah ! c'est sur les projets que je suis fort !

M. D E P O N B L E U.

Je le crois, mais....

L A H A Y E.

Croiriez-vous que depuis la paix , dans des Mémoires que j'ai présentés à la Cour , j'ai donné plus de trois cens moyens de faire la guerre avec peu de monde & de toujours battre l'ennemi ?

M. D E P O N B L E U.

Cela seroit fort utile à l'Etat,

L A H A Y E.

Eh bien , Monsieur , comment croyez-vous que j'ai été récompensé ?

M. D E P O N B L E U.

Sans doute l'on a....

L A H A Y E.

L'on a trouvé que ces Mémoires n'avoient pas le sens-commun.

M. D E P O N B L E U.

C'est assurément une grande injustice ; mais , Monsieur , je voudrois bien

S C E N E I X.

Mlle DE RÉMIÈRES, M. DE
PONBLEU, LAHAYE, JULIE.

LAHAYE.

MONSIEUR, comment appelez-vous cette
jeune personne ?

M. DE PONBLEU.

C'est Mademoiselle de Rémières, ma Nièce.

LAHAYE.

Mademoiselle de Rémières ? Dont mon
Neveu, le Chevalier, étoit amoureux ?

JULIE.

Oui, Monsieur, elle-même, & que Mon-
sieur de Ponbleu n'a pas voulu lui accorder,
pour la donner à Monsieur Balaudier, son
ami.

LAHAYE, *en colère se levant.*

Ah ! s'andis ! si j'avois vu ce que je vois ! si
j'avois su qu'elle fût si jolie ! si le Chevalier
étoit encore ici ! elle seroit bientôt ma Niè-
ce ; oui, Monsieur, je l'aiderois à l'enlever.
Je ne me suis marié que comme cela moi.
Il s'assied.

M. D E P O N B L E U .

Vous plaisantez.

L A H A Y E .

Non vraiment. Un jour que nous chahions de Garnison ; en arrivant dans une Ville frontière , pendant que le Régiment se mettoit en bataille sur la place , je vis à une fenêtre une personne toute charmante ! je prends aussitôt un billet de logement pour cette maison & j'y vais. Je parle à cette Fille , elle ne veut rien entendre , au Père de même , à la Mère point de raison. Quand je vis cela , le soir même je l'enlevai ; on consentit au mariage , il se fit tout de suite , & l'on n'a jamais vu de si bon ménage. Nous avons demeuré ensemble trente-cinq ans , six mois & sept jours ; elle est morte enfin !

J U L I E .

Sans enfans ?

L A H A Y E .

Sans enfans.

J U L I E .

Cela est grand dommage ! mais , Monsieur , j'avois toujours entendu dire que pour être Commandeur , il falloit être Garçon.

L A H A Y E.

Il est vrai ; mais je me suis fait Chevalier depuis que je suis veuf. Vous voyez, Monsieur de Ponbleu, le desir que j'ai de vous être alié, desir vif, & qui n'auroit rien ménagé pour cela.

M. D É P O N B L E U.

Si l'on pouvoit contenter ce desir d'une autre manière, seriez-vous inflexible ?

L A H A Y E.

Inflexible ? Non ; je suis vif ; mais non pas inflexible. D'abord qu'il y a un tempérament à prendre dans une affaire, je le saisis promptement.

M. D É P O N B L E U.

Je suis bien aise de vous voir penser comme cela.

L A H A Y E.

J'eus, l'an passé, un espèce de procès avec un homme d'honneur ; il me revenoit une centaine de mille francs d'une succession ; celui qui me devoit, me dit qu'il ne vouloit plus plaider, & il m'offrit cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs ; je ne demordis pas, pour n'être pas changeant, il me donna les cent,

cent , & il ne fut plus question de procès , je m'accordai sur - le - champ , & il paya les frais.

J U L I E.

C'est être bien raisonnable.

M. D E P O N B L E U.

Monsieur , je suis maître d'un bien assez considérable, il peut encore m'en revenir d'ailleurs. J'ai vu Mademoiselle votre Nièce hier , pour la première fois , & j'en ai été charmé ; si vous vouliez disposer d'elle en ma faveur , vous me rendriez le plus heureux homme du monde , & rien n'égaleroit la reconnaissance que j'aurois d'un pareil bienfait.

J U L I E.

Il faut ajouter que ce n'est que d'hier que Monsieur de Ponbleu sait que l'on peut aimer aussi vivement , & que sans cela il ne se seroit jamais opposé au bonheur de Monsieur le Chevalier.

L A H A Y E.

Cette Fille vous veut du bien. Quant à ma Nièce , Monsieur , je n'ai jamais été dans le dessein de la marier , afin de rendre mon Neveu un meilleur parti ; elle a même là - dessus

toujours pensé comme moi , & je ne veux donner mon bien qu'à l'un des deux. Je ne suis pas homme à vous proposer ma Nièce , sans lui faire un état , & vous ne seriez pas homme à la vouloir épouser sans dot.

M. D E P O N B L E U .

Mais , Monsieur.....

J U L I E .

Non, non; ce n'est pas là la façon de penser.

L A H A Y E .

Ni la mienne non plus ; ainsi voici ce que je veux faire. J'accorde ma Nièce à Monsieur de Ponbleu de tout mon cœur.

M. D E P O N B L E U .

Que d'obligations je vous aurai ?

L A H A Y E .

Je serai charmé d'être allié à un homme de probité , d'honneur comme lui. Vous avez servi sans doute ? Sans quoi.

J U L I E .

Non , jamais ; Monsieur a toujours été dans les affaires.

L A H A Y E .

Eh bien , oui dans les affaires , c'est la même

chose ; c'est toujours servir l'Etat. Je vous accorde donc ma Nièce ; voilà qui est terminé.

M. D E P O N B L E U.

Rien ne peut égaler. . . .

L A H A Y E.

Mais à condition. . . .

J U L I E.

On ne sauroit être plus généreux.

L A H A Y E.

Mais à condition , que l'on trouvera un excellent parti pour mon Neveu , pour le dédommager ; sans quoi , il n'y a rien de fait.

J U L I E.

Oh , pour cela Monsieur le Commandeur , c'est être par trop rigoureux.

L A H A Y E.

Eh bien , je m'adoucis.

J U L I E.

Voyons , voyons. à Monsieur de Ponbleu. Cet homme-ci est fort raisonnable.

L A H A Y E.

Si ma Nièce trouve Monsieur de Ponbleu si fort de son goût , qu'il lui fasse oublier les intérêts de son Frère , je ne me mêle plus de

tout cela , & elle en fera absolument la maîtresse.

J U L I E.

C'est à vous , Monsieur , à vous efforcer de plaire.

M. D E P O N B L E U.

Je compte plus sur les secours de ma Nièce que sur moi ; une amie persuade & peut attendre en faveur d'un Amant ; c'est ce que je vous demande.

Mlle D E R É M I E R E S.

Vous pouvez être assuré que j'emploierai tous les ressorts de l'amitié la plus tendre pour réussir dans cette circonstance.

J U L I E.

Voici Mademoiselle de Gerland , je suis d'avis que vous la laissiez avec Mademoiselle , afin qu'elle puisse la disposer favorablement.

L A H A Y E.

Je pense comme cette belle enfant.



S C E N E X.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER *en Femme*, M. DE PONBLEU, LAHAYE, JULIE.

LAHAYE, *au Chevalier qui fait la révérence en passant.*

AH, passez, passez, ma Nièce.

LE CHEVALIER, *à Mademoiselle de Rémieres.*

J'aurois bien voulu pouvoir me rendre ici plutôt, ma chère amie, pour contenter l'empressement que j'avois de vous revoir. *Il l'embrasse.*

M. D E P O N B L E U.

Avec quelle tendresse elle embrasse ma Nièce!

L A H A Y E.

Oh, la tendresse ! c'est son seul défaut.

J U L I E.

Cela est d'un heureux présage pour votre amour.

M. DE PONBLEU.

J'en suis enchanté ! quelle grace ! quel sourire charmant !

JULIE.

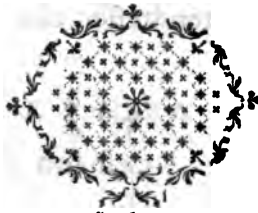
Je suis étonnée comme vous de la ressemblance avec Monsieur le Chevalier.

LAHAYE.

Cela n'est pas étonnant , ils sont jumeaux.

JULIE.

Que ne le disiez-vous donc. *A Monsieur de Ponbleu.* Allez-vous-en , car vous les gênez ; quand vous reviendrez , vous trouverez les choses bien avancées.



S C E N E X I .

Mlle DE REMIÈRES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE, UN LAQUAIS.

L E L A Q U A I S .

MONSIEUR le Commandeur, votre Notaire est là dedans.

L A H A Y E .

Oh ; parbleu , mon Garçon , dis - lui que je le prie d'attendre : j'ai tant parlé d'affaires aujourd'hui, que je suis dans un besoin indispensable de me dissiper. Voyons votre maison, Monsieur de Ponbleu ; la distribution m'en plaît tout-à-fait.

M. D E P O N B L E U .

Volontiers. *Il s'en vont.*



S C E N E X I I .

Mlle DE RÉMIÈRES , LE CHEVALIER , JULIE .

LE CHEVALIER .

LORSQUE j'avois perdu tout espoir , le plus singulier hasard du monde , semble vouloir nous favoriser . Qu'espérez-vous enfin ? puis - je croire que nous serons unis ? sera-t-il aisé d'y faire consentir votre Oncle ? & croyez - vous qu'il soit assez fou pour faire là-dessus tout ce que j'exigerai de lui ?

Mlle DE RÉMIÈRES .

Je n'ose m'en flatter ; mais vous n'ignorez pas combien je le desire ; vous connoissez le fond de mon cœur comme moi - même , & vous savez que le bonheur de ma vie est inséparable du vôtre .

JULIE .

Moi , qui m'amuse à les écouter ! Ne vous êtes - vous pas dit mille fois toutes ces choses-là ? Je vous ai ménagé ce moment-ci , afin que nous vissions ensemble ce qui nous reste à faire , & vous n'y pensez seulement pas .

LE CHEVALIER.

Je suis d'accord de tout avec Lahaie , je voudrois seulement favoir ce qu'il a fait. Le Notaire est dans nos intérêts.

J U L I E.

Après avoir fait beaucoup de difficulté sur le desir que Monsieur de Ponbleu lui a montré de vous épouser , il a fini par le renvoyer à vous - même , & il vous a laissé le maître de votre fort ; ainsi vous pouvez résister ou accorder selon les conditions que vous jugerez à propos. Vous devez favoir ce que vous avez envie de faire.

LE CHEVALIER.

Cela est fort bien. Monsieur de Ponbleu est donc réellement épris de mes charmes ?

J U L I E.

On ne fauroit davantage : il est d'une impatience de terminer , qui ne se conçoit pas.

LE CHEVALIER.

C'est un grand fou ! j'ai eu toutes les peines du monde de m'empêcher de rire en voyant cet original de Lahaye. Mais comment suis-je habillé ?

JULIE.

Point trop mal. Attendez que j'arrange ceci.
Elle raccommode quelque chose à son ajustement.

LE CHEVALIER.

Je ne conçois pas comment votre Oncle ne me reconnoît pas.

JULIE.

Bon ! un Vicillard est toujours entêté de son opinion. Ils reviennent, songez à vous.

SCENE XIII.

Mlle DE RÉMIÈRES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE.

M. DE PONBLEU, *voulant se jeter aux genoux du Chevalier.*

C'EST à vos pieds, Mademoiselle, que je dois rendre hommage à tant de charmes. L'Amour & le respect qu'ils m'inspirent, sont bien au-dessus de tout ce que ma Nièce aura pu vous dire ; car il faudroit qu'elle pût vous aimer autant que je vous aime, pour pouvoir

vous exprimer tout l'amour dont je brûle pour vous ; il est votre ouvrage , cet amour , & vous devez le protéger : c'est de vous que j'attends ma félicité ; mon sort est entre vos mains , & Monsieur le Commandeur consent à tout.

L E C H E V A L I E R .

L'honneur que je reçois , Monsieur , à tout lieu de me surprendre , sur-tout après la rigueur que vous avez exercée sur ce malheureux Chevalier. Eh , comment pouvez-vous vous flatter , après cela , que je puisse favoriser vos desseins , quand vous m'outragez dans tout ce que j'ai de plus cher ?

M. D E P O N B L E U .

Ah ! Mademoiselle , avois-je le bonheur de vous connoître , lorsque j'ai pris des engagements avec Monsieur Balaudier pour ma Nièce.

L E C H E V A L I E R , *d'un ton attendri.*

Ah ! ma chère amie , que votre Oncle est dangereux !

J U L I E .

Pressez-la donc , elle commence à s'attendrir.

M. DE PONBLEU.

Vous ne répondez point, Mademoiselle, voulez-vous me désespérer?

LE CHEVALIER, *minaudant*.

Il est bien surprenant que n'ayant jamais pu aimer, dans ce moment-ci, je ne puisse m'en défendre, & que celui que je regardois comme mon plus cruel ennemi, devienne mon vainqueur ! mais que dis-je ? Non, Monsieur, n'espérez rien de moi, si mon Frère ne cesse point d'être malheureux ; je sacrifierai mon penchant, & tout ce que vous pourrez m'inspirer, ne l'emportera point sur l'amitié que j'ai pour lui. Je ne veux pas être son bourreau en épousant quelqu'un qui veut faire le malheur de sa vie.

L A H A Y E.

Ma Nièce a raison, & mon Neveu le lui reprocheroit éternellement.

M. DE PONBLEU.

Je ne saurois croire que le Chevalier ne soit pas aisément consolé de la perte de ma Nièce ; un nouvel objet l'a sûrement déjà remplacé dans son cœur.

LE CHEVALIER.

Ah ! que vous le connoissez mal ! & quel

fonds puis-je faire sur votre amour, Monsieur, si vous convenez vous-même que les hommes sont si légers.

L A H A Y E .

Répondez à cela, Monsieur de Ponbleu. Ma Nièce en fait plus long que vous en amour ; elle a tant lu de Romans !

M. D E P O N B L E U .

Mon âge , tout défavantageux qu'il seroit vis-à-vis d'une personne qui n'auroit pas une façon de penser aussi solide que la vôtre , vous est un sûr garant de la durée de mon amour ; il ne sauroit entrer en comparaison avec celui des jeunes gens : bannissez donc cette fatale prévention que vous avez contre moi , Mademoiselle , si vous ne voulez me voir expirer de douleur à vos pieds.

L E C H E V A L I E R .

Cessez vous-même d'être contre mon Frère, si vous voulez que je me laisse persuader ; ce n'est qu'à ce prix que vous pourrez m'obtenir.

J U L I E .

Eh bien , Monsieur , que dit votre cœur ? Il me semble que j'y lis le congé de Monsieur Balaudier ; il avoit peu d'espoir , il se consolera en donnant des fêtes.

M. D E P O N B L E U.

Je crois qu'il ne me le pardonnera point ; mais pour mériter de plaire à Mademoiselle , que ne ferois-je pas ? Oui , j'accorde de bon cœur ma Nièce au Chevalier ; mais faudra-t-il que j'attende son retour , pour voir confirmer le bien que je desire ?

L A H A Y E.

Si vous ne voulez pas l'attendre , j'imagine un expédient , il n'y a qu'à faire un contrat que vous signerez.

M. D E P O N B L E U.

Très-volontiers , pourvu que Mademoiselle & vous , vous m'accordiez ce que je demande.

L A H A Y E.

Mon Notaire est ici ; il dressera les articles , il n'y a qu'à le faire entrer , & cela sera fini tout de suite.

M. D E P O N B L E U.

Je le veux bien.

L A H A Y E, *à la porte.*

Monsieur le Notaire , entrez , entrez ici , je vous prie.

S C E N E X I V.

Mlle DE RÉMIÈRES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, M. TIMBRÉ, LAHAYE, JULIE.

M. D E P O N B L E U.

EH! c'est Monsieur Timbré; il est aussi mon Notaire, il fait toutes mes affaires & celles de ma Nièce.

M. T I M B R É.

Si c'est un contrat, j'en ai de tout dressés, il n'y a qu'à remplir les noms.

L A H A Y E.

Cela est bien dit. Je donne ma Nièce à Monsieur de Ponbleu. Ecrivez.

M. D E P O N B L E U.

Et moi, la mienne à Monsieur le Chevalier de Gerland. Je ne saurois trop payer un bien si précieux. *Il baise la main du Chevalier.*

M. T I M B R É.

Vous n'avez qu'à signer; car je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je lise.

64. LE DÉGUISEMENT

M. DE PONBLEU.

Non , non. *Il signe , & Mademoiselle de Ré-
mieres & le Chevalier signent aussi.* Je me réjouis
en voyant avec quel plaisir votre Nièce & la
mienne signent.

M. Timbré sort.

SCENE DERNIÈRE.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVA-
LIER, M. DE PONBLEU, M.
BALAUDIER, JULIE, LAHAYE.

M. BALAUDIER.

QUAND vous voudrez, Monsieur de Pon-
bleu , vous pourrez faire commencer le Bal ;
tous mes Danseurs arrivent successivement chez
moi , & je peux vous en amener déjà un bon
nombre.

M. DE PONBLEU.

Je crois , mon cher Balaudier , que lorsque
vous saurez ce que je viens de faire , vous n'au-
rez guères d'envie de danser.

M. BALAUDIER.

Moi , je ne danse jamais.

M.

M. D E P O N B L E U .

Je n'ai pu absolument me dispenser de donner ma Nièce au Chevalier de Gerland.

M. B A L A U D I E R .

C'est donc pour cela qu'il est ici ?

M. D E P O N B L E U .

Quoi , à Paris ? *A Lahaye*. Cela feroit trop heureux !

L A H A Y E .

Il ne m'avoit point mandé son retour.

M. D E P O N B L E U .

Où l'avez-vous vu ?

M. B A L A U D I E R .

Et parbleu ; mon ami , où je le vois encore , devant vous.

M. D E P O N B L E U .

Je ne vois que Mademoiselle de Gerland , sa Sœur , que je viens d'épouser.

M. B A L A U D I E R .

Sa Sœur ? Il n'en a jamais eu ; je vous dis que c'est lui-même que vous venez d'épouser.

L E C H E V A L I E R .

Je vous demande pardon , Monsieur , si nous avons abusé si long-temps de votre erreur ;

66 LE DÉGUI. FAVORABLE.

mais c'est vous-même qui êtes la cause du stratagème dont nous avons usé.

M. D E P O N B L E U.

Il est vrai, & je ne saurois me plaindre de ce que ma Nièce vous aime ; puisque j'y ai été pris moi-même. Je vous pardonne tout ; mais je veux savoir qui est Monsieur le Commandeur.

L A H A Y E , *découvrant son œil.*

Monsieur, c'est Lahaye, qui est votre très-humble serviteur.

M. D E P O N B L E U.

Tu m'as bien l'air d'avoir été d'accord avec Julie. Mon cher Balaudier, si vous n'avez point de rancune, allez chercher vos danseurs. Quand à mon âge on s'avise d'aimer, on est bienheureux de n'être pas trompé autrement.

F I N.

LE
TABLEAU,
COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S .

M. DE LÉPARGNAU.

CONSTANCE, *Fille de Monsieur de Lé-
pargnau.*

Mde DE MONT-JOYEUX, *Belle-
sœur de Monsieur de Lépargnau.*

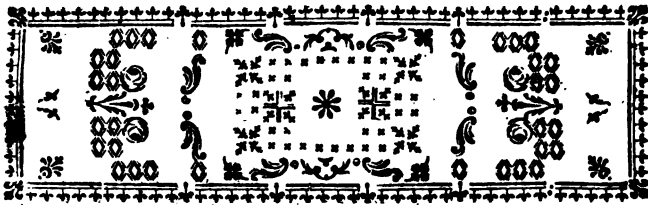
LE CHEVALIER DE VILLEGAYE.

POITEVIN, *Valet du Chevalier.*

L'ENROUÉ, *Colporteur d'Arrêts.*

LEMAIGRE, *Valet de Monsieur de Lépargnau.*

La Scène est chez Monsieur de Lépargnau.



LE
TABLEAU,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{de} DE MONT-JOYEUX ;
CONSTANCE.

CONSTANCE.

MA Tante , je vous prie , écoutez-moi.

M^{de} DE MONT-JOYEUX.

Cela n'est pas nécessaire , je fais tout ce que
vous allez me dire.

CONSTANCE.

Je vous jure que non.

Mde DE MONT-JOYEUX.

J'en suis sûre. Vous voulez vous plaindre de ce que votre Père, après avoir donné sa parole de vous faire épouser le Chevalier de Villegaye, ne veut pas déterminer enfin le jour....

C O N S T A N C E.

Aurois-je tort ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Non ; mais vous avez eu tort de croire que votre mariage se feroit promptement : si ma Sœur vivoit encore, cela eût été différent ; mais l'avarice de votre Père devoit bien vous faire imaginer qu'il ne consentiroit pas si facilement à se dessaisir de votre bien.

C O N S T A N C E.

J'ai crains tout cela ; mais....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Je sens qu'il est dur, d'être aussi riche que vous l'êtes, & de manquer de tout.

C O N S T A N C E.

Voilà ce que je voulois vous dire.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Moi, qui aime à jouer, qui voudrois compter tous les jours par des fêtes, je trouve qu'il

est très-fâcheux de n'en pouvoir pas donner au moins deux par semaine, & après la dernière que nous avons donnée à votre Père, qui étoit charmante, je crois qu'il seroit facile d'en imaginer à chaque instant de plus délicieuses. D'ailleurs nous avons mille ressources pour cela ; le Chevalier a une imagination toujours neuve & inépuisable.

C O N S T A N C E.

Oui ; mais ces fêtes n'amusent point mon Père ; son aversion pour la dépense....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Je voudrois pourtant la lui faire payer.

C O N S T A N C E.

Et vous me rendriez un grand service ; car c'est là ce qui me tourmente ; j'ai les mémoires de tous les Marchands, & quand ils viendront pour chercher leur argent, je ne saurai comment faire.

Mde DE MONT-JOYEUX.

C'est que vous n'êtes pas accoutumée à dépenser. D'ailleurs cela ne monte qu'à cinquante louis.

C O N S T A N C E.

Il est vrai ; mais je ne les ai pas.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Ni moi non plus ; mon Mari me paie bien ,
mais il n'avance rien. Le Chevalier pourroit
vous tirer de cet embarras , puisqu'il doit vous
épouser....

C O N S T A N C E .

Quoique je l'aime , je ne consentirai jamais
à lui emprunter cette somme.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais , à Monsieur de Lépargneau ?

C O N S T A N C E .

Emprunter à mon Père ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Oui , emprunter sur votre revenu. Et com-
ment lui donner des gages ? J'ai bien mes dia-
mians ; mais n'ayant pas de quoi les retirer ,
les gros intérêts , qu'on dit qu'il prend , ab-
forberoient le fonds.

C O N S T A N C E .

Ah ! ma Tante ! pouvez-vous parler ainsi de
mon Père , sans craindre de me faire rougir.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Nous verrons ; j'ai des idées , assez confuses
il est vrai ; envoyez chercher le Chevalier , &
sur-tout Poitevin , nous aurons besoin d'eux

si la tentative que je vais faire auprès de votre Père ne réussit pas.

C O N S T A N C E.

Je crois que je l'entends ; je vais faire ce que vous venez de me dire.

S C E N E I I.

Mde DE MONT-JOYEUX, M. DE
LÉPARGNAU.

Mde DE MONT-JOYEUX.

AH! mon Frère , je vous attendois.

M. DE LÉPARGNAU.

Et moi , je suis bien-aîsé de vous voir , parce que j'ai à vous parler ; mais donnez-moi vos ciseaux avant.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pourquoi faire ?

M. DE LÉPARGNAU.

Pour couper le fil de ce bouton-là qui est usé , & qui pourroit se perdre.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pouvez-vous vous occuper de pareilles misères.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela vous paroît des misères à vous qui êtes accoutumée à jeter tout par les fenêtres.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Si vous allez me quereller....

M. DE LÉPARGNAU.

Non, non. Donnez-moi un peu de papier à-présent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Tenez, voilà une lettre, vous pouvez tout prendre.

M. DE LÉPARGNAU.

A la bonne heure. *Il distingue le papier blanc, qu'il plie & met dans sa poche, & il enveloppe le bouton dans le papier écrit.*

Mde DE MONT-JOYEUX.

Voilà de grands soins pour de petites choses! je crois que vous ramassez aussi les poils de votre barbe; voilà pourquoi vous la laissez grandir.

M. DE LÉPARGNAU.

Ces fortes de plaisanteries me déplaisent beaucoup , je vous en avertis , & cela ne contribue pas peu au parti que je veux prendre.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Si c'est au sujet de votre Fille....

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne veux que vous parler de vous.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Eh bien , voyons , qu'avez-vous à me dire ?

M. DE LÉPARGNAU,

Que vous gâtez ma Fille par les airs que vous avez , & que vous me feriez plaisir de retourner chez vous , attendre le retour de votre Mari de la campagne.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Vous n'avez-pas affaire de l'appartement de ma Sœur.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela peut être ; mais vos Gens n'ont point de soin des meubles , & cela me déplaît.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il est vrai qu'ils sont riches & que vous êtes magnifiquement logé !

M. DE LÉPARGNAU.

Je suis comme il me convient ; mais laissons cela.

Mde. DE MONT-JOYEUX.

Oui, parlons de....

M. DE LÉPARGNAU.

De ma maison de campagne , que je veux vendre , & pour laquelle je vous prie de me chercher un acquéreur.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Et pourquoi vendre cette maison ?

M. DE LÉPARGNAU.

Parce que l'on y fait des fêtes , & que toutes ces folies-là me ruinent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais ces fêtes ne vous coûtent rien.

M. DE LÉPARGNAU.

Ne me coûtent rien ? Je vais à la campagne pour épargner sur la cherté des vivres , & j'ai un monde qui ne finit pas , des Musiciens , des....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Vous ne leur avez pas donné un verre d'eau ;

puisqu'ils ont tous été nourris & logés à l'auberge.

M. DE LÉPARGNAU.

Et le souper de la Compagnie ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

On vous avoit donné du gibier , qui vous a nourri encore plus de huit jours.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais le vin ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Le vôtre est si mauvais, que j'en ai fait venir cent bouteilles de Paris , & les bouteilles vuides vous sont restées.

M. DE LÉPARGNAU.

Les bouteilles, les bouteilles.... En un mot ; c'est habituer ma Fille à la dépense....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Elle est assez riche.

M. DE LÉPARGNAU.

On ne l'est jamais assez.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Eh bien , si tout cela vous déplaît à voir , mariez-la , ou bien votre chagrin augmentera chaque jour , je vous en répons.

M. DE LÉPARGNAU.

Non ; car je la mettrai dans un Couvent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

On ne met point dans un Couvent une Fille qui a près de vingt-cinq ans. Rendez-lui son bien de bonne grace , ou du moins consentez qu'elle se marie.

M. DE LÉPARGNAU.

Nous verrons cela.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il y a long-tems que vous dites la même chose.

M. DE LÉPARGNAU.

Je suis le maître de dire & de faire ce que je veux.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais pour prouver que ce n'est pas le desir de garder son bien , donnez-lui du moins son revenu.

M. DE LÉPARGNAU.

Son revenu ? Oui je lui donnerai vingt-cinq mille francs par an , pour les dépenser en fêtes avec vous ; j'en dois rendre compte à ses enfans.

Mde DE MONT-JOYEUX.

C'est le bien de sa Mère, & tant qu'elle ne fera pas mariée, il ne sauroit être question de ses enfans.

M. DE LÉPARGNAU.

Madame, je ne réponds point à tout cela, je suis son Tuteur, & je n'entendrai à rien, qu'elle n'ait vingt-cinq ans. D'ailleurs, songez à tout ce que je vous ai dit sur votre appartement, & sur la maison de campagne. *Il entre dans son Cabinet & il ferme la porte.*

S C E N E I I I.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONS-
TANCE, LE CHEVALIER,
POITEVIN.

C O N S T A N C E.

EH bien, ma Tante, vous avez parlé à mon Père.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Oui ; mais il est toujours le plus déraisonnable du monde ; il veut attendre, pour vous marier, que vous ayez vingt-cinq ans.

C O N S T A N C E.

Ah! ma Tante, que je suis malheureuse!

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il ne faut pas vous affliger. Pour moi, quoiqu'il en dise, je veux le pousser à-bout, & il faut commencer par exécuter le projet que j'ai formé pour ce qui vous occupe, ma Nièce. Chevalier, vous savez que mon Frère a la vue basse; ainsi vous & Poitevin, suffirez pour ce que je médite; en vous déguisant, il ne vous reconnoîtra pas, & le talent que vous avez pour jouer la Comédie & les Proverbes, me répond déjà du succès.

L E C H E V A L I E R.

Madame, ordonnez; nous voilà prêts.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il faut que Poitevin se munisse de quelque vieux Tableau, bien noir, bien enfumé.

P O I T E V I N.

Nous en avons trois ou quatre dans le garde-meuble de Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Madame, voici quelqu'un.

C O N S T A N C E.

Ah! c'est le Valet de mon Père.

Mde

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il faudra l'intéresser afin qu'il ne nous trahisse pas.

P O I T E V I N.

Cela ne sera pas difficile ; il n'est pas accoutumé aux libéralités & en buvant avec lui, j'en ferai tout ce que je voudrai.

S C E N E I V.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE, LE CHEVALIER, POITEVIN, LEMAIGRE.

Mde DE MONT-JOYEUX.

QU'EST-CE que tu cherches, Lemaigre ?

L E M A I G R E.

Madame, il n'est pas ici.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Est-ce Monsieur de Lépargnau ?

L E M A I G R E.

Oui, Madame.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il vient d'entrer dans son Cabinet. Ecoute-

Tome III.

F

moi, Lemaigre ; tu auras soin de faire exactement tout ce que Monsieur le Chevalier & Poitevin te diront , & tu seras bien récompensé.

L E M A I G R E .

Madame ne doit pas être en peine que je lui obéisse , sur-tout après la bonne-chère qu'elle nous a fait faire à la campagne. La reconnaissance

Mde DE MONT-JOYEUX.

Allons , Chevalier , venez que je vous dise ce que vous avez à faire.

S C E N E V.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

L E M A I G R E , *à la porte du Cabinet.*

MONSIEUR , on demande à vous parler.

M. DE LÉPARGNAU , *dans le Cabinet.*

Sais-tu qui c'est ?

L E M A I G R E .

C'est de la part de Monsieur Lefec.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, tout-à-l'heure. *On entend un bruit de ferrures , & il sort en fermant exactement son Cabinet.*
Fais entrer cet homme , je fais ce que c'est.

S C E N E V I.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE,
L'ENROUÉ.

L E M A I G R E.

ALLONS, entrez & parlez à Monsieur.

L' E N R O U É.

Monsieur, c'est de la part de Monsieur Lesc, qui....

M. DE LÉPARGNAU.

Un moment & parlez plus bas.

L' E N R O U É.

Comme vous voudrez, Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Toi, Lemaigre, aye soin de ne me laisser entrer personne tant qu'il sera ici.

L E M A I G R E.

Oui, oui, Monsieur, comme à l'ordinaire ;
j'entends.

S C E N E V I I.

M. DE LÉPARGNAU, L'ENROUÉ.

M. DE LÉPARGNAU.

E H bien, qu'est-ce que vous voulez.

L'ENROUÉ.

Monsieur, Monsieur Lefec a dû vous dire
que je m'appelle l'Enroué, & que j'étois au-
trefois, sur votre respect, déchireur de bateaux
à la Grenouillere.

M. DE LÉPARGNAU.

Il ne m'a pas dit cela.

L'ENROUÉ.

Eh bien, Monsieur, je vous le difons. Or
vous savez qu'à force d'être dans liau, je
ne peux plus y rien faire ; parce que je s'ons
travaillés de rhumatistes ; mais comme il n'en
faut pas moins vivre, je me suis t'avisé d'un
petit commerce qui, avec votre secours, en
payant s'entend, me ferions un grand bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Et quel est le commerce que vous voulez faire.

L'ENROUÉ.

Eh pargué, vous ne devinez pas ?

M. DE LÉPARGNAU.

Non.

L'ENROUÉ.

C'est de vendre de liau-de-vie à mes anciens camarades les déchireux de bateaux.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh combien vous faut-il d'argent pour cela ?

L'ENROUÉ.

Oh, Monsieur, je ne taxons pas les honnêtes gens.

M. DE LÉPARGNAU.

C'est que je ne peux pas prêter beaucoup.

L'ENROUÉ.

Monsieur Lefec m'a dit comme cela que vous prêtiez six francs pour huit jours, & qu'au bout de la huitaine, il falloit que je vous en rendions sept.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui, c'est l'usage; mais il faut être exact.

L' E N R O U É .

Je vous répondons de venir vous apporter votre argent , avec le revenant bon , tous les Dimanches , & puis le Lundi nous recommencerons.

M. D E L É P A R G N A U .

Eh bien , à la bonne heure.

L' E N R O U É .

Ah ! Monsieur , je boirons bian à vot fanté.

M. D E L É P A R G N A U .

Tiens , voilà ton affaire. *Il compte.* Regarde. Allons , prends. *Il écrit.*

L' E N R O U É .

Monsieur , excusez avec vot permission , il manque vingt fous.

M. D E L É P A R G N A U .

C'est pour te débarrasser. Au lieu de sept francs tu ne m'en rendras que six.

L' E N R O U É .

Ah ! vous ne voulez me prêter que cent fous ?

M. D E L É P A R G N A U .

Tu n'entends pas. Cent fous & vingt fous que je retiens , cela fait six francs.

L'ENROUÉ.

Mais ce que vous retenez , vous ne me le prêtez pas.

M. DE LÉPARGNAU.

Tu vois bien que si ; puisque tu ne seras obligé de me rendre que six francs.

L'ENROUÉ.

Oui ; mais je paie vingt sous pour cent sous , & non pas pour six francs par vot compte.

M. DE LÉPARGNAU.

Point du tout ; que je les retienne à-présent , ou que tu me les donnes dans huit jours , c'est la même chose.

L'ENROUÉ.

Quoi ? cent sous font la même chose que six francs ?

M. DE LÉPARGNAU.

Sans doute.

L'ENROUÉ.

A vot compte ; mais pas au mien.

M. DE LÉPARGNAU.

C'est que tu comptes mal.

L'ENROUÉ.

Mais , Monsieur , je m'y ferois hacher ;

cent sous n'ont jamais fait six francs que chez vous.

M. DE LÉPARGNAU.

Enfin, vois si tu veux prendre ce que je te donne ou non.

L'ENROUÉ.

Il le faut bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Songez que tu me rendras six francs.

L'ENROUÉ.

Il faut du moins que je voye s'il y a bien cent sous. Ah ! tenez voilà des pièces qui ne font pas de deux sous.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, elles sont bonnes.

L'ENROUÉ.

Je vous en rendrai de pareilles.

M. DE LÉPARGNAU.

Non, je veux un écu de six francs.

L'ENROUÉ.

Mais, Monsieur....

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien, tu n'auras rien.

L'ENROUÉ.

Un moment donc que j'apprenne à compter.
Six liards chez vous font deux sous, & cent
sous font six francs.

M. DE LÉPARGNAU.

Je crois que tu veux rire.

L'ENROUÉ.

Ah! farpedié, je n'en ai pas d'envie. *Il ramasse l'argent & le met dans sa poche.* Adieu, Monsieur de Lépargneau, dans huit jours je vous rapporterons six francs.

M. DE LÉPARGNAU.

N'y manque pas, sans quoi....

L'ENROUÉ.

Ah! ne vous mettez pas en peine.

M. DE LÉPARGNAU.

Et sur-tout ne dis rien de tout cela, qu'à Monsieur Lefec; sans quoi je ne te prêterai plus rien.

L'ENROUÉ.

Oh, je n'en parlerons qu'à lui.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, va-t-en. *Il va lui ouvrir la porte.*



S C E N E V I I I .

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN,
LEMAIGRE.

L E M A I G R E .

MONSIEUR , voilà Monsieur Croute.

POITEVIN , *déguisé , portant un Tableau
noir.*

Monsieur , je suis Maître Peintre sur le Pont
Notre-Dame , & je viens de la part de Mon-
sieur Lefec.

M. DE LÉPARGNAU.

Il ne m'a jamais parlé de vous.

P O I T E V I N .

Je suis pourtant son grand ami , & nous
avons fait bien des affaires ensemble.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela se peut. Que me voulez-vous !

P O I T E V I N .

Monsieur , j'aurois besoin d'un peu d'argent.

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre , fors & ne laisse entrer personne.

L E M A I G R E ,

Oh , que non , Monsieur.

S C E N E I X.

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN.

M. DE LÉPARGNAU.

V O Y O N S , Monsieur , de quoi est-il question ?

P O I T E V I N .

Monsieur , Monsieur Lesec m'a dit que vous étiez très-obligéant , & qu'il faisoit bon avoir affaire à vous.

M. DE LÉPARGNAU.

Il est bien honnête.

P O I T E V I N .

C'est peut-être la première fois que j'ai emprunté de l'argent ; mais demain , si j'avois pu attendre , je n'en aurois pas eu besoin ; parce que le Tableau que vous voyez est vendu , & j'en aurai douze cens francs au retour d'un Monsieur , qui reviendra de la campagne dans la journée ; ainsi demain je vous rendrai ce que vous voudrez bien me prêter aujourd'hui.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh combien voulez-vous ?

P O I T E V I N.

Trois louis, Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Et qu'est-ce que vous me donnerez pour nantissement ?

P O I T E V I N.

Monsieur Lefec m'avoit dit que Monsieur ne prêtoit pas sur gages, sans quoi j'en aurois apporté.

M. DE LÉPARGNAU.

Jè ne prête jamais sur gages ; mais quand on ne connoît pas....

P O I T E V I N.

J'entends bien, Monsieur, & si vous voulez, je laisserois ce Tableau-là ici.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous dites qu'il vaut douze cens francs ?

P O I T E V I N.

Il vaut cent louis pour tout le monde ; mais c'est quelqu'un à qui j'ai de grandes obligations ; c'est le plus beau Rimbrand que l'on

connoître , voyez-le un peu , le nom est en bas dans l'ombre.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne distingue pas d'écriture.

P O I T E V I N.

Oh , le nom y est , & l'Amateur qui l'aura , l'a bien vu.

M. DE LÉPARGNAU.

Qu'est-ce qu'il a dit qu'il représentoit.

P O I T E V I N.

Un Bourguemestre de Hambourg.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ! cela est beau ?

P O I T E V I N.

Je vous dis qu'il n'a jamais été réparé , il est pur comme l'œil.

M. DE LÉPARGNAU.

Et vous voudriez trois louis ?

P O I T E V I N.

Oui , Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Tenez les voilà. *Il compte & écrit.*

P O I T E V I N.

Cela fait soixante francs. Il n'y a que vingt écus.

M. D E L É P A R G N A U.

Oui ; mais la retenue de dix sous par écu, vous voyez que cela fait trois louis.

P O I T E V I N.

Monsieur retient dix sous ?

M. D E L É P A R G N A U.

Oui , pas davantage.

P O I T E V I N.

Cela est bien honnête.

M. D E L É P A R G N A U. *

C'est à cause de Monsieur Lefec , & parce que vous dites que vous reviendrez demain reprendre votre Tableau.

P O I T E V I N.

Peut-être aujourd'hui.

M. D E L É P A R G N A U. *

Ne vous gênez pas. Vous me rendrez trois louis ?

P O I T E V I N.

Oui , Monsieur , sûrement.

S C E N E X.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU.

J E ne connoissois pas ce Monsieur Croute.

L E M A I G R E.

Il a l'air d'un bien honnête-homme.

M. DE LÉPARGNAU.

Je crois ce Tableau-là fort beau.

L E M A I G R E.

Sans doute; car il est bien noir.

M. DE LÉPARGNAU.

A propos, Lemaigre, voilà une lettre qu'il faut que tu portes demain dès le matin.

L E M A I G R E.

Où cela ?

M. DE LÉPARGNAU.

Au fauxbourg Saint-Antoine.

L E M A I G R E.

Il n'y a qu'à la mettre à la Petite-poste.

M. DE LÉPARGNAU.

Tu fais bien que je ne m'en fers jamais.

L E M A I G R E.

Parce qu'il en coûteroit de l'argent.

M. D E L É P A R G N A U.

Allons, fais ce que je te dis, & ne raisonne pas.

L E M A I G R E.

Si vous me donniez pour boire, à la bonne heure ; mais sans cela je n'irai pas.

M. D E L É P A R G N A U.

Mais ne t'ai-je pas pris pour faire toutes mes commissions ?

L E M A I G R E.

Vous m'avez pris pour tout ce que vous voudrez ; mais j'ai trop mal au genou.

M. D E L É P A R G N A U.

Voilà une raison, cela ; que ne le disois-tu d'abord.

L E M A I G R E.

Ma foi, Monsieur, je n'y avois pas pensé.

M. D E L É P A R G N A U.

Ah ça, mon cher Lemaigre, tu conviens donc que tu devois y aller.

L E M A I G R E.

Oui, Monsieur, puisque vous le voulez.

M.

M. DE LÉPARGNAU.

En ce cas-là , il ne doit m'en rien coûter pour que cette lettre soit rendue.

LEMAIGRE.

Comme il vous plaira.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien , puisque je fais une commission que tu devrois faire , il faut que tu me prêtés tes souliers pour aller moi-même porter ma lettre.

LEMAIGRE.

En vérité , Monsieur. . .

M. DE LÉPARGNAU.

Oh , pour cela , je le veux.

LEMAIGRE.

Parbleu , c'est être bien avare !

M. DE LÉPARGNAU.

Qu'est-ce que tu dis ?

LEMAIGRE.

Qu'il y a quelqu'un là.

M. DE LÉPARGNAU.

Vois qui c'est.

L E M A I G R E.

Monseur le Baron du Pérou.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ! que voilà un beau nom !

S C E N E X I.

M. DE LÉPARGNAU, LE CHE-
VALIER *déguisé,*

L E C H E V A L I E R.

MONSIEUR de Lépargnau, je suis votre
voisin & votre serviteur ; je demeure précisé-
ment à côté de chez vous &....

M. DE LÉPARGNAU.

Dans ce grand Hôtel ?

L E C H E V A L I E R.

Oui, on y est magnifiquement logé.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela doit vous coûter fort cher.

L E C H E V A L I E R.

Mais, je crois que oui, je ne regarde pas
beaucoup à l'argent moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Monſieur , dans ce tems-ci. . .

L E C H E V A L I E R.

Le tems ne me fait rien , je viens de ma
Terre du Pérou.

M. DE LÉPARGNAU.

Quoi , Monſieur , le Pérou eſt à vous ?

L E C H E V A L I E R.

Pas tout-à-fait , mais la rivière de la Plata ;
& comme elle eſt au Pérou , j'ai pris le nom du
Pérou ; parce que la Plata ne ſonne pas auffi-
bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Et il y a beaucoup d'or dans ce pays-là ?

L E C H E V A L I E R.

Beaucoup , ſur-tout chez moi ; imaginez-
vous que je ne puis pas faire creuſer un puits
que je ne trouve une mine d'or.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah , Monſieur , le beau pays ! le beau pays !

L E C H E V A L I E R.

Monſieur , vous avez beau dire , malgré cela
il n'y a que Paris & ſes environs , & comme
on m'a dit que vous aviez une maifon de cam-

pagne à vendre ; je suis venu vous demander si vous voudriez me donner la préférence ?

M. DE LÉPARGNAU.

Monsieur, je ne demande pas mieux ; mais il faut que vous sachiez ce que c'est.

L E C H E V A L I E R

Voyons. *Il regarde toujours le Tableau avec une Lunette.*

M. DE LÉPARGNAU.

Monsieur, c'est d'abord dans la plus belle situation du monde !

L E C H E V A L I E R.

Cela est fort beau !

M. DE LÉPARGNAU.

Je vous dis, une vue comme il n'y en a pas.

L E C H E V A L I E R.

Cela est admirable !

M. DE LÉPARGNAU.

La maison est fort bien bâtie.

L E C H E V A L I E R.

Quelle couleur !

M. DE LÉPARGNAU.

Je l'ai fait reblanchir par les Peintres Italiens, ainsi elle est comme toute neuve.

LE CHEVALIER.

Cela est d'un Peintre Flamand?

M. DE LÉPARGNAU.

On dit Italien ; mais cela est égal.

LE CHEVALIER.

Egal ? Parbleu , non , j'aime mieux les Flamands.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne disputerai pas avec vous là - dessus. La Cour est grande , la Cuisine est fort belle.

LE CHEVALIER.

Quelle pâte !

M. DE LÉPARGNAU.

Oui , il y a un Four pour la pâtisserie.

LE CHEVALIER.

Quelle manière large & ferme !

M. DE LÉPARGNAU.

Je n'ai point de ferme ; mais on peut en acquérir une à côté qui est à vendre.

LE CHEVALIER.

Quel entente , quelle touche !

M. DE LÉPARGNAU.

Elle touche à la maison.

L E C H E V A L I E R.

Parbleu , c'est une acquisition qui me t^{ent}e bien.

M. D E L É P A R G N A U.

Vous ne voyez rien encore , laissez-moi vous expliquer le reste.

L E C H E V A L I E R.

Je le vois à merveille.

M. D E L É P A R G N A U.

Je vous dis que non.

L E C H E V A L I E R.

Parbleu , je m'y connois très-bien.

M. D E L É P A R G N A U.

Ecoutez-moi , je vous prie , nous ne nous entendons pas ; vous regardez toujours de l'autre côté.

L E C H E V A L I E R.

Je vous dis que j'en suis enchanté !

M. D E L É P A R G N A U.

Mais pour juger du prix , il faut savoir

L E C H E V A L I E R.

Je payerai ce que vous voudrez , pourvu que je puisse l'emporter avec moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Ma maison ?

LE CHEVALIER.

Et non, ce tableau-là.

M. DE LÉPARGNAU.

Quoi ! vous avez envie de ce tableau-là ?

LE CHEVALIER.

Eh, parbleu, je ne vous parle pas d'autre chose depuis une heure.

M. DE LÉPARGNAU.

Je croyis....

LE CHEVALIER.

Je vous dis que si vous voulez me le vendre, je vous le paierai sur le champ.

M. DE LÉPARGNAU.

Monsieur, il est un peu cher.

LE CHEVALIER.

Mais cent louis, deux cens louis, je regarde cela comme de la boue, en comparaison d'un morceau pareil.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous en donneriez deux cens louis ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, & tout-à-l'heure ; les vou-

lez-vous ? Je vais les chercher , vous y pouvez compter.

M. DE LÉPARGNAU.

Monfieur, je ne faurois vous répondre fur le champ ; mais vous me donnez votre parole ?

L E C H E V A L I E R.

Je vous dis que vous y pouvez compter, je voudrois être auffi sûr d'avoir ce morceau-là ; non, je n'ai jamais rien vu de plus beau !

M. DE LÉPARGNAU.

Et la maifon ?

L E C H E V A L I E R.

Nous en parlerons une autre fois. Ce tableau me tourne la tête ; je vous en prie ne me faites pas languir.

M. DE LÉPARGNAU.

Soyez sûr....

L E C H E V A L I E R.

Adieu, Monfieur de Lépargnau. Ici à côté on me trouvera toujours , j'attends votre réponse avec impatience. Mon Dieu, la belle chose ! mon dieu, la belle chose !

S C E N E X I I.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU, *regardant le
Tableau.*

IL en est fou, il n'y a pas pour douze sous
de marchandise dans ce tableau.

L E M A I G R E.

Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui; mais je peux faire un grand coup avec
sa folie.

L E M A I G R E.

Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Il faut que j'aie trouvé Monsieur Croute.

L E M A I G R E.

Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Que veux-tu?

L E M A I G R E.

Monsieur Croute est là-dedans qui veut vous
parler; il dit qu'il est très-pressé.

M. DE LÉPARGNAU.

Et moi aussi. Fais-le entrer.

LEMAIGRE.

Allons.

M. DE LÉPARGNAU.

Il faut pourtant me contenir.

LEMAIGRE.

Entrez, Monsieur Croute.

SCENE XIII.

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN.

POITEVIN.

MONSIEUR voit que je suis de parole, je lui rapporte ses trois louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela est bon.

POITEVIN.

Si en faveur du peu de tems, Monsieur vouloit ne prendre que soixante-six livres.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne faurois parler de cela à-présent ; j'ai autre chose à vous dire.

P O I T E V I N.

C'est que....

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ça, Monsieur Croute, je vous ai rendu un service, il faut que vous m'en rendiez un autre.

P O I T E V I N.

Monfieur n'a qu'à dire, si je peux....

M. DE LÉPARGNAU.

Je voudrois avoir votre tableau.

P O I T E V I N.

Monfieur , j'en fuis bien fâché ; mais celui à qui il appartient vient d'arriver.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous a-t-il payé ?

P O I T E V I N.

Non , Monfieur.

M. DE LÉPARGNAU.

En ce cas-là , il est à vous , & vous en êtes encore le maître.

P O I T E V I N.

Monfieur , quand on a donné fa parole....

M. DE LÉPARGNAU.

Voyons , voyons. Combien en voulez-vous ?
Vous aurez de l'argent fur le champ. Je vais
vous donner fix cens francs.

P O I T E V I N.

Monfieur fe moque de moi , on m'attend
avec cinquante louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela eft bien cher.

P O I T E V I N.

C'eft un prix fait , ainfi je ne le donnerai
pas à un autre à meilleur marché.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais enfin....

P O I T E V I N.

Monfieur , je n'ai pas de tems à perdre , &
je vais....

M. DE LÉPARGNAU.

Un moment donc.

P O I T E V I N.

Non , Monfieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais si je vous donne cinquante louis, vous ne me refuserez pas....

P O I T E V I N.

Pardonnez-moi ; parce que c'est un Monsieur qui commence un cabinet, & vous entendez bien....

M. DE LÉPARGNAU.

C'est pour cela ; écoutez, vous pouvez avoir besoin d'argent d'un moment à l'autre, & vous êtes sûr que chez moi vous trouverez toujours....

P O I T E V I N.

Mais, Monsieur, vous faites payer bien cher....

M. DE LÉPARGNAU.

C'est que vous me rendez trop tôt. Allons, je vais vous donner un rouleau de cinquante louis. *Il entre dans son cabinet.*

P O I T E V I N.

Mais, Monsieur, vous m'allez donner une réputation de malhonnête homme, & je ne peux pas en conscience vous céder comme cela....

M. DE LÉPARGNAU, *revenant.*

Tenez, voilà votre argent.

POITEVIN.

Monfieur, c'est pour ne pas vous défobliger ; mais je vous assure que....

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, le Maigre.

S C E N E X I V.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE,
POITEVIN.

LEMAIGRE.

MONSIEUR.

M. DE LÉPARGNAU.

Ma canne, mon Chapeau.

LEMAIGRE.

Les voilà, Monfieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela est bon. Monfieur Croute, faites-moi le plaisir de porter ce tableau avec moi à deux pas ; c'est pour le faire voir à un de mes amis.

C O M É D I E. III

P O I T E V I N .

Monfieur, volontiers.

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre, fi on me demande, je reviens dans l'inftant.

L E M A I G R E .

Je crois qu'à fon retour il n'aura pas envie de rire. *Il range l'Appartement.*

S C E N E X V .

Mde. DE MONT-JOYEUX, CONS-
TANCE, LE CHEVALIER, LE-
MAIGRE.

Mde DE MONT-JOYEUX.

E H bien, Lemaigre, mon Beau-frere a acheté le Tableau ?

L E M A I G R E .

Oui, Madame, il l'a payé même fur le champ.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Allons ma Nièce, tranquillifez-vous, vous aurez vos cinquante louis.

C O N S T A N C E .

Je ne me consolerais jamais d'avoir été la cause que l'on a joué mon Père.

LE CHEVALIER.

Mais Mademoiselle ; c'est votre faute , & sans une délicatesse comme la vôtre , de n'avoir pas voulu , au point où nous en sommes , que je vous prêtasse cet argent , cela ne seroit pas arrivé.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Bon ! voilà un grand malheur que son Père paye une fête qu'elle lui a donnée.

LE CHEVALIER.

Ah ! voici Poitevin.

S C E N E X V I .

Mde DE MONT-JOYEUX , CONS-
TANCE , LE CHEVALIER , POI-
TEVIN.

P O I T E V I N .

MADemoiselle , voilà les cinquante
louis....

Mde

Mde DE MONT-JOYEUX.

Non , non , donnez-les moi , Poitevin ; elle seroit capable de les rendre.

C O N S T A N C E.

Mais , ma Tante , mon Père va me haïr.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il ne saura pas qui lui aura fait ce tour - là , il y a tant de fripons à Paris !

C O N S T A N C E.

Mais , s'il le découvre enfin ? Ah ! je ne puis être tranquille !

SCENE DERNIÈRE.

M. DE LÉPARGNAU, CONSTAN-
CE, Mde DE MONT-JOYEUX, LE
CHEVALIER, POITEVIN, LE-
MAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU.

L E M A I G R E , Lemaigre.

C O N S T A N C E.

Voici mon Père , je frissonne.

Tome III.

H

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre.

LEMAIGRE.

Monsieur , me voilà , me voilà.

M. DE LÉPARGNAU.

Je suis volé ! affaffiné !

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mon Frère , qu'avez-vous donc ?

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ! des fripons qui m'ont ruiné !...

Mde DE MONT-JOYEUX.

Comment cela ? vous avez perdu votre fortune ?

M. DE LÉPARGNAU.

Non ; mais cinquante louis pour un Tableau. Les coquins ! Personne ne les connoît. Monsieur Lefec m'a dit qu'ils avoient emprunté son nom ; & un Peintre de ses amis trouve que le Tableau ne vaut pas quatre sous. Ma Sœur , faites mettre vos chevaux dans le moment , tout-à-l'heure , tout-à-l'heure.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pourquoi faire ?

M. DE LÉPARGNAU.

Je veux aller chez Monsieur le Lieutenant

de Police , pour retrouver mes deux fripons
& les faire pendre.

P O I T E V I N *tremblant.*

Me faire pendre , Mademoiselle.

C O N S T A N C E .

Non , mon Père , vous ne les ferez pas pendre.

M. D E L É P A R G N A U .

Je vous réponds qu'ils le feront. Ma Sœur ,
vos chevaux , vos chevaux.

Mde D E M O N T - J O Y E U X .

Un moment , calmez-vous. Vos cinquante
louis ne seront pas perdus.

M. D E L É P A R G N A U .

J'espère bien qu'on me les rendra.

Mde D E M O N T - J O Y E U X .

Oui , on vous les rendra ; mais c'est à con-
dition que vous terminerez le mariage de vo-
tre Fille.

M. D E L É P A R G N A U .

Cela n'a rien de commun.

Mde D E M O N T - J O Y E U X .

Pardonnez-moi ; parce que quand elle sera
mariée , elle sera assez riche pour ne vous rien
emprunter.

116 *LE TABLEAU,*

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne vous comprends point.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Consentez, vous dis-je; voilà vos cinquante louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais comment les avez-vous eus?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Voici vos deux fripons; le Chevalier, & Poitevin.

M. DE LÉPARGNAU.

O ciel! il est vrai. Comment ne les ai-je pas reconnus! Il faut avouer que je suis une grande dupe!

P O I T E V I N.

Point du tout, Monsieur; vous avez gagné douze francs avec moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Veux-tu te taire.

P O I T E V I N.

Et vingt sous avec ce pauvre l'Enroué, qui est de mes amis, & qui m'a tout conté. Cela fait treize francs en une heure. †

M. DE LÉPARGNAU.

Coquin!

P O I T E V I N.

Voyons à présent si vous me ferez pendre.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui , si tu ne veux pas te taire.

L E C H E V A L I E R.

Poitevin , je vous défends de parler davantage.

P O I T E V I N.

Monsieur , vous êtes mon maître & je dois vous obéir ; mais si Monsieur de Lépargneau ne consent à finir votre mariage , je quitte votre service , pour avoir le plaisir de dire à tout Paris qu'il prête à la petite semaine :

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mon Frère , voyez à quoi vous vous exposez , & quel vilain métier votre avarice vous fait faire.

M. DE LÉPARGNAU.

Rendez - moi mes cinquante louis , & je consens à tout.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Les voilà.

M. DE LÉPARGNAU.

Je voulois conserver le bien de ma Fille ;

que le Chevalier l'épouse ; il est magnifique ,
il me vengera en la ruinant.

C O N S T A N C E

Ah , mon Père !

L E C H E V A L I E R .

Monsieur croyez

M. D E L É P A R G N A U .

Je ne vous reverrai de la vie.

P O I T E V I N .

Vous voulez donc que je parle

M. D E L É P A R G N A U .

Quoi , encore ?

P O I T E V I N .

Oui , Monsieur

M. D E L É P A R G N A U .

Allons , il faut donc que je vous pardonne
à tous

F I N.

L'ATTESTATION,

C O M É D I E

En un Acte & en Prose.

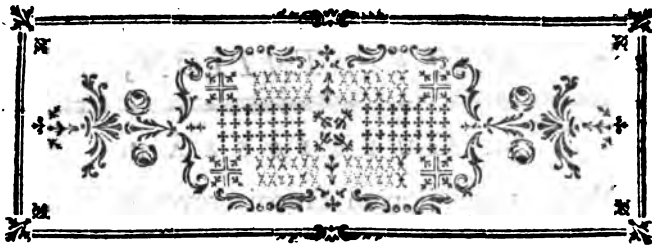
P E R S O N N A G E S .

M. GUÉRISSEAU, *Médecin.*

M. DUCHARPI, *Chirurgien.*

S A I N T - J E A N , *Valet de Monsieur Guérisseau.*

La Scène est chez Monsieur Guérisseau.



L'ATTESTATION,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

M. GUÉRISSEAU.

C'ÉTOIT bien la peine de me faire faire neuf
lieues pour voir un homme mourant.

S A I N T - J E A N .

Quoi, Monsieur, il y a neuf lieues d'ici où
vous avez été?

M. GUÉRISSEAU.

Ah moins.

S A I N T - J E A N .

Et cet homme est mort!

M. GUÉRISSEAU.

Non, mais il n'en sauroit revenir.

S A I N T - J E A N .

C'étoit donc une maladie dangereuse ?

M. GUÉRISSEAU.

Point du tout ; mais on l'a échauffé, au lieu de le rafraîchir.

S A I N T - J E A N .

Cela n'arrive-t-il pas tous les jours, qu'on se trompe ?

M. GUÉRISSEAU.

Quelquefois au moins. Donnez-moi ma robe-de-chambre.

S A I N T - J E A N .

Mais, Monsieur, on vous attend dans beaucoup d'endroits.

M. GAUÉRISSÉAU.

Donnez toujours. Il met sa robe-de-chambre.

S A I N T - J E A N .

On vous attend chez Madame la Comtesse de Plombeuil.

M. GUÉRISSEAU.

Qu'est-ce qu'elle a ?

S A I N T - J E A N .

Une attaque de nerfs très-forte.

M. G U É R I S S E A U .

Bon ! c'est une brouillerie d'Amans. N'est-ce pas son Mari qui a envoyé ?

S A I N T - J E A N .

Oui, Monsieur.

M. G U É R I S S E A U .

Je n'en fuis pas étonné ; c'est la plus grande dupe qu'il y ait au monde !

S A I N T - J E A N .

Irez-vous ?

M. G U É R I S S E A U .

Rien ne presse ; tout cela est sûrement raccommo-
dé à-présent , & je veux me reposer.

S A I N T - J E A N .

Madame de Gourfon a une migraine affreuse,

M. G U É R I S S E A U .

Je le crois bien , son mari ne lui donne pas le sou.

S A I N T - J E A N .

Cela fait pitié.

M. GUÉRISSEAU.

Oui ; mais elle ne me paye pas.

S A I N T - J E A N .

Madame des Rosalces est dans un anéantissement affreux , & elle ne dort pas.

M. GUÉRISSEAU.

C'est que personne ne veut d'elle.

S A I N T - J E A N .

Cela est bien fâcheux ! irez-vous tout de suite ?

M. GUÉRISSEAU.

Non , elle n'est pas jolie , j'irai demain ou après. Donnez-moi mon porte-feuille.

S A I N T - J E A N , *donnant le Porte-feuille.*

Mais , Monsieur toutes ces visites-là rapportent toujours de l'argent.

M. GUÉRISSEAU.

Et mes consultations que je fais ici , en me reposant , ne m'en rapportent-elles pas ?

S A I N T - J E A N .

Ah ! je ne dispute pas le contraire. A propos , Monsieur , ce Chirurgien que vous savez , est venu.

M. GUÉRISSEAU.

Lequel ?

S A I N T - J E A N .

Eh, mon Dieu, j'oublie toujours son nom ;
c'est celui qui veut avoir une place de Chirurgien de Village.

M. GUÉRISSEAU, *écrivant.*

Ah ! Ducharpi ?

S A I N T - J E A N .

Oui, Monsieur, c'est lui-même. Il dit que si Monsieur vouloit lui donner une attestation qu'il pût porter à Monsieur l'Intendant de cette Province, qu'il seroit reçu tout de suite.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne lui en donnerai point.

S A I N T - J E A N .

Pourquoi donc, Monsieur ?

M. GUÉRISSEAU.

Parce que c'est un ignorant.

S A I N T - J E A N .

Qu'est-ce que cela fait ?

M. GUÉRISSEAU.

Comment, qu'est-ce que cela fait ?

S C E N E I V.

M. GUÉRISSEAU, *lisant.*

HUM, hum, hum. Sang brûlé ? Je n'en suis pas étonné, il passe toutes les nuits. Qu'est-ce que j'ordonnerai ?.... Ah ! c'est un joueur ; aux Eaux de Spa. *Il écrit.* L'ordonnance lui plaira.

S C E N E V.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

S A I N T - J E A N .

MONSIEUR ?

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

S A I N T - J E A N .

Monsieur Ducharpi dit qu'il sait que vous êtes revenu de la campagne, & qu'il n'a qu'un mot à vous dire.

M. GUÉRISSEAU.

Cela est inutile, je ne veux pas le voir. Dites-lui que je suis en affaire.

S A I N T -

S A I N T - J E A N .

J'aurai bien de la peine à le renvoyer.

S C È N E V I .

M. GUÉRISSEAU, *lisant.*

HUM, hum, hum, étouffemens, plénitudes ? Exercice, petit-lait & lavemens. . . . De quoi ? ma foi, je n'en fais rien. Lavemens. . . . de. . . . de. . . . Ah ! de fraise de veau. Les gens mangeront la fraise. *Il écrit.*

S C È N E V I I .

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

S A I N T - J E A N .

MONSIEUR, il dit qu'il attendra que Monsieur le Docteur ait fini ses affaires, & qu'il sorte ; parce que sa fortune dépend de cette attestation.

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien , il manquera sa fortune , je ne m'en soucie guère.

S A I N T - J E A N .

Mais puisqu'il est résolu d'attendre que vous sortiez , vous serez obligé de lui parler.

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien , dites-lui que je ne sortirai point , que je suis malade.

S A I N T - J E A N .

Tout cela ne lui fera rien.

S C E N E V I I I .

M. GUÉRISSEAU , *lisant*.

HUM , hum , hum. Quelle diable de maladie ! après tout ce qu'on lui a fait , je ne fais qu'ordonner ; un homme fort riche , on n'a pas épargné les remèdes. Ma foi , il faut l'envoyer aux eaux ; mais sçavoir auxuelles. Cela est égal , il n'y a qu'à commencer par les premières venues ; s'il ne meurt pas , je l'enverrai aux autres successivement. • *Il écrit.*

S C E N E I X.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

M. GUÉRISSEAU.

EH bien, est-il en allé ?

S A I N T - J E A N .

Non , Monsieur , au contraire , il dit qu'il feroit trop heureux s'il pouvoit vous être utile.

M. GUÉRISSEAU.

Je n'ai que faire de ses services.

S A I N T - J E A N .

Que peut-être une saignée vous sauveroit la vie ; il est dans la plus grande joie d'espérer que vous allez le voir ; il dit qu'il vous gardera-jour & nuit avec la plus grande vigilance.

M. GUÉRISSEAU.

Parbleu , voilà un coquin bien obstiné. Al-lons , dis- lui que je suis mort. Il me laissera peut-être en repos après cela.

S A I N T - J E A N .

Je vais lui dire.



S C E N E X.

M. GUÉRISSEAU.

JE ne fais plus où j'en suis. Ah , aux eaux de , de , de Barège. Qu'importe ? *Il lit.* Hum , hum , hum. Un homme qui a beaucoup vécu , qui a des maux d'estomach , de mauvaises digestions : oh que diable tout cela est trop long à lire ; il y en a dix pages. Allons , allons , des Pilules de Savon. *Il écrit.*

S C E N E X I.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

S A I N T - J E A N .

AH, Monsieur , c'est pis que jamais ! Monsieur Ducharpi pleure , se désespère ; il dit qu'il veut vous voir encore une fois , vous rendre les derniers devoirs , qu'il passera la nuit auprès de vous , s'il est besoin.

M. GUÉRISSEAU.

Pourquoi faire ?

S A I N T - J E A N .

Je ne fais pas.

M. G U É R I S S E A U .

Quel diable d'homme ! Comment , je ne pourrai m'en défaire ? qu'il promette du moins , lorsqu'il m'aura vû , de s'en aller.

S A I N T - J E A N .

Vous lui donnerez-donc son attestation ?

M. G U É R I S S E A U .

Non , puisqu'il me croit mort.

S A I N T - J E A N .

Mais s'il vous voit ? ...

M. G U É R I S S E A U .

Il est trop bête pour ne pas en être la dupe.

S A I N T - J E A N .

Vous le croyez ?

M. G U É R I S S E A U .

Je m'en vais me jeter sur mon lit.

S A I N T - J E A N .

Et s'il vous tâte le pouls ?

M. G U É R I S S E A U .

Tu lui diras que je suis mort subitement ,

que depuis long-tems je ne me portois pas bien. Il ne fera pas étonnant qu'il me trouve de la chaleur.

S A I N T - J E A N .

Je ferai tout ce que vous voudrez. Vous allez donc vous coucher ?

M. G U É R I S S E A U .

Oui.

S A I N T - J E A N .

Je vais le faire entrer.

M. G U É R I S S E A U *se jettant sur son lit.*

Peut-être qu'à la fin il s'en ira.



SCENE DERNIÈRE.

M. GUÉRISSEAU, M. DUCHARPI,
SAINT-JEAN.

M. DUCHARPI, *pleurant.*

AH, mon cher protecteur ! quelle perte je viens de faire !

S A I N T - J E A N .

Tenez, le voilà ; vous voyez bien que je ne vous trompe pas.

M. DUCHARPI.

Eh, mon Dieu, oui, malheureusement ! mais de quoi est-il donc mort ?

S A I N T - J E A N .

Il se trouvoit mal quand je vous ai dit qu'il n'y étoit pas, & cela a empiré, & il est mort pendant que je vous ai dit qu'il étoit malade.

M. DUCHARPI.

Mourir comme cela, tout d'un coup & pendant que j'étois chez lui ! Et de quoi se plaignoit-il ?

S A I N T - J E A N .

D'un d'un ah, d'un asthme.

M. D U C H A R P I.

D'un asthme ? cela n'est pas possible. *Il va le regarder.* Vous voyez bien que la paralysie alloit se former , il a déjà la bouche de travers.

S A I N T - J E A N.

Il m'a dit cent fois , que son asthme l'étoufferoit.

M. D U C H A R P I.

Mais vous voyez bien qu'il a de la couleur , & que c'est le sang qui s'est porté à la tête.

S A I N T - J E A N.

Comme il étoit fort habile , je dois croire , puisqu'il me l'a dit , qu'il est mort d'un asthme.

M. D U C H A R P I.

Moi , je vous dis que c'est d'apoplexie. Il ne se purgeoit jamais ?

S A I N T - J E A N.

Pardonnez-moi , tous les mois.

M. D U C H A R P I.

En ce cas-là , le mal n'étoit pas dans les humeurs , mais dans le sang.

S A I N T - J E A N .

Bon ! dans le sang ; il ne buvoit jamais que de l'eau , afin de le diviser à ce qu'il disoit.

M. D U C H A R P I .

Oui ; mais il ne l'a pas pû. Il ne se faisoit jamais saigner.

S A I N T - J E A N .

Pardonnez-moi , très-souvent.

M. D U C H A R P I .

Voilà ce que c'est ; c'étoit la partie aqueuse qui fortoit de la veine , & la lymphe n'en venoit que plus épaisse.

S A I N T - J E A N .

Mais il touffoit beaucoup toute la nuit , & il la passoit à son féant.

M. D U C H A R P I .

Parce que le sang l'étouffoit.

S A I N T - J E A N .

Point du tout. Il crachoit , & il étoit soulagé ; ainsi vous voyez bien que c'étoit un asthme.

M. D U C H A R P I .

Tenez , puisque je ne peux pas vous persuader par les faits ; les raisonnemens vous prouveront peut-être mieux ce que j'avance.

S A I N T - J E A N .

Je n'en crois rien ; mais je vais vous écouter.

M. D U C H A R P I .

Vous allez m'écouter ?

S A I N T - J E A N .

Oui , oui , parlez.

M. D U C H A R P I .

Prêtez - moi attention. Le sang est composé de parties . . . , de parties hétérogènes.

S A I N T - J E A N .

Hétérogènes ?

M. D U C H A R P I .

Oui ; c'est comme qui diroit . . . comme qui diroit . . .

S A I N T - J E A N .

Eh bien ?

M. D U C H A R P I .

Je cherche à me mettre à votre portée ; c'est comme qui diroit . . . sympathique ; de-là l'opposition des glandes cellulaires.

S A I N T - J E A N .

Cellulaires ?

M. D U C H A R P I .

Oui , cellulaires ; & les . . . lombes pressées

par le foie , font . . . refluer sur le cœur , la . . . dilatation . . . obstruée des corps sanguins , qui venant à rencontrer les . . . épiglottes , ferment les soupapes de . . . de la trachée-artère & font crisper . . . les muscles supérieurs , ce qui établit . . . la paralysie , en même-tems que l'apoplexie.

S A I N T - J E A N .

Cela peut être fort bien dit ; mais je crois toujours qu'il est mort d'un asthme.

M. D U C H A R P I .

Voulez-vous que je vous fasse toucher au doigt la chose.

S A I N T - J E A N .

Comment ?

M. D U C H A R P I .

Rien n'est plus aisé.

S A I N T - J E A N .

Je serai fort aisé que vous puissiez me prouver que vous êtes habile ; car mon Maître ne le croyoit pas , & c'étoit pour cela qu'il vous refusoit l'attestation que vous vouliez avoir.

M. D U C H A R P I .

Bon ! je ne suis pas étonné de ce que vous me dites-là. Les Médecins nous croient toujours moins habiles qu'eux , nous autres Chirurgiens.

S A I N T - J E A N .

Cela est vrai , cela.

M. D U C H A R P I .

C'est qu'ils sont jaloux de nous.

S A I N T - J E A N .

Je le crois au-moins.

M. D U C H A R P I .

Rien n'est plus sûr.

S A I N T - J E A N .

Revenons à ce que vous voulez me prouver.

M. D U C H A R P I .

Tout-à-l'heure. J'ai justement ici ce qu'il me faut pour cela.

S A I N T - J E A N .

Quoi donc ?

M. D U C H A R P I .

Vous allez voir. *Il cherche dans sa poche , & il tire un étui d'Instrumens.*

S A I N T - J E A N .

Qu'est-ce que vous cherchez ?

M. D U C H A R P I .

Un bistouri pour ouvrir Monsieur le Docteur.

S A I N T - J E A N .

Ah ! si vous l'ouvrez , je ne pourrai plus douter de tout ce que vous m'avez dit.

M. D U C H A R P I .

Le voici ; allons , venez. *Il se retourne , & il voit M. Guériſſeau qui ſe lève.* Ah , Ciel ! que vois-je ?

M. G U É R I S S E A U .

Un homme qui eſt ennuyé de t'entendre dire des fottifes.

M. D U C H A R P I .

Ah ! Monsieur le Docteur , que je ſerois heureux de vous avoir rendu la vie !

M. G U É R I S S E A U .

Ce n'eſt pas que tu n'ayes fait tout ce qu'il faut pour me faire mourir d'impatience. Al-
lons , fors d'ici tout-à-l'heure.

M. D U C H A R P I .

Mais , Monsieur le Docteur , je ne vous demande qu'un mot d'écrit ; cela fera bientôt fait , ſi vous le voulez.

M. G U É R I S S E A U .

Je ne le veux pas.

M. D U C H A R P I.

Mais pourquoi , Monsieur le Docteur ?

M. G U É R I S S E A U.

Peux-tu le demander , infâme ignorant ?

M. D U C H A R P I.

Mais songez - donc que vous ferez ma fortune.

M. G U É R I S S E A U.

Oui , aux dépens des malheureux que tu tueras ?

M. D U C H A R P I.

Pourquoi donc ? je serai peut-être assez heureux pour en guérir comme un autre.

M. G U É R I S S E A U.

Et où est ta science ?

M. D U C H A R P I.

Ah ! la science n'y fait rien ; Monsieur le Docteur le fait bien.

M. G U É R I S S E A U.

Voilà comme on dépeuple le Royaume.

M. D U C H A R P I.

Avec cette place je me marierai , ainsi je rendrai d'un côté ce que je ferai perdre de l'autre.

M. G U É R I S S E A U.

Allons , je ne veux plus entendre parler de cela.

M. D U C H A R P I.

Mais , Monsieur le Docteur , vous vous débarrasseriez de moi , si j'ai le malheur de vous déplaire.

M. G U É R I S S E A U.

Je ne te reverrois plus ?

M. D U C H A R P I.

Pardi , vous le savez - bien. Cela arrive tous les jours.

M. G U É R I S S E A U.

Qu'est-ce qui arrive tous les jours ?

M. D U C H A R P I.

Que l'on oublie ceux à qui on doit les bienfaits.

M. G U É R I S S E A U.

Il est vrai.

M. D U C H A R P I.

Je ne suis pourtant pas un ingrat.

M. G U É R I S S E A U.

Ah , je te permets de l'être , & à cette condition je veux bien faire ton affaire. *Il écrit.*

M. D U C H A R P I.

Ce fera comme il vous plaira.

M. G U É R I S S E A U *lui donnant ce qu'il a écrit.*

Tiens. Va-t-en, & que je ne te revoie jamais.

M. D U C H A R P I.

En vous remerciant , Monsieur le Docteur.

M. G U É R I S S E A U.

Vous , Saint-Jean , ne le laissez jamais entrer.

S A I N T - J E A N.

Au moins , je m'informerais avant s'il n'a pas de biftouri dans sa poche.

F I N.

LA VEUVE
SINGULIERE,
COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S .

LE VICOMTE, *Tuteur de la Marquise.*

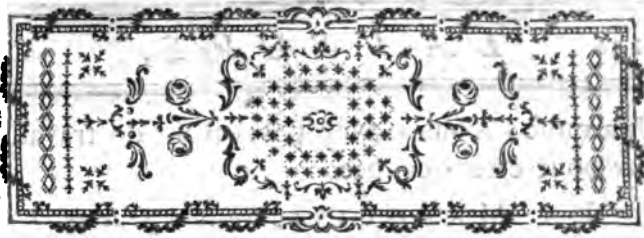
LA MARQUISE, *jeune Veuve.*

LA COMTESSE, *Nièce du Vicomte.*

LE CHEVALIER, *Frère de la Comtesse.*

LA FRANCE, *Laquais du Chevalier.*

La Scène est chez le Vicomte ; dans un Salon.



LA VEUVE
SINGULIERE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *entre, s'assied auprès d'une table, prend un Livre, l'ouvre, en prend un autre, lit un moment, puis le jette sur la table.*

JE ne saurois lire, travaillons plutôt. *Elle veut prendre un tambour à broder.*

LA COMTESSE *qui l'a observée, s'avance en faisant des nœuds.*

Laissez, laissez votre ouvrage, ma chère

K 2

Marquise, vous n'avez pas besoin de travailler pour être occupée.

L A M A R Q U I S E , *voulant se lever.*

Que voulez - vous dire , Madame la Comtesse ?

L A C O M T E S S E .

Restez donc. A quoi bon ces façons-là, entre nous ? *Elle s'assied.* Je veux dire que j'ai découvert le sujet de vos distractions.

L A M A R Q U I S E .

A moi , Madame ?

L A C O M T E S S E .

Oui , à vous ; vous aimez , & très - vivement. Pourquoi vous troubler ? Quel mal y a-t-il à cela ? Vous êtes jeune , veuve riche , il est tout simple que vous ayez un amant dont vous vouliez faire un mari ; il est vrai que toutes les femmes ne pensent pas comme cela ; mais je suis sûre que c'est à quoi vous rêvez.

L A M A R Q U I S E , *soupirant.*

Un Mari !

L A C O M T E S S E .

Ce mot vous fait soupirer ?

LA MARQUISE.

Oui, Madame, & c'est parce que j'ai été mariée.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE.

J'étois bien jeune, il est vrai; le Marquis m'avoit charmée; je croyois qu'il m'aimeroit toujours, il m'en avoit assurée; mais au bout de trois mois, quel changement! je ne le vis presque plus; je me désespérai, & j'appris par cette cruelle expérience, que rarement, dans le mariage, on voit régner l'amour.

LA COMTESSE.

Il y a pourtant des exemples de Femmes qui n'ont point à se plaindre de leurs maris.

LA MARQUISE.

Dites plutôt qu'elles sont assez sages pour dévorer leurs chagrins.

LA COMTESSE.

Ou bien pour trouver les moyens de se consoler.

LA MARQUISE.

C'est un parti que je ne prendrois jamais.

LA COMTESSE.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Et je ne veux pas m'y exposer.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc pas vous remarier ?

LA MARQUISE.

Hélas ! comment espérer d'être heureuse en formant un pareil engagement ?

LA COMTESSE.

Heureuse ? Il faut savoir en quoi vous faites consister le bonheur dans le mariage. Je vois que vous voudriez être sûre que votre mari ne cesseroit point de vous aimer.

LA MARQUISE.

Et c'est une chose impossible !

LA COMTESSE.

Les plus grandes passions n'ont-elles pas un terme ?

LA MARQUISE.

Voilà ce qui m'afflige !

LA COMTESSE.

Dans leur naissance, tout est vif, agréable, délicieux, fut-tout lorsqu'on a éprouvé quel-

ques contrariétés ; mais un Mari amant n'en éprouve point ; c'est ce qui fait qu'il cesse d'aimer le premier. Si nous le prévenons , en aimant ailleurs , n'est-il pas insupportable d'être obligée de souffrir les empressements d'un homme que l'on n'aime plus & qui vous tourmente en raison de l'éloignement qu'il vous inspire.

LA MARQUISE.

Et quand on aime également ?

LA COMTESSE.

Tant que l'amour dure , on peut être heureux.

LA MARQUISE.

Pour moi , je réponds bien que jamais je ne changerai.

LA COMTESSE.

Enfance que tout cela ! on ne sauroit répondre de son cœur.

LA MARQUISE.

J'ai des moyens pour fixer , ou pour....

LA COMTESSE.

Que prétendez-vous faire ?

LA MARQUISE.

Reculer autant qu'il me sera possible l'inf-

tant de mon mariage , pour prolonger au moins l'amour de ce que j'aime.

L A C O M T E S S E .

C'est risquer beaucoup ; les difficultés rebutent quelquefois les hommes ; plus on estime ce qu'on aime , moins il faut l'exposer à lui faire perdre cette estime ; car pour lors , c'est nous qui perdons réellement.

L A M A R Q U I S E .

Mais n'est-il pas des hommes plus parfaits que les autres ?

L A C O M T E S S E .

Ceux que nous aimons , nous le paroissent toujours davantage.

L A M A R Q U I S E .

En vérité , Madame , vous êtes désespérante !

L A C O M T E S S E .

Peut-être suis-je aussi trop vraie.

L A M A R Q U I S E .

Si vous saviez.... Mais non.

L A C O M T E S S E .

Qui vous aimez ?

LA MARQUISE.

Oui, je suis persuadée que vous changeriez de langage.

LA COMTESSE.

Eh, ouvrez-moi votre cœur, nommez-le moi.

LA MARQUISE.

Et si vous m'alliez trahir.

LA COMTESSE.

Ce soupçon est honnête.

LA MARQUISE.

Si l'amitié vous parloit en sa faveur, vous pourriez l'en instruire, sur-tout, faisant aussi peu de cas de toutes mes craintes.

LA COMTESSE.

Comment! il l'ignore?

LA MARQUISE.

Oui, & je ne veux pas encore le lui apprendre.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous; les femmes doivent faire une liguë offensive contre tous les hommes, sans en excepter un seul.

L A M A R Q U I S E.

C'est qu'il est si essentiel pour mon projet ,
que mon amour soit un secret.

L A C O M T E S S E.

Prétendez-vous ne jamais l'avouer à celui
qui vous l'inspire ?

L A M A R Q U I S E.

Jamais, c'en est trop ; mais le plus tard que
je pourrai , pour me voir aimer toujours avec
la même vivacité.

L A C O M T E S S E.

Vos yeux vous trahiront.

L A M A R Q U I S E.

Ma bouche les démentira.

L A C O M T E S S E.

Voilà le projet le plus ridicule!.... Mais
quel est le malheureux à qui vous préparez un
pareil tourment ?

L A M A R Q U I S E.

Jurez-moi.... Non , vous ne pourrez pas me
tenir parole.

L A C O M T E S S E.

Marquise, vous m'offensez. Faut-il vous faire
les sermens les plus inviolables ?

SINGULIERE. 155

LA MARQUISE.

Eh bien , je vous crois.

LA COMTESSE.

Prenez garde : si je vous devine , je ne ferai plus engagée à rien.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous taire au Chevalier....

LA COMTESSE.

Mon Frère ?

LA MARQUISE.

Oui.

LA COMTESSE.

Je vous le promets : j'étois déjà plus instruite que vous ne l'imaginiez.

LA MARQUISE.

Et lui , qu'en pense-t'il ?

LA COMTESSE.

Il se flatte & se désespère tour-à-tour ; en un mot , c'est un Amant.

LA MARQUISE.

Ah ! qu'il soit fidèle , & il fera parfait.

LA COMTESSE.

Mais vous retardez son bonheur & le vôtre.

L A M A R Q U I S E .

Dites plutôt que je le prolonge.

L A C O M T E S S E .

Et comment pourrez-vous le voir à chaque instant vous jurer qu'il vous adore & lui taire que vous l'aimez.

L A M A R Q U I S E .

Je le lui dirai & il ne le croira pas.

L A C O M T E S S E .

Je ne vous comprends point ; mon Oncle aime mon Frère, il peut lui faire un sort qui le rendra digne de vous.

L A M A R Q U I S E .

Je fais l'estime & l'amitié qu'a pour moi Monsieur le Vicomte ; je les dois à celles qu'il avoit pour mon Père, il me l'a bien prouvé par tous les soins qu'il a pris de mon enfance & qu'il prend encore de tous mes biens ; on n'a jamais vu un Tuteur plus honnête.

L A C O M T E S S E .

Je vous réponds qu'il seroit très-aise de vous voir faire ce mariage, & que s'il ne vous l'a pas proposé, c'est seulement par délicatesse. Le nom de Tuteur lui déplaît extrêmement,

& il préféreroit celui de votre ami ; jugez combien il sera ravi de vous voir sa-Nièce.

LA MARQUISE.

Je le desiré au moins autant que lui ; mais je ne peux vaincre encore toutes mes craintes ; laissez-moi travailler à les affoiblir.

LA COMTESSE.

C'est l'affaire de mon Frère. Le voici qui vous cherche sans doute ; puisque je me suis engagée, je me tairai ; mais vous ne devez pas m'en vouloir, si je lui laisse la liberté de vous entretenir. Adieu, ma chère Marquise. *elle l'embrasse.* Nous nous reverrons. Je vais achever une lettre d'affaires que j'ai commencée il y a trois jours, & qu'il faut que je fasse partir.



L A M A R Q U I S E .

Je crains extrêmement de m'engager, & je ne puis me déterminer à me remarier.

L E C H E V A L I E R .

Eh, Madame, je ne vous demande seulement que d'approuver que je vous aime.

L A M A R Q U I S E .

S'il m'étoit possible de vous épouser sans craindre le plus grand des malheurs, croyez que je n'hésiterois pas.

L E C H E V A L I E R .

Quels malheurs pouvez-vous redouter ?

L A M A R Q U I S E .

Laissez-moi vous expliquer ce que je desiré de vous. Depuis quelque tems, je crois m'apercevoir que Monsieur le Vicomte a quelques desseins sur moi.

L E C H E V A L I E R .

Soyez sûre, Madame, qu'il me les sacrifieroit, que quelques partis qui pussent se présenter, si vous me faisiez la grace de me préférer, il les éloigneroit promptement.

L A M A R Q U I S E .

Vous ne m'entendez pas ; c'est lui-même que je crains.

L E

LE CHEVALIER.
Vous croiriez qu'il vous aime?

LA MARQUISE.

Oui, & je voudrais qu'il ne pût former aucun espoir.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez!

LA MARQUISE.

Ce que j'exige de vous, vous surprendra davantage.

LE CHEVALIER.

Je crois, Madame, que vous vous trompez en pensant qu'il a de l'amour pour vous.

LA MARQUISE.

Que je me trompe ou non, voici ce que j'ai imaginé pour l'en guérir, pendant qu'il en est encore tems. Vous savez qu'il se tient assez souvent dans le Cabinet qui touche ce Salon, & qu'on y entend facilement tout ce que l'on dit ici?

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LA MARQUISE.

Je voudrais qu'il crût que j'ai de l'amour.

pour vous, afin de détruire tous les projets qu'il pourroit former sur moi.

L E C H E V A L I E R.

Et comment ferez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Rien n'est plus aisé à exécuter que ce que je vais vous proposer. Nous aurons ici des conversations où je vous assurerai que je vous aime ; vous me répondrez ce que vous voudrez ; pourvu que vous m'écoutiez & que vous me répondiez ; c'est tout ce que j'exige de vous.

L E C H E V A L I E R.

Quoi, vous, Madame, vous me direz que vous m'aimez ?

L A M A R Q U I S E.

Oui.

L E C H E V A L I E R.

Et ce ne fera qu'une feinte ?

L A M A R Q U I S E.

Qui fera sentir à votre Oncle qu'il ne réussiroit pas à vouloir se proposer ; je serai par-là délivrée de la crainte qui m'occupe, & ce sera à vous que j'aurai cette obligation.

LE CHEVALIER.

C'est pour un Amant , un supplice bien nouveau , que celui que vous voulez me faire éprouver.

LA MARQUISE.

Il ne doit pas être fâcheux de s'entendre dire je vous aime , ce me semble.

LE CHEVALIER.

Quoi ! lorsqu'il n'en est rien , & qu'on le fait ? Ah ! Madame , l'apparence même du bonheur , lorsqu'elle s'évanouit , n'augmente-t-elle pas encore nos regrets ? Jugez quelle sera ma situation , quand je verrai cette bouche adorable prononcer ce mot si doux , que je desire si vivement d'entendre ; que je saurai que tout ce qu'elle me dira ne sera qu'un mensonge cruel , & que votre cœur sera bien éloigné d'être d'accord avec elle.

LA MARQUISE.

Pourriez-vous me refuser ?

LE CHEVALIER.

J'en mourrai de douleur.

LA MARQUISE.

Non , non ; consentez-y.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame! vous le voulez?

LA MARQUISE

Vous avez le tems où votre Oncle vient dans son Cabinet, venez ici, vous m'y trouverez. Y viendrez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER, *soupirant.*

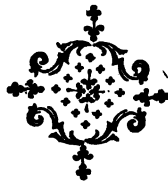
Oui, Madame.

LA MARQUISE, *souriant.*

Songez donc que c'est un rendez-vous que je vous donne, & pour vous y dire combien je vous aime. Adieu. *Elle sort.*

LE CHEVALIER.

La cruelle plaïsante encore! en me faisant éprouver le tourment le plus rigoureux, elle rit de ma douleur?



S C E N E I. I I.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

EH bien , mon Frère , la Marquise vous quitte ?

LE CHEVALIER.

Elle vient encore d'ajouter à sa cruauté.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

Elle veut , après m'avoir assuré qu'elle ne fauroit m'aimer , me forcer de m'entendre dire par elle-même le contraire.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point.

LE CHEVALIER.

Elle croit que mon Oncle est amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Cela ne se peut pas.

LE CHEVALIER.

Je vous répète ce qu'elle vient de me dire ;

& voulant lui ôter tout desir de lui parler de son amour, elle veut en feindre pour moi, m'entretenir ici de manière qu'il l'entende de son Cabinet.

L A C O M T E S S E.

Tout ce que vous me dites-là me surprend de plus en plus.

L E C H E V A L I E R.

Ces assurances d'un amour, qui, s'il étoit réel, seroit pour moi le plus grand bonheur, sera le plus cruel tourment.

L A C O M T E S S E.

Mais si c'étoit pour vous qu'elle voulût se conserver.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi me diroit-elle que ce n'est qu'une feinte?

L A C O M T E S S E.

Je ne fais.

L E C H E V A L I E R.

Ah! je ne suis pas assez heureux pour oser seulement le penser!

L A C O M T E S S E.

Pourquoi pas?

LE CHEVALIER.

Aimeroit-elle quelqu'un qu'elle voudroit épouser , après avoir ôté tout espoir au Vicomte?

LA COMTESSE.

Peut-être que....

LE CHEVALIER.

Ah! si je puis découvrir....

LA COMTESSE.

Quoi , votre rival ? Seroit-ce en le punissant que vous parviendriez à plaire à la Marquise? Ayez la complaisance qu'elle vous demande ; peut-être trouvera-t-elle quelque douceur à vous dire qu'elle vous aime.

LE CHEVALIER.

Et si elle aime ailleurs ?

LA COMTESSE.

Et qui vous dit qu'elle soit aimée ?

LE CHEVALIER.

Tout , tout , ma Sœur ; qui pourroit lui résister ?

LA COMTESSE.

Un cœur prévenu d'une autre passion , par exemple. Si cela étoit , vous pourriez parve-

nir à mériter sa confiance , vous la plaindriez. Oubliez-vous, pour ne lui parler jamais que d'elle ; c'est en flattant sans cesse l'amour propre qu'on réussit à plaire , vous finirez par la consoler. Peu - à - peu , vous lui deviendrez nécessaire , elle ne pourra se passer de vous ; c'est alors qu'en vous plaignant tous deux de la rigueur du sort , que le vôtre pourra s'adourcir , & pour lors cette conformité de malheurs vous mènera sûrement au port que vous desirez.

LE CHEVALIER.

Mais si je fers mon rival , en faisant ce qu'elle veut ? concevez-vous ma position ?

LA COMTESSE.

Paix , voici mon Oncle. Laissez-nous ; je vais tâcher de démêler ce qu'il pense de la Marquise. Soyez assuré que j'emploierai tous mes soins pour vous servir.

LE CHEVALIER.

Adieu , ma Sœur , je n'ai plus de secours à attendre que de vous. *Il sort.*

LA COMTESSE , *à part.*

Le Vicomte aimeroit-il réellement la Marquise ? Cela n'est pas vraisemblable.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

MA Nièce ; je viens vous trouver , pour vous demander si vous savez pourquoi la Marquise refuse tous les partis que je lui propose ? Si elle ne veut pas se déterminer à se remarier & me laisser encore quatre ans chargé de toutes ses affaires , elle se trompe.

LA COMTESSE.

Quatre ans ?

LE VICOMTE.

Oui , elle n'a que vingt-un an , & jusqu'à vingt-cinq , vous voyez bien que c'est le compte.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Je suis las de suivre des Procès , de faire faire des réparations , de compter avec des Receveurs , ce n'est point-là mon métier ; j'ai assez calculé quand j'étois Major.

L A C O M T E S S E .

Aussi vous y entendez-vous très-bien.

L E V I C O M T E .

Ce n'est pas-là non plus ce qui m'embar-
rasse ; mais je n'ai pas le tems de tout cela , &
puis la Justice est si lente ! Autrefois avoit-on
quelques droits à reclamer ; on se battoit , &
le vainqueur étoit mis en possession de ce qui
faisoit l'objet de la question , il n'en coûtoit
rien & cela étoit plutôt fait.

L A C O M T E S S E .

Oui ; mais on y perdoit la vie.

L E V I C O M T E .

Cela valoit mieux encore que de mourir de
faim en gagnant son Procès. D'ailleurs com-
ment voulez-vous qu'un Militaire passe sa vie
à ramper devant des Gens de Robe ?

L A C O M T E S S E .

Mais , mon Oncle , quand on a besoin , il
faut bien s'y résoudre.

L E V I C O M T E .

Je ne le ferois sûrement pas pour moi ; en-
fin tout cela m'ennuie. Il faut que j'aille à
Versailles solliciter des congés , pour pouvoir

à Paris solliciter ces Messieurs-là , au lieu de m'occuper de faire servir les troupes du Roi.

L A C O M T E S S E .

Cela fait que nous jouissons un peu plus long-tems de vous , l'hiver , mon Oncle.

L E V I C O M T E .

Oui ! & quand me voyez-vous ? Je vous fais souvent attendre pour dîner , je fors promptement après ; le soir , nous soupons avec vingt personnes , & quelquefois séparément. Quand je fors le matin , vous n'êtes pas éveillée. Si vous appelez cela vivre ensemble ; pour moi , je ne le trouve pas.

L A C O M T E S S E .

Il est vrai....

L E V I C O M T E .

Qu'il faut que la Marquise se marie , celui qui l'épousera sera chargé de ses affaires , & pour lors , quand je serai à Paris , hors mes voyages de Versailles , je vous verrai , je jouirai de la douceur de vivre avec mes amis , & je serai fort aise d'être ici , quand le service du Roi n'exigera pas que je sois ailleurs.

L A C O M T E S S E .

Je vous assure que j'en ferai encore plus charmée que vous.

L E V I C O M T E .

Eh bien , faites donc finir tout cela.

L A C O M T E S S E .

Ayez un peu de patience.

L E V I C O M T E .

Oh , la patience est bonne pour les gens qui ont du temps à perdre. Je ne saurois souffrir les âmes froides , indéterminées , cela n'est bon à rien , qu'à tourmenter les autres.

L A C O M T E S S E .

La Marquise est plus vive , & plus sensible que vous ne le pensez.

L E V I C O M T E .

Je n'en crois rien & j'ai raison. Les Maris que je lui ai offerts sont jeunes , bien-faits , riches , bons serviteurs du Roi , que lui faut-il de plus ? Une Femme qui n'est pas touchée de tout cela est sûrement insensible.

L A C O M T E S S E .

Eh bien , vous vous trompez , permettez-moi de vous le dire.

LE VICOMTE.

Je ne vous le permets point.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi ; car je fais qu'elle aime.

LE VICOMTE.

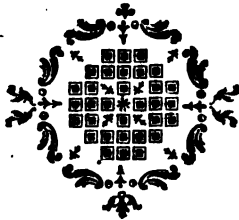
Que ne parle-t-elle ? Si c'est quelqu'un qui lui convienne ; cela sera fini tout de suite. Tenez la voilà , je m'en vais le lui dire.

LA COMTESSE.

Gardez-vous-en bien ; c'est un secret , qu'elle ne me pardonneroit jamais de vous avoir révélé.

LE VICOMTE.

Voilà un secret bien merveilleux ! les Femmes font mystère de tout. Ne vous inquiétez pas , laissez-moi faire , je ne lui en dirai rien.



S C E N E V.

LA MARQUISE, LE VICOMTE,
LA COMTESSE.

LE VICOMTE.

MADAME la Marquise, je me plaignois de vous tout-à-l'heure à ma Nièce.

LA MARQUISE.

De moi, Monsieur ? j'en ferois très-fâchée. Qu'ai-je donc pû faire ?

LE VICOMTE.

Vous ne vous déterminez point, & je ferai encore obligé de retourner dans mon Commandement avant que vous soyez mariée.

LA MARQUISE.

Monsieur, permettez - moi d'y songer. Un établissement mérite quelques réflexions, & l'on ne sauroit brusquer un engagement d'où dépend le bonheur ou le malheur de la vie.

LE VICOMTE.

Qui vous parle de brusquer ? Je crois qu'en quinze jours on peut faire toutes les réflexions possibles, & il y a déjà trois mois que vous

me remettez. Votre Père n'auroit pas aimé cela , je suis moins vif que lui , parce qu'il faut être raisonnable ; mais une veuve doit être plus décidée que vous ne l'êtes.

L A M A R Q U I S E.

Une Veuve ?

L E V I C O M T E.

Oui : je sai bien que les Filles sont obligées de faire semblant de craindre de se marier , quoiqu'il y en ait qui se marieroient bien toutes seules , si on les laissoit faire.

L A C O M T E S S E.

Que dites-vous donc-là , mon Oncle ?

L E V I C O M T E.

Eh parbleu , ce que je vois arriver tous les jours dans les garnisons. Les femmes ne sont-elles pas de même par - tout ? je dis donc qu'une Veuve ne doit avoir ni craintes , ni inquiétudes.

L A M A R Q U I S E.

Cela est fort aisé à dire , Monsieur.

L E V I C O M T E.

Il est vrai que lorsqu'on a perdu un Mari , on peut craindre d'en perdre un second ; mais on a la ressource d'en épouser un troisième.

L A M A R Q U I S E .

Si j'avois cette pensée ; je ne me remarierois jamais ; est-ce une ressource quand on perd tout ce qu'on aime ?

L E V I C O M T E .

Mais quand on a aimé une fois , il est sûr qu'on aimera encore , ce n'est pas à nous autres Militaires qu'on fait croire le contraire ; quel peste de conte ! sans cela , le Roi ne pourroit , sans inhumanité , faire changer de garnisons à ses Régimens. Déterminez-vous donc toujours pour le présent ; quand vous aurez vingt-cinq ans , cela ne me regardera plus & pour-lors , si vous devenez Veuve encore , je trouverai très-bon tout ce que vous ferez.

L A M A R Q U I S E .

Je vous prie de croire que je suis très-fâchée de toutes les peines que vous donnent mes affaires.

L E V I C O M T E .

La peine n'est rien quand on a du tems ; mais tout est ici d'une lenteur insupportable ! Les plaisirs ont le pas sur tout ; rien n'est si impatientant pour quelqu'un qui pense sérieusement

ment. Si vous aviez un Mari , il feroit tout ce que je ne fais pas , il vous feroit peut-être visiter vos Rapporteurs ; vous êtes belle & vous réussiriez sûrement mieux que moi vis-à-vis ces Messieurs , à ce qu'on dit : mais je n'approuve point de pareilles démarches , surtout d'une jeune femme , & ce seroit à lui à voir ce qu'il auroit à faire. Mariez-vous donc Madame , sans quoi vous ferez peut-être ruinée.

L A C O M T E S S E.

Mon Oncle , Madame y pensera.

L E V I C O M T E.

Y pensera , y pensera ! vous êtes de grandes penseuses vous autres Femmes ! Si lorsque l'ennemi se présente , nous disions , nous penserons s'il faudra nous battre , il nous passeroit sur le corps , il arriveroit à Paris avant qu'on eût résolu de se mettre en mouvement , & vous verriez , s'il faut s'amuser à penser. Enfin, Madame , je vous donne un mois.

L A M A R Q U I S E.

Cela est bien peu , Monsieur.

L E V I C O M T E.

Eh bien , deux ; mais pas davantage. Allons,
Tome III. M

ma Nièce , venez vous - en avec moi dans le Jardin , pour achever de raisonner sur ce que vous me disiez tout - à - l'heure. Madame , ne m'en voulez - pas de tout ce que je viens de vous dire.

L A M A R Q U I S E .

Moi , Monsieur ? au contraire.

L E V I C O M T E .

C'est pour votre bien , & pour vous prouver l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde.

Il s'en va.

L A M A R Q U I S E .

J'en suis bien persuadée , Monsieur. *A la Comtesse.* Madame , tâchez ; je vous prie , de calmer son impatience.

L A C O M T E S S E .

Laissez-moi faire.

L A M A R Q U I S E .

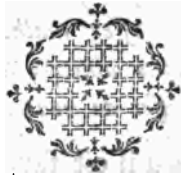
Je compte sur vous.



S C E N E V I.

L A M A R Q U I S E.

S'IL pouvoit être obligé de partir avant deux mois!... Mais où est le Chevalier, pendant que le Vicomte est dans le Jardin?... S'il pouvoit venir!... Quelle impatience j'éprouve de voir arriver le moment où je vais lui dire que je l'aime! le moyen que j'ai imaginé pour l'empêcher de le croire, me conservera son cœur, & il adoucira cette cruelle contrainte d'être obligée de se taire de peur de perdre son amant. Je ne puis trop m'applaudir de cette idée, toute bizarre qu'elle pourroit paroître.... J'entends quelqu'un, c'est peut-être lui.



S C E N E V I I.

LA MARQUISE, LA FRANCE.

L A M A R Q U I S E.

Q'EST-CE qu'il y a, La France ? Où est le Chevalier ? pourquoi ne vient-il pas ?

L A F R A N C E.

Madame, voici une Lettre de sa part.

L A M A R Q U I S E.

Que peut-il me mander ? Attendez-là. La France s'éloigne, & elle lit la Lettre.

Je vous demande pardon, Madame, si je ne puis vous obéir.... Comment ? Je ne le vois que trop ; c'est un rival que je servirois.... Ah ! il croit que j'en aime un autre que lui. & je ne puis m'y résoudre. Ne me faites pas sentir tout le poids de votre haine, je suis déjà assez malheureux ; puisque ce n'est pas moi que vous aimez, & que malgré cela je ne pourrai jamais cesser de vous adorer.

La persuasion où il est favorisé mon projet, & je n'en veux pas perdre le fruit ; je veux absolument lui parler. La France ?

L A F R A N C E.

Madame ?

LA MARQUISE.

Dites au Chevalier... Mais , non ; je vais lui écrire. *Elle se met à écrire.* Me résister!... & il dit qu'il m'aime! *Elle continue toujours.*

S C E N E V I I I .

LA MARQUISE , *écrivant* , LE CHEVALIER , LA FRANCE.

LE CHEVALIER , *à La France.*

V A - T ' E N . *La France sort.*

LA MARQUISE *plie la Lettre & la donne sans regarder.*

Tenez La France , donnez cela au Chevalier.

LE CHEVALIER , *prenant la Lettre.*

Le voici , Madame , tout prêt à exécuter vos ordres. Le repentir a suivi de près ma faute.

LA MARQUISE , *bas.*

Paix donc , le Vicomte est-là , écoutez , & répondez. *Haut.* En vérité , Monsieur le Chevalier , vous vous faites bien attendre ; vous savez pourtant que tous les moments que je

passé sans vous voir , n'ont pour moi nulle douceur.

L E C H E V A L I E R , *bas.*

Ah , Madame , que je voudrois bien que cela fût vrai !

L A M A R Q U I S E .

Vous ne répondez point , ingrat ?

L E C H E V A L I E R .

Moi ingrat ? moi ! je n'ai jamais mérité ces reproches , Madame. *Bas.* Puissiez - vous être aussi sensible que je le suis , & m'aimer autant que je vous aime.

L A M A R Q U I S E .

Vous vous plaisez à douter de mon amour pour vous ! & dans quels instans n'en suis - je pas occupée ? M'avez-vous vû jamais d'autres desirs que ceux de faire votre bonheur ?

L E C H E V A L I E R , *bas.*

Faut-il que ceci ne soit qu'une feinte ?

L A M A R Q U I S E .

Quoi ; vous ne lisez pas dans mes yeux tout le plaisir que je goûte à vous voir , & à vous le dire ?

LE CHEVALIER.

Quel est donc le trop heureux Rival à qui s'adresse ce langage ?

LA MARQUISE.

Parce que je me contrains continuellement ; vous croyez que je ne vous aime pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ne saurois-je me flatter que votre cœur ne dément pas votre bouche ?

LA MARQUISE.

Quand je me plais à vous faire l'aveu de ma tendresse pour vous , vous pouvez croire que je vous trompe ?

LE CHEVALIER, *bas.*

Faut-il que ces assurances qui me seroient si précieuses , qui seroient tout le charme de ma vie , si elles étoient réelles , ne soient faites que pour augmenter mon tourment ?

LA MARQUISE.

Quelle froideur , quelle indifférence ! votre cœur se refuse à la joie que devrait lui faire éprouver le doux épanchement de mon ame , il n'est seulement pas ému. Regardez - moi donc ; Chevalier.

L E C H E V A L I E R .

Ah , Madame , je me meurs !

L A M A R Q U I S E .

Tout m'est indifférent sans vous , ou plutôt tout m'importune ; c'est dans vos yeux que je cherche à lire si vous pourriez m'aimer toujours ; je voudrois sans cesse y puiser cette certitude d'un bonheur dont vous me laissez douter , & dont vous ne devriez jamais vous lasser de m'assurer.

L E C H E V A L I E R , *bas.*

Eh ! Madame , que faut-il que je fasse pour vous prouver. . . . Mais je m'égaré. . . . *A genoux.*
Ah ! par pitié , laissez-moi vous fuir !

L A M A R Q U I S E , *émûe.*

Chevalier , lèvez-vous ; levez-vous donc.

L E C H E V A L I E R .

Ce charme inexprimable qui est en vous , augmente encore en ce moment ; il semble que vous vous plâsiez à triompher de ma douleur. Ah ! laissez-moi m'éloigner , ou vous allez me voir expirer à vos pieds.

L A M A R Q U I S E .

Eh bien , *A part.* Qu'allois-je dire , ô

Ciel ! *Haut.* Quoi , vous pourriez-vous résoudre à m'abandonner , vous Chevalier ?

LE CHEVALIER, *se levant , à part.*

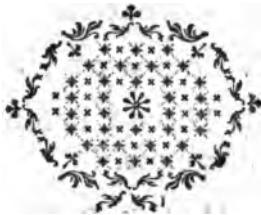
Quelles expressions de tendresse ! & je n'en fais pas l'objet ! Mon cœur est déchiré , je n'ai jamais rien éprouvé de pareil.

LA MARQUISE.

Vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimez , & vous voulez me quitter ! Etoit-ce une imposture ? N'avez-vous plus le même sentiment ? Quai-je fait pour l'éteindre , & que fais-je encore qui me puisse faire perdre votre cœur ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame , je vous prie , cessez ces reproches cruels , que je ne mérite pas & que je ne mériterai jamais.



S C E N E I X.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LE VICOMTE, *s'arrêtant dans le fond.*

L A M A R Q U I S E.

E H ! ne voulez-vous pas vous éloigner , me fuir ? vous Chevalier !

L E C H E V A L I E R.

Ah !

L A M A R Q U I S E.

Les difficultés vous rebutent , rien ne peut vous arrêter.

L E C H E V A L I E R.

Décidez de mon sort , Madame , je ne veux que ce que vous ordonnerez.

L E V I C O M T E , *à part.*

Fort bien. Ma Nièce à raison , mon Neveu est aimé de la Marquise.

L A M A R Q U I S E.

Si je vous eusse épousé , je vous aurois sans doute déjà perdu.

LE CHEVALIER.

Vous pourriez le penser ? Mais que dis-je ?
Toujours trompé par ce que je desiré....

LA MARQUISE.

Il y faut donc renoncer ! Ah , pourquoi ne
puis-je cesser de vous aimer !

LE VICOMTE, *avançant.*

A metveille , Marquisé !

LA MARQUISE *interditte.*

Quoi , Monsieur ,

LE VICOMTE.

Je me réjouis de vous voir *enfin* sensible.

LA MARQUISE.

Que lui dirai-je ? *Haut & souriant.* Vous croyez
donc , Monsieur , que réellement....

LE VICOMTE.

Parbleu , je crois ce que je vois & ce que
j'entends. *A part.* Elle est embarrassée.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ne paroît point fâché de ce qu'il a en-
tendu.

LA MARQUISE.

Je ris de bon cœur de l'erreur où vous êtes ;
mais il m'est aisé de la détruire.

LE VICOMTE.

Celui-ci est fort bon. Et comment ?

LA MARQUISE.

Vous ne vous êtes pas aperçu que c'est une Scène de Comédie que nous répétons, Monsieur le Chevalier & moi.

LE VICOMTE.

Cette ruse est très-ingénieuse.

LA MARQUISE.

Une ruse ?

LE VICOMTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous prie de croire....

LE VICOMTE.

Je croirai tout ce que vous voudrez ; mais pour le mieux prouver, dites-moi de quelle Pièce est cette Scène ?

LA MARQUISE.

De quelle Pièce ?

LE VICOMTE.

Oui ; faut-il rêver long-tems pour dire cela ?

LA MARQUISE.

Cela est... d'une Pièce nouvelle.

LE VICOMTE.

Et qui s'appelle ?

LA MARQUISE.

Qui s'appelle.... le.... la.... Monsieur le Chevalier , aidez-moi donc à dire.

LE CHEVALIER.

Je ne m'en souviens pas, Madame.

LE VICOMTE.

Qu'a-t-il donc ? Il est tout ému. Cette Scène m'a bien l'air d'un impromptu dicté par l'Amour.

LA MARQUISE, *bas au Chevalier.*

Remettez-vous donc.

LE CHEVALIER, *à part & surpris.*

Il ne me paroît point jaloux.

LE VICOMTE.

On ne me trompe pas aisément ; dans ma jeunesse j'ai fait de très-bons tours & je m'y connois. Allons , avouez-moi.

LA MARQUISE.

Quoi donc , Monsieur ?

LE VICOMTE.

Je ne vois pas les raisons que vous auriez de vous taire.

LE CHEVALIER, *à part & surpris.*
Il ne l'aime pas !

LA MARQUISE.

Des raisons ?

LE VICOMTE.

Oui. Tenez , avec votre embarras à tous deux , la confiance est à moitié faite ; je vois que vous vous aimez ; eh bien j'en suis ravi ; parce que je ne vois rien qui s'oppose à votre bonheur & que si vous voulez que je vous le dise , Madame ; c'est tout ce que je desiré que de vous voir épouser mon Neveu , je n'osois vous le proposer.

LE CHEVALIER, *à part.*

O Ciel ! serois-je assez heureux...

LE VICOMTE.

Répondez - moi donc ; Madame , ou bien parle , toi , mon Neveu ?

LE CHEVALIER.

Mon Oncle...

LA MARQUISE.

Non , Monsieur , laissez - moi dire. *Au Vicomte.* Je vous avouerai , Monsieur , que vous avez pénétré une partie de ce qui se passe ; mais vous ignorez quel est mon malheur.

LE VICOMTE.

Eh , où diable peut-il être ? Je ne le comprends pas :

LA MARQUISE.

Depuis plus de six mois , j'aime Monsieur votre Neveu.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'entens-je ? seroit-il possible ?

LA MARQUISE.

J'ai cru que je pourrois toucher son cœur...

LE VICOMTE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER, *bas à la Marquise.*

Madame , qu'allez-vous dire ?

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Ne m'interrompez pas. *Au Vicomte.* Prévenu d'une autre passion , pour un objet qui le mérite sans doute davantage , je le dis à ma honte , il m'a résisté.

LE VICOMTE.

Quoi , Monsieur ?....

LA MARQUISE.

Ah , ne vous fâchez pas contre lui , il n'est sûrement pas coupable ; j'aurois tort de l'ac-

cuser , & je ferois au défefpoir d'être caufe du malheur qu'il auroit de vous déplaire.

L E C H E V A L I E R .

En vérité , mon Oncle . . .

L A M A R Q U I S E , *bas au Chevalier.*

Ne me démentez pas , ou vous me perdez.

L E V I C Ô M T E .

Que lui faut-il donc de mieux ? Je ne comprends rien à tout ce qui fe paffe à préfent. On penfe à l'Angloife , on chante à l'Italienne , on danfe à l'Allemande , on s'habille à la Pruffienne ; apparemment qu'on aimera à la Turque : ces Meffieurs font les petits Sultans , ils dédaignent les Femmes dont ils font aimés. Où trouvera-t-il quelqu'un qui vous refsemble , Madame , qui foit auffi parfaite en tous points ? Il vous époufera où je le déshériterai.

L A M A R Q U I S E .

Arrêtez , Monsieur ; qu'ai-je à lui reprocher ? Est-il poffible de régler les inclinations ? est-on maître de fon cœur ? Quand il m'épouferoit ; puifqu'il ne fauroit m'aimer , je n'en ferois pas plus heureufe. Au-lieu de le punir , songez qu'il ne pouvoit pas prévoir les fentimens que j'aurois pour lui , & que celle

celle qu'il aime lui fera sans doute mériter que vous lui continuiez vos bontés.

LE VICOMTE.

Celle qu'il aime ! Ah , oui ; il n'a qu'à s'y attendre , je crois que c'est une jolie personne ! Je le fais venir passer l'hiver à Paris , pour éviter qu'il ne s'amourache en Province , de quelqu'un qui ne me conviendrait sûrement pas ; il se présente ici une Femme charmante , adorable & Monsieur ne peut pas l'aimer. Qu'il ne croie pas que j'approuve ses folies : non ; je vais le faire partir , dès ce moment , pour son Régiment. Ah ! je lui apprendrai....

LE CHEVALIER.

Mais , mon Oncle....

LE VICOMTE.

Je n'écoute rien. Envoie chercher des chevaux & prépare tout pour ton départ.

LA MARQUISE *alarmée.*

Eh , Monsieur , par ce départ , que voulez-vous que devienne celle dont il est aimé ?

LE VICOMTE.

Tout ce qu'elle voudra.

LA MARQUISE.

Monsieur , je vous conjure....

Tome III.

N

L E V I C O M T E .

Vous êtes trop bonne ; non , Madame. Allons , Monsieur , sortez d'ici & laissez-nous.

L E C H E V A L I E R , *désespéré.*

Que devenir ? Allons trouver la Comtesse. *Il sort , & la Marquise se laisse tomber dans un fauteuil.*

S C E N E X.

L A M A R Q U I S E , L E V I C O M T E .

L E V I C O M T E , *à part.*

J E ne comprends rien à tout ceci.

L A M A R Q U I S E .

Monsieur , vous me désespérez de traiter le Chevalier avec cette rigueur. Combien il va me haïr , si je suis la cause de son malheur ! je vous en supplie , qu'il ne parte point encore.

L E V I C O M T E .

Cessez de me parler pour lui , Madame , il ne mérite pas vos regrets. Oubliez un ingrat ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA MARQUISE. ..

Mais, Monsieur....

LE VICOMTE.

Faites-moi , je vous prie , la grace de m'entendre , Madame ; vous savez combien je vous suis attaché : vous êtes belle , spirituelle , généreuse ; je vous reprochois tantôt votre indifférence , votre insensibilité , je ne connoissois pas votre cœur ; il fait aimer avec vivacité , avec délicatesse ; ces nouvelles qualités que je découvre en vous , vous embellissent encore ; une ame tendre rend la beauté plus touchante , il est impossible de lui résister ; enfin , Madame , oserai - je vous le dire ? Vous venez de me rendre jaloux de mon Neveu , & c'est cette jalousie qui m'apprend à quel point je vous aime ; j'ai cru que c'étoit la pitié qui me parloit pour vous , en apprenant que vous aviez le malheur d'aimer un ingrat & je me trompois , c'étoit l'amour.

LA MARQUISE, *se récriant.*

Que dites-vous , Monsieur ?

LE VICOMTE.

Oui , Madame , je vous aime à la fureur ; il vous faut une distraction aux maux que vous souffrez , une consolation ; j'espère que vous

la trouverez en moi. Je ne suis pas aussi jeune que mon Neveu ; mais je ne suis pas vieux encore. Si vous voulez un Mari , qui n'aime que vous , un Mari raisonnable , qui sente tout ce que vous valez , personne ne le fait mieux que moi ; le Chevalier fera désespéré , & vous serez vengée ?

L A M A R Q U I S E .

Qui , moi ! pour me venger d'un homme que j'aime , je consentirois à le dépouiller de ses biens ?

L E V I C O M T E .

Ils ne feront jamais à lui , Madame. J'aurois pu ne pas me marier ; mais vous me faites trop connoître ce que vaut une Femme estimable , pour renoncer à cette union ; je prends mon parti sur-le-champ , n'hésitez pas non plus , rendez-vous à mon empressement.

L A M A R Q U I S E .

Ah ! laissez-moi du moins le tems d'oublier un ingrat !

L E V I C O M T E .

Pour oublier un ingrat , un instant doit suffire.

L A M A R Q U I S E.

Me croyez-vous assez légère....

L E V I C O M T E.

Il n'y a pas de légèreté à cela ; ce n'est pas de l'amour que je vous demande , je ne suis pas assez vain pour me flatter de vous en inspirer ; mais ma franchise , le desir que j'ai de mériter vos bontés , mes soins , un entier dévouement , parviendront sûrement à vous toucher & avec cela je suis sûr d'être heureux.

L A M A R Q U I S E.

Ne précipitons rien , Monsieur , & laissez-moi penser à tout ce que vous me venez de dire.

L E V I C O M T E.

Vous n'y penserez point , vous ne vous occuperez que de mon Neveu , votre douleur s'accroîtra , il faut la combattre & la vaincre ; & pour cela , il n'y a pas un moment à perdre. Laissez-moi faire , je vais envoyer chercher mon Notaire , le Contrat sera fait dans l'instant , vous le signerez & tout le passé sera bientôt oublié. *Il s'en va.*

L A M A R Q U I S E .

Arrêtez , Monsieur , je vous le demande en
grace.

L E V I C O M T E .

Non , non ; je ne vous écoute plus. *Il sort.*

S C È N E X I .

L A M A R Q U I S E , L A C O M T E S S E .

L A M A R Q U I S E , *assise.*

DI E U X , qu'ai-je fait ! dans quel embarras
viens-je de me plonger !

L A C O M T E S S E .

Ah ! ma chère Marquise , dans quel état
vous voilà !

L A M A R Q U I S E .

Je me suis perdue , Madame , & par ma
faute !

L A C O M T E S S E .

Mon Frère m'a tout dit ; je ne vous com-
prends pas.

L A M A R Q U I S E.

Je ne pouvois pas prévoir ce qui arriveroit, vous ne savez pas quel est l'excès de mon malheur ; le Chevalier ne vous a pas tout dit.

L A C O M T E S S E.

Quoi donc , que peut-il y avoir de plus ?

L A M A R Q U I S E.

Votre Oncle veut que je l'épouse ; je ruine votre malheureux Frère.

L A C O M T E S S E.

Vous , épouser mon Oncle ?

L A M A R Q U I S E.

Je vous dis , qu'il le veut.

L A C O M T E S S E.

Et vous y consentiriez ?

L A M A R Q U I S E.

Je suis désespérée ! Aidez-moi à rompre ce mariage , je crains votre Oncle , ma chère Comtesse , il m'a long - tems servi de Père , sans vous comment réussirois-je à le détourner de ce projet ?

L A C O M T E S S E.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

L A M A R Q U I S E .

C'est ma faute, vous dis-je.

L A C O M T E S S E .

Il faut tout réparer & promptement.

L A M A R Q U I S E .

Et comment guérir votre Oncle de l'amour qu'il a pris pour moi ? L'ingratitude dont j'ai accusé devant lui le Chevalier , a fait qu'il m'a plaint , qu'il s'est attendri , & je crains , que quelque chose que nous fassions , il ne veuille jamais me céder à son Neveu.

L A C O M T E S S E .

Il aime le Chevalier ; qu'il lui parle , & je ne désespère encore de rien.

L A M A R Q U I S E .

Vous voulez calmer mes craintes ; mais , ma chere Comtesse ; votre Frère me pardonnera-t-il de l'avoir perdu dans l'esprit du Vicomte ? Que pensera-t-il de moi ? Je dois lui paroître extravagante , j'ai fait tout ce qu'il falloit pour détruire son amour , il doit me haïr , il ne comprendra même jamais , après ce qui vient d'arriver , que j'aye pu l'aimer. Dois-je lui dire le motif qui m'a fait agir , & pourra-t-il en être convaincu ?

SINGULIERE. 201

LA COMTESSE.

Songez donc qu'il vous aime, & qu'il fera trop heureux de favoir enfin qu'il est aimé de vous. Consentez à le voir.

LA MARQUISE.

Hélas! je le crains, autant que je le desire!

SCENE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LA FRANCE.

LA FRANCE, *accourant.*

AH! Madame la Comtesse, c'est vous que je cherche; mon Maître est dans un état qui vous feroit pitié; il veut se tuer; puis il veut partir pour ne revenir jamais dans ce país-ci; il est au désespoir.

LA MARQUISE, *soupirant.*

Et c'est moi qui suis la cause de tout cela!

LA FRANCE.

Je crois que oui, Madame; car il soupire, il vous nomme, il lève les yeux au Ciel, &

puis il tombe dans un fauteuil ; en pleurant à chaudes larmes.

L A C O M T E S S E .

La France , dites-lui de venir ici.

L A F R A N C E .

Ah ! peut-être il ne m'entendra pas ; car il est comme un égaré.

L A C O M T E S S E .

Dites-lui que c'est la Marquise qui le demande , en la nommant , vous serez bien sûr d'être entendu.

L A F R A N C E .

Allons.



SCENE XIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *soupirant.*

QUE de reproches j'ai à me faire ! le Vicomte ne sera-t-il pas outré contre moi , quand il apprendra que je l'ai joué ? Je me meurs de douleur !

LA COMTESSE.

Ah ! Marquise , ayez plus de courage , l'amour fait tout excuser.

LA MARQUISE.

Puissiez-vous ne pas trop me flatter ! voici votre Oncle.

LA COMTESSE.

Et mon Frère.

LA MARQUISE.

Je tremble.



SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LE VICOMTE, LE CHEVALIER,
qui' entre par une autre porte que le Vicomte.

L E V I C O M T E .

MADAME, tout est arrangé, le contrat est tout prêt, & il n'y a plus qu'à signer. *Au Chevalier.* Ah! vous voilà, Monsieur, j'en suis bien-aîsè, vous signerez aussi.

L E C H E V A L I E R .

Quoi, mon Oncle, serois-je assez heureux...
Mais je mégare....

L A M A R Q U I S E , *au Vicomte.*

Ah ! Monsieur, arrêtez. Il faut vous favouer, je vous ai trompé en vous disant que le Chevalier ne m'aimoit pas, je l'ai trompé lui-même en lui laissant ignorer combien je l'aime, je ne voulois que retarder le moment qui pourroit nous unir, pour m'assurer davantage de son amour.

L E C H E V A L I E R .

Seroit-il bien possible.

LA MARQUISE.

Oui, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, j'en mourrai de joie!

LA MARQUISE.

Vous ne savez pas quel est l'excès de notre malheur.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame? Je frémis!

LE VICOMTE, *à la Marquise.*

Vous l'aimiez & il vous aimoit?

LE CHEVALIER.

Ah! mon Oncle, je l'adorois, & elle le fa-
voit bien. Si mon bonheur dépend de vous,
quel autre projet pourriez-vous former? qui
voudriez-vous me préférer.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous m'avez toujours regardé
comme votre Fille, vous aimez votre Neveu,
si vous nous séparez, non-seulement vous fe-
rez notre malheur, mais vous serez au déses-
poir de l'avoir causé.

L E V I C O M T E .

Je vous l'ai dit , le contrat est tout prêt & vous le signerez tous les deux.

L A M A R Q U I S E .

Non, Monsieur , non , jamais.

L E C H E V A L I E R .

Mon Oncle.....

L E V I C O M T E .

Je vous réponds que vous le signerez : ne suis-je pas ton Oncle ? Ne suis-je pas votre Tuteur ?

L A M A R Q U I S E .

Ce titre vous donne-t-il le droit de me tyranniser ; Monsieur , de me marier malgré moi ?

L E V I C O M T E .

Je ne vois pas où est le malheur d'épouser un homme qui vous aime & que vous aimez.

L A M A R Q U I S E .

Que j'aime , moi ?

L E V I C O M T E .

Oui , vous ne pourrez vous en défendre.

LA MARQUISE.

Au contraire , Monsieur , je vais vous détester ; puisque vous me forcez de vous le dire.

LE VICOMTE.

Vous ne me desterez point , j'en suis sûr , quand vous verrez que j'assure tout mon bien....

LA MARQUISE.

Eh , Monsieur , le bien seul fait-il le bonheur ? Je n'ai que faire du vôtre.

LE VICOMTE.

Non ; mais l'égalité est nécessaire dans le mariage , & mon Neveu a besoin du mien pour vous épouser , & c'est ce contrat-là que je veux que vous signiez tous les deux.

LA MARQUISE , *avec joie.*

Quoi , Monsieur....

LE VICOMTE.

Mais dans l'instant.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon Oncle ! *Il l'embrasse.*

L E V I C O M T E .

Si vous retardiez, Madame, je n'y consentirois plus.

L E C H E V A L I E R .

Ah! Madame!....

L A M A R Q U I S E .

Chevalier, croyez-vous que je puisse hésiter un instant, apres la crainte que j'ai eue de vous perdre, & tous les regrets que j'ai eus de vous avoir autant tourmenté ? *Au Vicomte.* Mais, Monsieur, est-il bien vrai que notre bonheur soit aussi sûr ?

L E V I C O M T E .

En pouvez-vous douter ? Quel plaisir trouverois-je à détruire le bonheur de deux personnes qui me sont chères, & qui s'aiment autant; n'est-il pas bien doux au contraire de l'assurer ?

L A M A R Q U I S E .

Pourquoi donc ?...?

L E V I C O M T E .

Je savois ce qui se passoit, vous avez voulu me tromper, Marquise, & je m'en suis vengé en terminant enfin toutes vos irrésolutions,
&

& en vous donnant un homme d'affaires, qui en faisant les vôtres , fera mieux les siennes que je ne les faisois.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère Comtesse , vous m'avez trahie!

LA COMTESSE.

Non , mon Frère n'a appris que par vous qu'il étoit aimé ; mon Oncle seul en étoit instruit.

LA MARQUISE.

Je vous le pardonne ; puisque vous avez hâté le moment où je devois être votre Sœur.
Elle l'embrasse.

LA COMTESSE.

Je puis vous assurer que vous ne me le reprocherez jamais.

LA MARQUISE.

Chevalier , si j'ai pû douter de votre confiance après le mariage , ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre ; c'est aux exemples qu'on en voit arriver tous les jours.

LE CHEVALIER.

Votre tendresse pour moi , ne surpassera jamais celle que j'aurai toute ma vie....

210 LA VEUVE SINGULIÈRE.

LE VICOMTE.

Allons, allons, avec toutes ces assurances de tendresse-là, ils vont oublier de signer leur contrat. Voilà comme rien ne finit.

F. I. N.

L'AUBERGISTE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S .

M. MARTIN, *Aubergiste.*

Mde MARTIN, *Femme de Monsieur Martin.*

GENEVIEVE, *Fille de Monsieur Martin.*

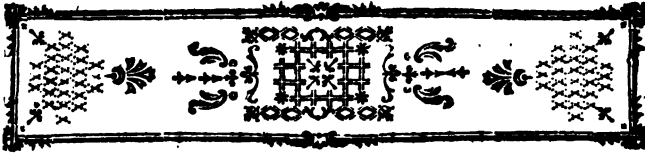
CLÉMENT, *Epicier.*

PIERRE SILVAIN, *Marchand de Bois.*

CLAUDE SILVAIN, *Fils de Pierre
Silvain.*

HONORIN, *Tabellion.*

*La Scène est chez Monsieur Martin, dans la
Cuisine de l'Auberge.*



L'AUBERGISTE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIEVE, CLAUDE SILVAIN.

GENEVIEVE, *cousant de la grosse toile.*

J'ENTENDS quelqu'un, je crois. Si c'étoit Clément!

CLAUDE SILVAIN.

Peut-on entrer?

GENEVIEVE.

Qui est-ce?

CLAUDE SILVAIN.

C'est moi, Mamefelle Gènevieve.

GENEVIEVE.

Eh bien, allez-vous-en ; car ma Belle-mère va venir.

CLAUDE SILVAIN.

Madame Martin ? Oh , je ne la craignons plus.

GENEVIEVE.

Comment vous ne la craignez plus ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

CLAUDE SILVAIN.

Eh , pardi , vous savez bien. Est-ce que vous ne savez pas ?

GENEVIEVE.

Non vraiment ; allons , Claude Silvain , dites-donc ?

CLAUDE SILVAIN.

Eh bien devidons encore un écheveau de fil ensemble , comme l'autrefois.

GENEVIEVE.

Ah ! je le veux bien , si vous vouliez m'expliquer ce que vous disiez.

CLAUDE SILVAIN.

Ah ! dame , il faut que je voye le fil.

GENEVIEVE.

Le voilà , lui montrant. Asseyez-vous ici.

CLAUDE SILVAIN.

C'est bon , c'est bon. Il se frotte les mains.

G E N E V I E V E , *lui donnant le fil à tenir.*

Si vous allez encore me faire endéver.

C L A U D E S I L V A I N .

Cela ne fait rien , pourvu que je vous fasse
rire , n'est-ce pas ?

G E N E V I E V E .

Dites donc ?

C L A U D E S I L V A I N .

C'est qu'il ne faut pas que vous me regardiez.

G E N E V I E V E .

Je n'en ai pas d'envie du tout.

C L A U D E S I L V A I N .

Ah ! vous dites cela pour badiner , vous
êtes bien maline , Mamefelle Gènevieve.

G E N E V I E V E .

Moi ?

C L A U D E S I L V A I N .

Oui , j'aime cela , parce que je m'y connois
au moins.

G E N E V I E V E .

Voilà mon fil qui va se mêler.

C L A U D E S I L V A I N .

Tant mieux , le plaisir durera plus long-

tems ; comment trouvez-vous ce que je vous dis-là ? c'est fin.

G E N E V I E V E.

Si vous ne voulez pas parler autrement , je m'en vais laisser-là le fil.

C L A U D E S I L V A I N.

Il ne faut pas vous fâcher , voyez-vous. Je ne vous le disois pas , parce que mon Père me l'a défendu , il m'a dit qu'il n'étoit pas encore tems ; voilà pourquoi je ne peux pas vous le dire.

G E N E V I E V E.

Mais vous me le direz.

C L A U D E S I L V A I N.

Si je défobéis à mon Père , songez que ce sera votre faute toujours & pas la miennic.

G E N E V I E V E.

Oui , oui , parlez.

C L A U D E S I L V A I N.

C'est que j'ai dit comme cela à mon Père que je vous aimois , & que je voudrois bien vous avoir pour Femme.

G E N E V I E V E.

Il ne falloit pas lui parler de cela.

CLAUDE SILVAIN.

Eh vraiment si, pour qu'il le sût. Il m'a répondu ; mais , Claude Silvain , Mameſelle Genevieve t'aime-t-elle ?

G E N E V I E V E .

Il falloit dire que non.

CLAUDE SILVAIN.

Je n'en ſavois rien encore. Enfin voilà qui eſt bien. Il m'a dit, j'en parlerai à ſon Père, en attendant que tu ſaches à quoi t'en tenir, & il en a parlé.

G E N E V I E V E .

Et qu'eſt-ce que mon Père a dit ?

CLAUDE SILVAIN.

Oh, attendez, attendez ; je ſuis venu vous voir il y a trois jours, vous ſavez bien ?

G E N E V I E V E .

Après, après.

CLAUDE SILVAIN.

Comme j'allois vous demander ſi vous m'aimez, vous m'avez dit, Claude Silvain, aidez-moi à devider un écheveau de fil. J'ai bien deviné ce que cela vouloit dire, & j'ai été le dire à mon Père.

GENEVIEVE.

Comment ! quoi dire ?

CLAUDE SILVAIN.

Oh, vous le savez bien. Il a parlé à votre Père, & notre mariage va se faire tout de suite. Il ne faut pas le dire à personne, c'est un secret. Je ne fais pas mal mes affaires, comme vous voyez, moi.

GENEVIEVE.

Oui, oui; mais allez-vous-en; car j'entends du monde.

CLAUDE SILVAIN.

Ah! c'est Clément. Ne lui dites rien.

GENEVIEVE.

Non, non.

CLAUDE SILVAIN.

Adieu, Mamefelle Gènevieve. Adieu, Clément; adieu, Madame Martin; adieu, Honorin.



S C E N E I I.

Mde MARTIN, GENEVIEVE,
HONORIN, CLÉMENT.

Mde M A R T I N.

A D I E U , adieu. A qui en a donc ce nigaud-là avec sa joie ? Eh bien, voilà l'autre qui pleure à-présent.

C L É M E N T.

Qu'avez-vous donc, ma chère GENEVIEVE ?

Mde M A R T I N.

Bon, bon ! laissez-là, tantôt elle pleure, tantôt elle rit, on n'y comprend rien. Si elle étoit ma Fille elle ne feroit pas comme cela; voilà comme la défunte l'a élevée, ce n'est pas ma faute; mais pendant que son Père n'y est pas, parlons un peu de ses affaires.

H O N O R I N.

Où est-il donc allé votre Mari ?

Mde M A R T I N.

Il est allé chercher des provisions à la Ville, pour une noce, à ce qu'il dit.

G E N E V I E V E.

Pour une noce ?

Mde M A R T I N.

Oui ; est-ce qu'il ne l'a pas dit ce matin ?

G E N E V I E V E.

Ah ! c'est vrai ; c'est cela même ! *Elle pleure.*

H O N O R I N.

Une noce ! Personne ne se marie dans le Village , & j'en devrois savoir quelque chose.

G E N E V I E V E.

Eh bien , Monsieur le Tabellion ; c'est la mienne.

C L É M E N T.

Comment la vôtre ?

H O N O R I N.

Cela ne se peut pas.

G E N E V I E V E.

Je vous dis que si , avec Claude Silvain. Il vient de me le dire tout-à-l'heure.

Mde M A R T I N.

Vous voyez bien que ce je vous disois étoit vrai.

C L É M E N T.

Ah! Monsieur Honorin , nous sommes perdus!

H O N O R I N.

Attendez , attendez. Le contrat ne se peut pas faire sans moi , primo & d'un.

C L É M E N T.

Non , vraiment.

H O N O R I N.

Madame Martin , il faudra que vous me secondiez.

Mde M A R T I N.

Je ne demande pas mieux ; vous savez bien que je suis pour Clément.

C L É M E N T.

Je vous en ferons bien obligés.

Mde M A R T I N.

Et que je ne peux pas souffrir ces deux nigauds de Silvains le père & le fils ; car qui voit l'un , voit l'autre.

C L É M E N T.

Oh , c'est tout de même.

H O N O R I N,

Je parlerai au Compère Martin ; laissez-moi faire.

Mde M A R T I N.

Quoi , tout de bon ?

H O N O R I N.

Oui ; Clément m'a dit des choses qui me déterminent.

C L É M E N T.

Et je vous tiendrai parole , Monsieur Honorin.

Mde M A R T I N.

Et qu'est-ce que vous lui direz ?

H O N O R I N.

Si je vous le disois , vous n'y consentiriez peut-être pas ; ainsi il est inutile.

Mde M A R T I N.

Je consentirai à tout , pourvu que vous me défassiez de ces deux Silvains qui seroient toujours ici , à pot & à rô , si Gènevieve épou-
voit le fils ; car ils sont aussi avares que bêtes.

H O N O R I N.

Mon idée est très-bonne. Le Compère Martin est un peu jaloux ?

Mde M A R T I N.

Oh , pour cela oui : & vous savez bien le train qu'il me fit un jour à cause de ce Monsieur ?

H O N O R I N.

Quoiqu'on ne fasse pas de mal , on ne veut pas avoir des espions , ni des gens qui en disent pour plaire à ceux dont c'est le défaut de le croire aisément.

Mde M A R T I N.

Et ils sont bien capables de cela.

H O N O R I N.

Je le fai.

Mde M A R T I N.

Ah ! je crois voir où vous en voulez venir ; mais je ne devine pas bien.

H O N O R I N.

Vous ne le faurez pas , déjà.

G E N E V I E V E.

Qu'est - ce cela fait ? pourvu que Monsieur Honorin réussisse.

Mde M A R T I N.

C'est que je serois bien aisé de savoir....

C L É M E N T.

Laiſſons faire Monsieur Honorin.

G E N E V I E V E.

Ah ! voilà mon Père qui vient avec les Silvains , je tremble.

H O N O R I N.

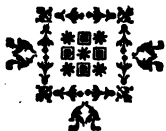
Ne craignez rien. Toi Clément , commence par t'en aller chez moi , j'irai t'y trouver.

C L É M E N T.

C'est bon. *Il s'en va.* Je m'en vais par la basse-cour , pour ne pas les rencontrer.

H O N O R I N.

Vous deux , faites semblant d'ignorer les intentions du Compère Martin , & n'ayez pas l'air de vouloir les favoir ; sur-tout point de tristesse.



SCÈNE

S C E N E I I I.

M. MARTIN, M^{de} MARTIN,
PIERRE SILVAIN, CLAUDE
SILVAIN, GENEVIEVE, HO-
NORIN.

M. MARTIN.

AH! vous voilà ici, Monsieur Honorin?

HONORIN.

Oui; j'étois venu pour vous voir & j'étois-
là à deviser avec la Commère.

CLAUDE SILVAIN.

Ne dites encore rien, Mamefelle Gene-
vieve.

PIERRE SILVAIN.

Claude Silvain, veux-tu bien venir ici.

CLAUDE SILVAIN.

J'y viens, mon Père.

PIERRE SILVAIN.

Ce petit coquin-là, d'abord qu'il voit une
jeune Fille, il y court tout de suite, on ne
peut pas le tenir.

M. M A R T I N.

Ah ! c'est de son âge. Femme donne - nous un peu une croûte, de pain & une pinte de vin ; parce que nous avons à parler ici.

Mde M A R T I N.

Genevieve , va chercher du vin , pendant que je rincerai les verres.

G E N E V I E V E.

J'y vais.

M. M A R T I N , *bas.*

C'est que les Femmes , vous savez.... Elle n'est pas-là ?

P I E R R E S I L V A I N.

Si fait ; je la vois.

M. M A R T I N , *haut.*

Il y avoit bien dû monde au marché aujourd'hui. *Bas.* Il ne faut parler de rien encore.

P I E R R E S I L V A I N.

Voilà donc pourquoi vous êtes revenu si tard ?

M. M A R T I N.

Si tard , si tard ! Il faut bien avoir le tems de faire ses affaires.

CLAUDE SILVAIN.

Moi , j'étois sur le pas de la porte à regarder toujours quand vous reviendriez ; parce que je commençois à m'impatienter.

PIERRE SILVAIN.

Veu bien te taire.

CLAUDE SILVAIN.

Oh , mais ce que je dis c'est pour parler , afin qu'on ne nous entende pas.

PIERRE SILVAIN.

Il est malin au moins , Monsieur Martin , mon fils.

M. MARTIN.

Bon chien chaffe de race.

Mde MARTIN.

Tenez ; voilà toujours des verres & du pain.

M. MARTIN.

Donne-nous aussi un peu de fromage.

Mde MARTIN.

Du Bric ?

M. MARTIN.

Oui , oui. Eh bien , ce vin ? Elle est bien ong-tems.

CLAUDE SILVAIN.

Voulez-vous que j'aille à la cave chercher Mamefelle Genevieve ?

M. MARTIN.

Eh non, non, ne bougez, la voilà. Tiens, apporte ici, Fille.

Mde MARTIN.

Voilà du fromage ; vous en mangerez si vous voulez.

M. MARTIN.

Allons, c'est bon. Allez-vous-en à présent. Faites chauffer le four, nous y mettrons ces deux pâtés que j'ai fait hier au soir.

Mde MARTIN.

Allons, viens Genevieve.



S C E N E I V.

M. MARTIN, PIERRE SILVAIN,
CLAUDE SILVAIN, HONORIN.

CLAUDE SILVAIN.

DEUX pâtés ! quand je ne me marierois
que pour cela , j'en ferois toujours bien-aïse ;
parce que j'aime bien le pâté , moi.

M. MARTIN.

Vous aimez le pâté ?

CLAUDE SILVAIN.

Oh ! comme tout.

PIERRE SILVAIN.

Bon ! laissez-le dire ; c'est un drôle de corps
qui ne finiroit jamais si on l'écoutoit. Dites-
moi un peu , Monsieur Martin , avez - vous
trouvé tout ce qu'il vous falloit pour notre
noce ?

M. MARTIN.

Ah ! ne vous embarrassez - pas , vous aurez
de quoi manger. Allons buyons donc. *Il leur
verse à boire , & ils boivent.*

H O N O R I N.

Qu'est-ce que c'est donc que cette noce ?

C L A U D E S I L V A I N.

Quoi ? Monsieur Honorin , vous ne savez pas ? Ah ! il est bon-là ; c'est lui qui fera notre contrat & il n'en fait encore rien. *Il rit.*
Ah , ah , ah.

P I E R R E S I L V A I N.

Veux-tu bien ne pas tant rire ? Voilà comme il est , il rit de tout , & quand il a une fois commencé... Enfin , je ne puis jamais le mener nulle part , quand j'ai à parler d'affaires.

C L A U D E S I L V A I N.

Comment , vous ne savez pas que je me marie avec Mamefelle Genevieve ?

H O N O R I N.

Point du tout.

C L A U D E S I L V A I N.

Que nous faisons ce soir le contrat ?

H O N O R I N.

Je n'en fai rien.

CLAUDE SILVAIN.

C'est pourtant bien vrai. *Il rit.* Ah , ah , ah ,
il n'en fait rien.

M. MARTIN.

Oui ; rien n'est plus certain , & nous ferons
la noce de Lundi en huit. Nous allons aller
tout-à-l'heure chez vous pour vous prier à
souper pour ce soir.

CLAUDE SILVAIN.

Nous ferons bien du monde, n'est-ce pas,
Monsieur Martin ?

M. MARTIN.

Mais de mon côté....

CLAUDE SILVAIN.

Oh de votre côté , c'est votre affaire. Pour
moi , il faut que j'aille prier ma Tante , mon
Oncle , mes Cousins , mes Cousines....

PIERRE SILVAIN.

Tu n'as pas de tems à perdre.

CLAUDE SILVAIN.

Oh , pour cela non ; car il faut que je me
fasse friser.

PIERRE SILVAIN.

Et moi donc , qui n'ai pas ma barbe faite,

je voulois me faire raser hier ; mais le Barbier étoit allé au Château pour le chien de Madame qui étoit malade. Je m'en vais aussi m'en aller.

M. MARTIN.

Et nos affaires donc , avec Monsieur Honorin , quand est-ce que nous en parlerons ?

PIERRE SILVAIN.

Ce soir , ce soir.

M. MARTIN.

Ah , si vous le prenez comme cela , moi , je m'en vais travailler au souper ; car je n'ai pas trop de tems non plus.

CLAUDE SILVAIN.

Vous avez raison beau-Père. Attendez que je boive encore un coup auparavant de m'en aller.

PIERRE SILVAIN.

Et moi donc ?

M. MARTIN, *versant à boire.*

Tenez. A vous , Monsieur Honorin , à toi , Pierre Silvain ; allons , à votre santé tous ensemble. *Ils boivent.*

CLAUDE SILVAIN.

Est-ce là le vin que nous boirons ce soir ?

M. MARTIN.

Oui ; je n'en ai pas d'autre.

CLAUDE SILVAIN.

Tant mieux ; car il est bon.

PIERRE SILVAIN.

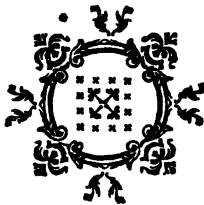
Allons , allons , marche.

CLAUDE SILVAIN.

Beau-Père, dites-donc notre mariage à Monsieur Honorin , puisqu'il ne le fait pas. Ah , ah , ah. *Il rit.*

PIERRE SILVAIN.

Allons , allons , marche , grand fou. A ce soir , Messieurs.



S C E N E V.

M. MARTIN, HONORIN.

H O N O R I N.

Q U O I ! vous allez donner votre Fille à ce benêt-là ?

M. M A R T I N.

Oh , benêt ! il fera riche ; son Père l'affocie dans son commerce des Bois , & la richesse va avant tout dans le ménage.

H O N O R I N.

Je le fai bien ; mais qu'est-ce qu'il vous en reviendra à vous ?

M. M A R T I N.

Ce qu'il m'en reviendra ? D'avoir bien marié ma Fille ?

H O N O R I N.

Oui ; mais on dira la même chose toujours.

M. M A R T I N.

Je ne fai pas ce que vous voulez dire.

H O N O R I N.

Tenez , Compère , à votre place , je n'aurois pas donné ma Fille à Claude Silvain.

M. M A R T I N.

Est-ce parce que ce n'est pas l'avis de ma
Femme ?

H O N O R I N.

Vous vous y connoissez. *Il rit.*

M. M A R T I N.

Mais sûrement ; je sai bien qu'elle auroit
voulu que je l'eusse donné à Clément.

H O N O R I N.

Et vous le croyez ?

M. M A R T I N.

Sans doute.

H O N O R I N.

Vous êtes un homme bien aisé à trom-
per.

M. M A R T I N.

Mais , puisqu'elle me l'a dit elle-même.

H O N O R I N.

Et pardi , j'y étois ce jour-là.

M. M A R T I N.

Et oui vraiment , à propos.

H O N O R I N.

Eh bien , vous avez donné là-dedans ?

M. MARTIN.

Pourquoi pas ?

HONORIN.

Mais, vous n'avez donc pas vû ?

M. MARTIN.

Quoi ?

HONORIN.

Quand nous sommes arrivés ?

M. MARTIN.

Je ne m'en souviens pas.

HONORIN.

Attendez que je voie si elle n'est pas - là : *Il va voir. Affeyez-vous ici. Ils s'affeyent. Tenez, Compère, rappelez-vous.*

M. MARTIN.

Vous me faites sécher d'impatience.

HONORIN.

Vous ne vous souvenéz - pas que le jour qu'elle vous parla pour Clément, nous l'avions trouvé avec elle ?

M. MARTIN.

Ah, oui.

H O N O R I N.

Et que dans le moment que nous sommes arrivés il l'embrassoit.

M. M A R T I N.

C'est vrai , je m'en souviens.... Est-ce que.... Expliquez-moi donc ?

H O N O R I N.

Elle étoit fort rouge.!

M. M A R T I N.

Fort rouge ? Cela pourroit bien être.

H O N O R I N.

Elle vous dit tout de suite , mon ami , Clément me prioit de vous parler pour lui. Il auroit bien épouser Genevieve.

M. M A R T I N.

Oui ; elle m'a dit cela , & c'est pourquoi j'ai crû qu'elle le vouloit ; est-ce que vous croyez le contraire ?

H O N O R I N.

Pardi , j'en suis bien sûr. Elle fait que vous n'êtes jamais de son avis , & elle ne risquoit rien.

M. M A R T I N.

Elle ne risquoit rien ?

H O N O R I N.

Sans doute ; car si vous l'eussiez prise au mot , elle en auroit été bien fâchée.

M. M A R T I N.

Vous m'embarrassez l'esprit.

H O N O R I N.

Rien n'est pourtant plus clair , à ce que tout le monde dit.

M. M A R T I N.

Mais , quoi encore ?

H O N O R I N.

Que votre Femme est amoureuse de Clément.

M. M A R T I N.

Seroit-il bien possible ?

H O N O R I N.

Vous voyez bien qu'en faisant épouser votre Fille à Clément , vous feriez taire les mauvaises langues , & que l'on croiroit qu'il ne venoit chez vous que pour votre Fille.

M. MARTIN, *consterné.*

Et vous croyez qu'il y venoit pour ma
Femme ?

H O N O R I N.

Dame. Ecoutez-donc , on ne peut répondre
de rien dans la vie.

M. M A R T I N.

Non , sur-tout avec les Femmes.

H O N O R I N.

Ne lui dites pas que je vous ai parlé de
cela.

M. M A R T I N.

Effectivement , je me rappelle à présent tout
plein de choses. Je l'ai trouvé souvent à cau-
ser avec elle.

H O N O R I N.

Tous les jours.

M. M A R T I N.

Elle ne m'a parlé qu'une fois de lui donner
ma Fille , rien que le jour en question.

H O N O R I N.

Je le crois bien.

M. M A R T I N.

Mais croyez-vous que Clément consentiroit à l'épouser ?

H O N O R I N.

Je ne fais pas ; mais si vous vouliez je lui en parlerois.

M. M A R T I N.

Dites-lui que sur ce que ma Femme m'a dit, j'ai fait mes réflexions, & que je ne demande pas mieux.

H O N O R I N.

Je le veux bien ; je lui dirai de plus que vous avez tout découvert, & qu'il n'y a que ce moyen-là de tout réparer.

M. M A R T I N.

Je vous en aurai la plus grande obligation. Je vais parler à ma Femme, elle ne croira pas que je pense à ce mariage, elle en sera bien étonnée. Laissez, laissez-moi faire.

H O N O R I N.

Sur-tout *motus*, que c'est moi qui vous ai dit tout cela.

M. M A R T I N.

Ne craignez rien.

H O N O R I N.

H O N O R I N.

Adieu , Compère , je m'en vais tâcher de déterminer Clément & de vous l'amener.

M. M A R T I N.

Il a du bien ?

H O N O R I N.

Oui , sûrement ; & puis son commerce d'Épicerie.

M. M A R T I N.

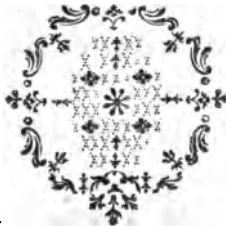
Allons , c'est bon , ne perdez pas de tems.

H O N O R I N.

A tantôt. *Il s'en va.*

M. M A R T I N.

La Carogne ! la Défunte ne m'auroit pas fait un tour comme cela... Il faut que je me contraigne. Genevieve , Genevieve.



S C E N E V I.

M. MARTIN, GENEVIEVE.

G E N E V I E V E.

Q U'EST-CE que vous voulez , mon Père?

M. M A R T I N.

Où est ta Belle-Mère ?

G E N E V I E V E.

Elle est assise auprès du puits à laver la salade.

M. M A R T I N

Dis-lui de venir ici.

G E N E V I E V E.

Oui , mon Père. A propos le four est chaud.

M. M A R T I N.

Eh bien , mets-y les deux pâtés & un gigot dans une terrine avec de la chicorée , & épluche des champignons.

G E N E V I E V E.

Oui , oui.

M. M A R T I N.

Il faut , pour cacher ma colère , que je me mette à travailler.

S C E N E V I I .

M. M A R T I N , Mde M A R T I N .

Mde M A R T I N .

ME voilà , mon Homme ; qu'est-ce que tu veux ?

M. M A R T I N .

Allons , aide - moi à ôter mon habit. *Il ôte son chapeau.*

Mde M A R T I N .

Et ton chapeau ?

M. M A R T I N .

Oui ; donne-moi mon bonnet.

Mde M A R T I N .

De coton ?

M. M A R T I N .

Oui ; je garderai ma perruque. Mon tablier ?

Mde M A R T I N .

Le voilà.

M. M A R T I N .

Y a-t-il du persil , de la ciboule , de l'échalote là-dessus ?

Mde M A R T I N.

Oui, oui ; la poivriere y est aussi.

M. M A R T I N.

C'est bon.

Mde M A R T I N.

Qu'est-ce que tu as donc ? tu paroiss fâché.

M. M A R T I N , *hachant du perfil.*

Fâché, fâché ! Je suis comme je suis. Quand on a de l'amour dans la tête on est plus content, n'est-ce pas ?

Mde M A R T I N.

Comment de l'amour ?

M. M A R T I N.

Eh, tu fais bien ce que je veux dire.

Mde M A R T I N.

Dame, si on vous a dit que votre Fille aime Clément, ce n'est pas ma faute.

M. M A R T I N.

Quoi ! ma Fille aime Clément ?

Mde M A R T I N.

Oui ; n'est-ce pas cela que vous dites ?

M. M A R T I N.

Je voudrais bien que ce fût elle.

Mde M A R T I N.

Et qui croyez-vous donc que c'est ? Est-ce qu'il y en a un autre qui veut l'avoir ?

M. M A R T I N.

Ah ! voilà la jalousie qui te prend.

Mde M A R T I N.

Comment , la jalousie ?

M. M A R T I N.

Oui ; tu ne peux pas la cacher.

Mde M A R T I N.

Celui-là est bon ! Quoi , je serois jalouse ! & à propos de quoi ?

M. M A R T I N.

A propos de Clément ; tiens , ne m'en fais pas dire davantage.

Mde M A R T I N.

Mais je crois que vous êtes fou.

M. M A R T I N.

Non , non , je ne suis pas fou ; mais j'ai bien peur d'être autre chose. Qu'est-ce que tu as à dire à cela ?

Mde M A R T I N.

J'ai à dire que je voudrois bien savoir qui vous a donné cette idée-là ?

M. M A R T I N.

Qui ?

Mde M A R T I N.

Oui.

M. M A R T I N.

Eh bien , tout le village s'en apperçoit depuis long-tems.

Mde M A R T I N.

Tout le village ?

M. M A R T I N.

Oui ; demande plutôt à Monsieur Honorin.

Mde M A R T I N.

Quoi ! Monsieur Honorin a pu vous dire que j'aimois Clément ?

M. M A R T I N :

Je ne dis pas que c'est lui ; mais il le fait comme tout le monde.

Mde M A R T I N , *à part.*

Monsieur Honorin auroit été capable....

M. M A R T I N.

Te voilà confondue.

Mde M A R T I N , *à part.*

Voilà pourquoi il n'a pas voulu me dire....

M. M A R T I N.

Qu'est-ce que tu as à répondre à cela ?

Mde M A R T I N.

Que rien n'est plus faux.

M. M A R T I N.

Ah, oui ; tu crois que je te croirai.

Mde M A R T I N, *à part.*

Si c'étoit pour faire réussir Clément.....
cela seroit bien vilain à lui.

M. M A R T I N.

Qu'est-ce que tu dis-là toute seule ?

Mde M A R T I N.

Je dis que c'est affreux à vous , de croire de
pareilles choses.

M. M A R T I N.

Oui, oui ; affreux. Pourquoi m'as-tu pro-
posé Clément , pour ma Fille ? Je le fai bien.

Mde M A R T I N.

Comment , vous le savez ?

M. M A R T I N.

Oui ; tu ne m'en as pas parlé depuis.

Mde M A R T I N.

Vous ne le vouliez pas.

M. MARTIN.

Si tu en avois eu bonne envie, tu m'aurois tourmenté pour cela.

Mde MARTIN.

Eh bien faites-lui épouser, elle en sera charmée & moi aussi.

M. MARTIN.

Et toi aussi? Je t'attraperois bien.

Mde MARTIN.

Mais..... *A part.* Je ne sai ce que je dois faire.

M. MARTIN.

Tu barguignes, je vois bien que tout ce que je t'ai dit est vrai.

Mde MARTIN, *pleurant.*

Si vous m'aimiez, vous ne me parleriez pas comme cela.

M. MARTIN.

Et c'est parce que je t'aime. Vraiment si je ne t'aimois pas, qu'est-ce que cela me feroit? il y a tant de gens comme moi. Mais bon gré, malgré, j'ai décidé....

Mde MARTIN.

Quoi?

M. M A R T I N.

Tu auras beau pleurer , cela fera ; oui , je l'ai mis dans ma tête , ma Fille épousera Clément.

Mde M A R T I N , *avec joie.*

Quoi ! tout de bon ?

M. M A R T I N.

Oui , oui ; fais semblant de rire , tu n'en as pas d'envie.

Mde M A R T I N.

Mais il faut savoir si votre Fille y consentira.

M. M A R T I N.

Oh , ne crois pas l'empêcher , tu ne la préviendras pas ; car je vais lui parler devant toi. Tiens-toi-là. Genevieve.



SCENE VIII.

Mde MARTIN , GENEVIEVE ,
M. MARTIN.

GENEVIEVE, *avant de paroître.*

MON Pere.

M. MARTIN.

Viens donc ici.

GENEVIEVE, *paroiſſant.*

Me voilà , mon Père. J'apportoſ les champignons.

M. MARTIN.

Mets-les ſur la table , & paſſe-là. *Elle paſſe à droite , & Monſieur Martin eſt entr'elle & Madame Martin qui fait des ſignes à Genevieve.*

GENEVIEVE.

Pourquoi donc faire?

M. MARTIN.

Ah çà , Fille , je fais que tu aimes Claude Silvain.

GENEVIEVE.

Je vous aſſure , mon Père , que cela n'eſt pas vrai.

M. M A R T I N.

Il me l'a dit , ainsi je n'en doute pas.

G E N E V I E V E.

Mais il a eu tort.

M. M A R T I N.

Il ne faut pas le nier , tu seras bien fâchée tout-à-l'heure ; mais tu auras beau pleurer , je ne changerai pas d'avis.

G E N E V I E V E.

En vérité , mon Père , je ne peux être que malheureuse avec lui.

M. M A R T I N.

Allons , allons , je fais à quoi m'en tenir ; il a prié son Père de me parler pour vous marier ensemble , j'y ai consenti ; mais ce n'est plus cela.

G E N E V I E V E.

Comment ?

M. M A R T I N.

Ah ! je savais bien que tu serois fâchée de ce que je te vas dire. Je ne veux plus de ce mariage-là. Et je veux que tu consentes dès ce soir , à épouser Clément.

G E N E V I E V E , *avec joie.*

Clément ?

M. MARTIN.

Oui. Elle te fait des signes, voilà pourquoi tu fais semblant d'en être bien-aîsé ; mais à cela il n'y a pas à reculer , il faut que tu oublies Claude Silvain.

GENEVIEVE.

Mon Père, je ferai tout ce que vous voudrez.

M. MARTIN.

Oui, voilà ce qu'elles disent quand on ne veut pas ce qu'elles veulent. Quand ma Femme m'a proposé ce mariage-là, elle avoit ses raisons , & moi j'avois les miennes pour le refuser ; mais aujourd'hui ce n'est plus de même.

GENEVIEVE.

Mon Père....

M. MARTIN.

Je n'entendrai rien. Monsieur Honorin va amener Clément , il m'a promis de l'y faire consentir, & s'il ne le veut pas, je fais bien à qui je m'en prendrai. *Il regarde Madame Martin.* Je crois que les voici. Restez-là toutes deux. Oui, ce sont eux-mêmes.



S C E N E I X.

M. MARTIN , Mde MARTIN ,
GENEVIEVE , HONORIN ,
CLÉMENT.

H O N O R I N .

ALLONS , entrez , entrez.

C L É M E N T .

Mais pourquoi faire ?

M. M A R T I N .

Ah ça , Clément , écoutez moi.

C L É M E N T .

Mais , Monsieur Martin , Monsieur Honorin
m'a déjà dit ce que vous vouliez de moi.

M. M A R T I N .

Eh bien ?

C L É M E N T .

Je lui ai répondu que je ne voulois pas me
marier.

G E N E V I E V E , *étonnée & piquée.*

Il ne veut pas se marier ! non , mon Père ,
il ne faut pas le forcer , apparemment qu'il en
aime une autre.

M. MARTIN.

Eh vraiment oui, je le fais bien.

Mde MARTIN, à Honorin, *bas.*

Monsieur Honorin, qu'est-ce que vous avez fait ?

HONORIN *bas.*

Laissez donc, vous verrez.

M. MARTIN.

Qu'est-ce qu'elle vous dit-là ?

HONORIN.

Elle me prie d'empêcher ce mariage.

M. MARTIN.

Je le crois bien.

HONORIN.

Ce n'est pas-là mon métier, au contraire.

M. MARTIN.

Ma Fille a du bien de sa Mère, il est à-peu près égal au vôtre, & si vous ne consentez pas, vous me ferez croire que c'est celle qui vous aime, qui vous en empêche.

HONORIN.

Allons, Clément, un bon établissement vaud mieux que tout.

G E N E V I E V E *piquée.*

Non , non , Monsieur Honorin , puisqu'il ne s'en soucie pas , il ne faut pas le presser davantage.

M. M A R T I N.

Ah ! je fais bien ce qui te fait dire cela à toi.

C L É M E N T.

Eh bien , Monsieur , j'y consens ; mais vous en ferez peut-être fâché ?

M. M A R T I N.

Fâché ? je vous réponds que non.

C L É M E N T.

Si vous allez vous dédire ?

M. M A R T I N , *frappant dans la main de Clément.*

Je vous donne deux mille francs , si je me dédis.

C L É M E N T.

Oh ! c'est bon pour le propos.

• M. M A R T I N.

Vous verrez ; tenez , voilà les deux Silvains , je vais les renvoyer.

Mde M A R T I N.

Mais si vous êtes engagé avec eux ?

•

M. MARTIN.

Ne t'inquiètes pas plus que moi. Je fais bien ce que je fais apparemment.

S C E N E X.

M. MARTIN, Mde MARTIN,
PIERRE SILVAIN, GENEVIEVE,
HONORIN, CLAUDE SILVAIN,
CLÉMENT.

CLAUDE SILVAIN.

AH, ah! nous sommes les premiers.

M. MARTIN.

Oui ; mais je n'ai pas besoin qu'il en vienne davantage.

CLAUDE SILVAIN.

Pourquoi donc ? Est-ce que le souper n'est pas prêt ? J'ai pourtant faim , moi ; avez-vous faim aussi , Mamefelle Genevieve ? *Il veut la prendre par le bras.*

GENEVIEVE.

Allons , laissez-moi.

CLAUDE SILVAIN.

Oh! vous ne me direz pas toujours cela.

PIERRE

PIERRE SILVAIN.

Veux-tu bien te tenir en repos.

CLAUDE SILVAIN.

Tous nos parens vont venir. Voyez comme je suis frisé?

CLÉMENT.

Je crois que vous perdrez votre étalage.

CLAUDE SILVAIN.

Qu'est-ce qu'il dit donc Clément? Il me fait toujours rire , lui.

M. MARTIN.

Il n'a pas tout-à-fait tort. J'ai changé d'avis & je lui donne ma Fille.

CLAUDE SILVAIN.

Allons donc , vous badinez.

PIERRE SILVAIN.

Mais, Monsieur Martin , vous m'avez donné votre parole.

M: MARTIN.

Eh bien , je la retire.

PIERRE SILVAIN.

Mais....

CLAUDE SILVAIN.

Bon ! mon Père , ne croyez pas Monsieur

SCENE DERNIÈRE.

M. MARTIN , Mde MARTIN ;
GENEVIEVE , HONORIN ,
CLÉMENT.

M. MARTIN.

A PRÉSENT que nous en voilà débarrassés ,
allons chez vous , Monsieur Honorin , faire
notre contrat.

HONORIN.

Oui ; mais avant il faut que je vous ap-
prenne la tromperie que je vous ai faite , &
vous n'en serez pas fâché.

M. MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

HONORIN.

Vous ne m'en voudrez pas , Madame Mar-
tin ?

Mde MARTIN.

Pourquoi ?

HONORIN.

C'est que connoissant le caractère jaloux du

G E N E V I E V E.

Il faudra s'en consoler.

C L A U D E S I L V A I N.

Et ce fil que nous avons devidé ensemble?

P I E R R E S I L V A I N.

Allons , Claude Silvain , puisqu'on se moque de nous , sortons d'ici.

C L A U D E S I L V A I N.

Où , on se moque de nous , je le vois bien , mon Père ; je vois aussi que c'est Clément qui mangera les deux pâtés ; mais quand nous en ferons faire pour nous , il n'en aura pas , je le promets bien. Fi le vilain gourmand.

P I E R R E S I L V A I N.

Passé donc. Nous trouverons toujours bien une Femme pour toi. Adieu , adieu.



par ce moyen nous faisons aussi le bonheur
de Genevieve & de Clément.

H O N O R I N.

Venez-vous-en chez moi , nous reviendrons
souper ici après.

F I N.

LA
MALADIE
SUPPOSÉE,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

M. DE PRÉVIEUX, *Tuteur de Mademoiselle de Leurville.*

Mlle DE LEURVILLE.

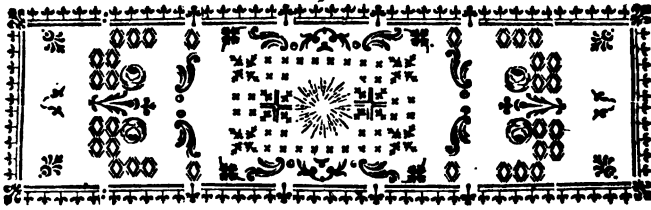
LE CHEVALIER DE CLERCIN,
Neveu de Monsieur de Prévieux.

M. DE SOURVAL.

CÉCILE, *Femme-de-Chambre de Mademoiselle de Leurville.*

CLÉMENT, }
LE ROUX, } *Laquais.*

La Scène est chez Monsieur de Prévieux.



L A
MALADIE
SUPPOSÉE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER.

M. DE PRÉVIEUX.

TU as raison, mon Neveu.

LE CHEVALIER.

Mais, mon Oncle, vous avez de l'amitié pour moi; comment, dans cette occasion-ci ne m'avez-vous pas préféré? Je conviens que

Mademoiselle de Leurville a plus de bien que je n'en devrois espérer dans un établissement; mais vous êtes son Tuteur, il vous étoit aisé de faire ma fortune & vous m'avez oublié.

M. DE PRÉVIEUX.

C'est parce que je suis chargé de la pourvoir, que j'ai cherché un parti aussi riche qu'elle.

LE CHEVALIER.

Le bien seul fait-il le bonheur? Monsieur de Sourval ne l'aura pas épousée qu'il vous fera peut-être des Procès.

M. DE PRÉVIEUX.

Mes comptes sont bien en règle.

LE CHEVALIER.

Oui; mais il aime à plaider.

M. DE PRÉVIEUX.

Que veux-tu? Les choses sont avancées au point qu'il n'y a pas à reculer.

LE CHEVALIER.

Ne croyez pas que ce soit son bien seul qui me feroit desirer d'épouser Mademoiselle de Leurville, & c'est-là ce qui me cause les plus vifs regrets! j'avois été deux ans sans la voir; à mon retour, j'ai été ébloui, transporté....

M. DE PRÉVIEUX.

Tant pis pour toi ; car bien loin de vouloir rompre cet engagement , quand cela se pourroit , je crois qu'elle s'y opposeroit ; Monsieur de Sourval l'aime , il lui plaît....

LE CHEVALIER.

Il lui plaît ?

M. DE PRÉVIEUX.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible ; il a osé lui dire qu'il l'aimoit ; elle a cru devoir l'aimer ; parce qu'il lui étoit destiné , & c'est plutôt un arrangement où la tête a décidé que le penchant.

M. DE PRÉVIEUX.

Pourquoi s'abuser & croire....

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas ; mais je desire.

M. DE PRÉVIEUX.

Quel remède peut-il y avoir quand les choses sont si avancées ?

LE CHEVALIER.

De rompre tout-à-fait.

M. DE PRÉVIEUX.

Et comment ?

LE CHEVALIER.

J'imagine un moyen qui, si vous y consentez, détachera entièrement Mademoiselle de Leurville de Sourval.

M. DE PRÉVIEUX.

C'est-là, je te dis, la grande difficulté.

LE CHEVALIER.

Secou-moi seulement, & rien ne sera plus facile.

M. DE PRÉVIEUX.

Voyons, que faut-il que je fasse ?

LE CHEVALIER.

Il faut que vous disiez à Mademoiselle de Leurville que vous avez appris que Sourval étoit soupçonné de....

M. DE PRÉVIEUX.

Je l'entends, il vient sûrement pour voir Mademoiselle de Leurville.

LE CHEVALIER.

Eh bien, pendant qu'il sera avec elle, je vous dirai mon idée & ce que vous aurez à faire,

M. DE PRÉVIEUX.

Pour qu'il ne se doute de rien , je vais l'assurer qu'il ne tiendra qu'à lui de conclure son mariage quand il le voudra.

LE CHEVALIER.

Cela est bon.

S C E N E I I.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER,
LE ROUX.

LE ROUX.

MONSIEUR de Sourval demande à voir Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

J'y vais.

LE CHEVALIER.

Le Roux , attends.



S C E N E . I I I .

LE CHEVALIER, LE ROUX.

LE ROUX.

QU'EST-CE que vous voulez, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Une chose très-facile, & où je ne veux employer que toi & Clément.

LE ROUX.

Vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu te munisses d'une corde.

LE ROUX.

Bien forte ?

LE CHEVALIER.

Non, & que vous vous teniez prêts pour quand je vous le dirai.

LE ROUX.

Où faudra-t-il aller ?

LE CHEVALIER.

Pas bien loin ; car c'est ici, l'un là tout près, & l'autre là-bas. *Il lui montre.*

L E R O U X.

Est-ce pour faire tomber quelqu'un ?

L E C H E V A L I E R.

Justement.

L' E R O U X.

Oh ! cela est bien aisé.

L E C H E V A L I E R.

C'est Monsieur de Sourval.

L E R O U X.

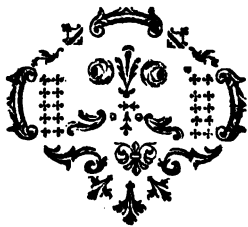
Ne vous embarrassez pas.

L E C H E V A L I E R.

Je vous placerais tous les deux quand il le faudra.

L E R O U X.

Je m'en vais chercher la corde.



S C E N E I V.

Mlle DE LEURVILLE, LE
CHEVALIER.

Mlle DE LEURVILLE.

AH! c'est vous, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous croyiez trouver Monsieur de Sourval,
Mademoiselle ?

Mlle DE LEURVILLE.

Il est vrai.

LE CHEVALIER.

Je me fais très-bon gré d'être arrivé ici pour
être témoin de votre mariage.

Mlle DE LEURVILLE.

Cela est fort honnête à vous. Cela vous fait
donc un très-grand plaisir ?

LE CHEVALIER.

Assurément ; c'est un parti qui vous con-
vient, un homme aimable , & qu'il paroît
que vous aimez ; comment ne serois - je pas
charmé de votre bonheur ?

Mlle

Mlle DE LEURVILLE.

C'est donc un très-grand bonheur d'épouser ce qu'on aime ? Parlez-moi naturellement ?

LE CHEVALIER.

Oh ! oui, très-grand, très-grand !

Mlle DE LEURVILLE.

Et vous croyez que Monsieur de Sourval est un homme aimable ?

LE CHEVALIER.

Oui, très-aimable. *A part.* Qu'est-ce que cela signifie ?

Mlle DE LEURVILLE.

Mais, Monsieur le Chevalier, est-ce que vous n'avez jamais aimé, que vous êtes encore garçon ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, Mademoiselle ; mais je ne suis pas riche, & cela empêche quelquefois d'épouser ce qu'on aime.

Mlle DE LEURVILLE.

Cela ne devrait y rien faire. Et par cette raison vous avez cessé d'aimer ?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, j'aime toujours.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous aimez toujours ?

LE CHEVALIER.

Et j'aimerai toute ma vie.

Mlle DE LEURVILLE.

Mais c'est être aussi trop malheureux ; puisqu'il est impossible que vous épousiez celle que vous aimez.

LE CHEVALIER.

Impossible, si vous voulez, il pourroit arriver....

Mlle DE LEURVILLE.

Comment, auriez-vous quelqu'espérance ?

LE CHEVALIER.

Mais, je crois que oui.

Mlle DE LEURVILLE *sèchement.*

Vous n'êtes donc pas si malheureux.

LE CHEVALIER.

Il semble que vous cessiez de me plaindre ?

Mlle DE LEURVILLE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Vous avez de l'impatience de voir Monsieur

de Sourval , il est avec mon Oncle , je vais vous l'envoyer. *Il s'en va très-content.*

Mlle DE LEURVILLE.

Comme il vous plaira , Monsieur.

S C E N E V.

Mlle DE LEURVILLE , CÉCILE.

C É C I L E.

Q U O I , Mademoiselle , c'est avec Monsieur le Chevalier que vous étiez ? Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ?

Mlle DE LEURVILLE.

Eh bien , qu'est-ce que c'est ?

C É C I L E.

Vous paroissez fâchée.

Mlle DE LEURVILLE.

Fâchée ou non , dites toujours ?

C É C I L E.

Je crois m'apercevoir que depuis que Monsieur le Chevalier est ici , vous aimez moins Monsieur de Sourval.

Mlle DE LEURVILLE.

Comment ! qu'est-ce c'est que cette idée-là ?

C É C I L E .

Tenez , Mademoiselle ; puisque le mot est lâché , je ne m'en dédis pas.

Mlle DE LEURVILLE.

Ah ! Cécile !

C É C I L E .

Vous soupirez ?

Mlle DE LEURVILLE.

Je crains bien de m'être trompée , quand je croyois avoir de l'amour pour Monsieur de Sourval.

C É C I L E .

Aurois-je deviné ?

Mlle DE LEURVILLE.

Tout ce que j'ai senti en voyant le Chevalier , est bien différent !

C É C I L E .

Eh bien , Mademoiselle , si réellement il vous aimoit....

Mlle DE LEURVILLE.

Lui , m'aimer ! Ah ! ne m'en parle plus !

C É C I L E.

Pourquoi ? il seroit peut-être encore tems....

Mlle DE LEURVILLE , *prenant la
main de Cécile.*

Cécile....

C É C I L E.

Eh bien , Mademoiselle ? parlez , je vous en
supplie.

Mlle DE LEURVILLE.

Le Chevalier , aime ailleurs.

C É C I L E.

Qui vous l'a dit ?

Mlle DE LEURVILLE.

Lui-même. Il est bien loin d'imaginer ce qui
se passe dans mon cœur !

C É C I L E.

En ce cas-là , Mademoiselle , au lieu de
laisser fortifier vos sentimens pour lui , vous
devriez presser Monsieur de Prévieux de con-
clure votre mariage avec Monsieur de Sour-
val , & oublier Monsieur le Chevalier.

Mlle DE LEURVILLE.

Je le devrois , sans doute !

C É C I L E.

Il faut vous y résoudre ; voici Monsieur de Sourval , sûrement il vous aime , ne pensez plus qu'à lui. *Elle sort.*

S C E N E V I.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE
SOURVAL.

M. DE SOURVAL.

MADemoiselle, vous me voyez l'homme du monde le plus heureux ! Monsieur de Prévieux , desire autant que moi de voir terminer notre mariage ; c'est à vous de fixer le jour , le contrat fera signé ce soir , si vous y consentez.

M. DE LEURVILLE.

Vous êtes le maître , Monsieur.

M. DE SOURVAL.

Quelle froideur ! Quoi , Mademoiselle , me ferois - je flatté envain du bonheur de vous plaire ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non , Monsieur.

M. DE SOURVAL.

Mais vous ne partagez pas ma joie.

Mlle DE LEURVILLE, *avec regret,*
à part.

Quelle différence ! ...

M. DE SOURVAL.

Que dites-vous ? depuis quelques jours vous m'inquiétez. Auriez-vous quelque chose à me reprocher ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, encore une fois.

M. DE SOURVAL.

Quelle aigreur !

Mlle DE LEURVILLE.

Moi, de l'aigreur ?

M. DE SOURVAL.

Je vous demande pardon, si ce mot vous offense ; ce n'est pas mon dessein, vous le savez bien.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous devez savoir aussi que je n'aime pas les reproches.

M. DE SOURVAL.

Je ne vous en fais pas non plus ; je cherche à pénétrer....

Mlle DE LEURVILLE.

Voilà ce que je ne veux pas.

M. DE SOURVAL.

Je respecte votre volonté.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous voulez m'épouser , j'y consens ; je voudrais même que ce fût déjà une chose faite. De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

M. DE SOURVAL.

Je ne me plains pas , Mademoiselle.

Mlle DE LEURVILLE.

A la bonne heure.

M. DE SOURVAL.

Mais , je crains....

Mlle DE LEURVILLE.

Dites donc ?

M. DE SOURVAL.

Que votre santé ne soit altérée.

Mlle DE LEURVILLE.

Et par où jugez-vous cela ?

M. DE SOURVAL.

C'est que vous paroissez souffrir.

Mlle DE LEURVILLE.

Il est vrai que je ne suis pas bien ; mais il ne faut pas pour cela vous inquiéter. D'ailleurs , malade ou non , je vous épouserai , Monsieur ; je vous le promets , je crois que vous devez être content.

M. DE SOURVAL.

Ah ! très-content ! *A part.* Quel changement ! je m'y perds.

S C E N E V I I.

M. DE PRÉVIEUX, M. DE SOURVAL, Mlle DE LEURVILLE.

M. DE PRÉVIEUX.

JE vous demande pardon , mon cher Sourval , d'interrompre ainsi un tête à tête ; mais j'ai un mot à dire à Mademoiselle.

M. DE SOURVAL.

Je vais chez mon Notaire , & je reviens sur-le-champ ; je l'amènerai , s'il est possible.

M. DE PRÉVIEUX.

Allez , allez.

SCÈNE VIII.

M. DE PRÉVIEUX ; Mlle DE LEURVILLE , LE CHEVALIER , LE ROUX , CLÉMENT.

Pendant cette Scène , le Chevalier cache Clément & Le Roux , l'un à droite & l'autre à gauche.

M. DE PRÉVIEUX.

JE crains de vous affliger , Mademoiselle ; mais mon devoir de Tuteur , m'empêche de vous laisser ignorer ce que je viens d'apprendre.

Mlle DE LEURVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE PRÉVIEUX,

Il ne faut pourtant pas vous alarmer ; parce que ce que j'ai à vous dire , pourroit n'être pas vrai.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous m'inquiétez réellement , Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

Je fais combien vous aimez Monsieur de Sourval....

Mlle DE LEURVILLE, *soupirant.*

Ah !

M. DE PRÉVIEUX.

Je n'avois pas besoin de ce soupir pour me le confirmer. Voici donc ce que je viens d'apprendre ; mais je vous le répète , je ne saurois le croire.

Mlle DE LEURVILLE.

Eh ! Monsieur , vous me faites languir.

M. DE PRÉVIEUX.

Il m'est permis d'hésiter ; mais non pas de me taire. On vient de m'affurer qu'il avoit ressenti plusieurs attaques d'épilepsie ; ce mal affreux ! on croit souvent en être guéri , mais envain ; cependant comme je ne crois pas qu'il veuille vous le cacher , si cela étoit , il ne me paroît pas vraisemblable qu'il se fût proposé pour vous épouser.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous me faites frémir !

M. DE PRÉVIEUX.

• Cette confidence est cruelle , quand il est

question , sur-tout , de quelqu'un qu'on aime.

Mlle DE LEURVILLE.

Rien n'épouvante autant !

M. DE PRÉVIEUX.

Il seroit possible d'éclaircir ce soupçon , je le dois même pour vous tranquilliser. Et si vous le jugez à propos , je consulterai son Médecin , ou bien vous le lui demanderez à lui-même , si vous le préférez.

Mlle DE LEURVILLE.

Je suis bien tentée de vous croire , & sans examiner davantage....

M. DE PRÉVIEUX.

Non ; il ne faut pas moins que la certitude pour consentir à perdre un Amant qu'on aime.


Mlle DE LEURVILLE.

Un Amant qu'on aime ! & ne le perd-on pas sans le vouloir ?

M. DE PRÉVIEUX.

Que dites-vous ?

Mlle DE LEURVILLE.

Monsieur , ne perdez pas de tems pour vérifier ce que vous venez de m'apprendre. 

M. DE PRÉVIEUX.

Je l'entends, je vais lui dire d'attendre mon retour. *Il sort.*

Mlle DE LEURVILLE.

J'aurois dû saisir cette occasion de rompre mon mariage ; mais pourquoi ! ... Si le Chevalier m'aimoit ! ... Quelle cruelle situation que la mienne !

S C E N E X I.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE SOURVAL, CLÉMENT ET LE ROUX
cachés.

M. DE SOURVAL *en entrant.*

MADemoiselle, mon Notaire, ... *Il tombe en rencontrant la corde que tiennent Clément & le Roux.*

Mlle DE LEURVILLE.

Ah ! ciel. *Elle s'enfuit.*

M. DE SOURVAL *se relevant.*

Elle me croit mort, rassurons-là. *Il suit Mlle de Leurville.*

S C E N E X.

L E R O U X E T C L É M E N T ,

*sortent de l'endroit où ils étoient cachés , en riant
de toutes leurs forces.*

L E R O U X riant.

AH , ah , ah , nous n'avons pas manqué
notre coup.

C L É M E N T .

Comme il est tombé tout à plat ?

L E R O U X .

Ah ! je n'en puis plus à force de rire.

C L É M E N T .

C'est un bon tour que celui-là !

L E R O U X .

Je lui en voulois depuis long-tems.

C L É M E N T .

C'est un vilain avare , & je serois bien fâché
que notre Demoiselle fût sa Femme.

L E R O U X .

Il n'aime que son bien.

C L É M E N T .

Oh ! j'en suis bien sûr.

S C E N E X I.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER,
CLÉMENT, LE ROUX.

M. DE PRÉVIEUX.

C E L A a-t-il réussi ?

L E R O U X.

Oh ! Monsieur , je vous en réponds

C L É M E N T.

Il est entré avec vivacité , & il est tombé de même.

L E C H E V A L I E R.

Et Mademoiselle de Leurville ?

L E R O U X.

Elle a eu une si grande peur , qu'elle s'est enfuie tout de suite.

M. DE PRÉVIEUX.

Et Monsieur de Sourval ?

C L É M E N T.

Il a couru après elle pour la rassurer ; mais je crois qu'elle étoit déjà bien loin.

M. DE PRÉVIEUX.

Pourvu que....

LE CHEVALIER.

J'entends Mademoiselle de Leurville.

M. DE PRÉVIEUX.

C'est elle-même.

SCENE XII.

Mlle DE LEURVILLE, CÉCILE,
M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER

Mlle DE LEURVILLE *effrayée.*

CÉCILE, ne me suit-il pas?

CÉCILE.

Non, Mademoiselle, il ne nous a pas vues prendre par le petit escalier.

M. DE PRÉVIEUX.

Qu'est-ce que c'est? Qu'avez-vous donc, Mademoiselle?

Mlle DE LEURVILLE.

Monsieur, ce que vous m'aviez dit n'est que trop vrai, il est tombé-là, à mes pieds.

LE

LE CHEVALIER.

Qui donc ?

C É C I L E.

Monsieur de Sourval.

LE CHEVALIER.

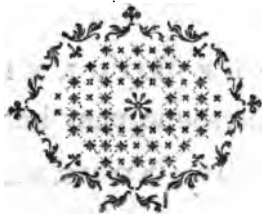
Je ne comprends pas....

M. DE PRÉVIEUX.

C'est qu'on dit qu'il est sujet à tomber d'un mal....

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, je n'épouserai jamais cet homme-là. Ah! le voilà!



SCÈNE XIII.

M. DE SOURVAL, Mlle DE LEURVILLE, M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER, CÉCILE.

Mlle DE LEURVILLE.

MONSIEUR, ne m'approchez pas!

M. DE SOURVAL.

Messieurs, je n'y comprends rien. Mademoiselle, écoutez-moi.

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, non, non, jamais. Allez-vous-en.

M. DE SOURVAL.

Comment.?

Mlle DE LEURVILLE.

Vous me faites une peur horrible!

M. DE SOURVAL.

Mais, Mademoiselle...!

Mlle DE LEURVILLE.

Je n'en puis plus. *Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*

LE CHEVALIER.

Oh , ciel ! *La secourant.*

M. DE PRÉVIEUX.

Mais que lui avez-vous donc fait ?

M. DE SOURVAL.

Rien , Monsieur ; mais dès tantôt j'ai bien vu qu'elle n'avoit plus sa tête.

M. DE PRÉVIEUX.

Comment ?

M. DE SOURVAL.

Rien n'est plus vrai.

M. DE PRÉVIEUX.

Expliquez-vous ?

M. DE SOURVAL.

Vous devez m'entendre , Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

Je ne fais ce que vous voulez dire.

M. DE SOURVAL.

Je veux dire , Monsieur , que vous vouliez me faire épouser une folle , & que cela est très-mal fait à vous.

M. DE PRÉVIEUX.

Monsieur de Sourval ?

M. DE SOURVAL.

Monfieur de Prévieux, écoutez-moi ; j'aime Mademoifelle de Leurville , & je la plains bien fincèrement ; mais fi vous voulez me rendre ma parole, je vous promets le plus grand fecret.

M. DE PRÉVIEUX.

Monfieur , vous vous repentirez peut-être un jour de m'y avoir forcé.

M. DE SOURVAL.

C'eft mon affaire ; je ne crois pas que vous deviez héfiter.

M. DE PRÉVIEUX.

Monfieur , puifque vous le voulez, vous êtes libre.

M. DE SOURVAL.

Adieu , Monfieur. Je vais emmener le Notaire.

M. DE PRÉVIEUX.

Non , laissez-le attendre ; j'aurai peut-être befoin de lui.

M. DE SOURVAL.

Comme vous voudrez. *Il fort.*



SCENE DERNIÈRE.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE
PRÉVIEUX, LE CHEVALIER,
CÉCILE.

LE CHEVALIER.

ET vous aimiez cet homme-là , Mademoi-
selle ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, non, je ne l'aimois plus.

M. DE PRÉVIEUX.

Comment, il est bien vrai ?

Mlle DE LEURVILLE.

Oui, Monsieur, je l'avois cru ; mais j'en
ai été détrompée lorsque j'y pensois le moins.

M. DE PRÉVIEUX.

Il falloit donc me le dire, & nous n'au-
rions pas pris tant de soins pour vous dé-
tacher.

Mlle DE LEURVILLE.

Jé ne vous comprends point.

M. DE PRÉVIEUX.

Mon Neveu , explique toi-même....

L E C H E V A L I E R .

Mademoiselle , me pardonnerez-vous? Je croyois Monsieur de Sourval aimé de vous, j'étois jaloux de son bonheur; pour vous engager à vous en détacher , j'ai employé la ruse , mon Oncle a bien voulu me seconder, la maladie dont on vous a dit qu'on le soupçonnoit n'est pas vraie.

Mlle DE LEURVILLE.

Mais il est tombé....

L E C H E V A L I E R .

Une corde tendue par le Roux & Clément a causé sa chute.

C É C I L E .

J'en suis ravie! Mademoiselle , Monsieur le Chevalier vous aime!

Mlle DE LEURVILLE.

Tu te trompes , Cécile.

L E C H E V A L I E R .

Non , Mademoiselle , elle ne se trompe pas; je vous ai déjà dit que j'aimerois toute

ma vie, souffrez que je vous renouvelle cette promesse ; daignez approuver mon amour, & vous allez me rendre le plus heureux des hommes.

Mlle DE LEURVILLE.

Chevalier, que vous m'avez fait souffrir !

LE CHEVALIER.

Moi, Mademoiselle ?

Mlle DE LEURVILLE.

Oui, tantôt, j'ai cru que vous aimiez ailleurs.

LE CHEVALIER.

O ciel ! quel est mon bonheur ! vous m'aimez ? Ah, Mademoiselle, daignez me le confirmer !

Mlle DE LEURVILLE.

Monsieur votre Oncle vous seconde, ainsi je crois qu'il m'approuvera.

M. DE PRÉVIEUX.

Je vous en réponds ; puisqu'il a pu vous plaire, voilà l'établissement qui vous convient. J'ai bien fait de ne pas renvoyer le Notaire. Venez, passons dans mon cabinet.

L E C H E V A L I È R .

Ah! Mademoiselle! toute ma vie je ne ferai occupé que de mériter le bien dont je vais jouir.

F I N .

LES
BOSSUS,
COMÉDIE

En un A&te & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

M. RONDEAU, *Procureur, bossu.*

Mlle RONDEAU, *Fille de Monsieur Rondeau.*

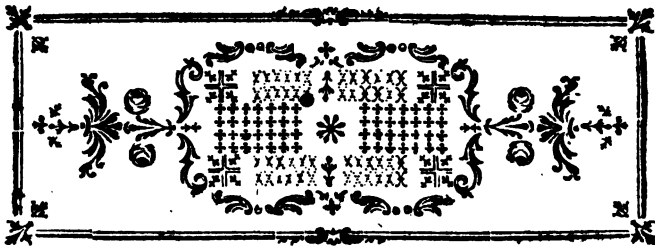
DAME DUMONT, *Gouvernante de Mademoiselle Rondeau, naine & bossue.*

M. BOURVAL, *Notaire.*

M. BOURVAL, *le Fils.*

LA PIERRE, *Laquais de Monsieur Bourval le Fils.*

La Scène est dans une Salle basse, chez Monsieur Rondeau.



LES
BOSSUS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAME DUMONT, LA PIERRE.

On entend aboyer un gros Chien.

LA PIERRE *en entrant.*

V E U X - T U te taire , vilain mâtin. Le Diable emporte le chien.

D A M E D U M O N T *entrant d'un autre côté.*

Mon Dieu, la vilaine bête! ah , c'est vous ,
Monsieur la Pierre?

L A P I E R R E.

Oui, vraiment; j'ai cru que votre chien me mangeroit.

D A M E D U M O N T.

C'est qu'il ne vous connoît pas; quand j'ai entendu aboyer, je suis venue tout de suite.

L A P I E R R E.

Il faudroit du moins l'attacher ce diable d'animal-là.

D A M E D U M O N T.

Notre Monsieur ne veut pas, & puis il n'a-boie pas à tout le monde.

L A P I E R R E.

Comment?

D A M E D U M O N T.

Oui, si vous étiez bossu, par exemple, il ne vous auroit rien dit.

L A P I E R R E.

Ah, ah! celui-là est plaissant!

D A M E D U M O N T.

Il est élevé à cela.

L A P I E R R E.

Et pourquoi?

D A M E D U M O N T.

C'est que comme Monsieur Rondeau est bossu , il veut que son chien ne caresse que ceux qui lui ressemblent.

L A P I E R R E.

On a bien raison de dire que les bossus sont de drôles de corps.

D A M E D U M O N T.

Comment avez-vous donc découvert que nous étions ici ?

L A P I E R R E.

C'est que mon Maître ayant été trois jours sans voir Mademoiselle Rondeau à la fenêtre de votre Couvent , où il lui parloit tous les soirs , il s'est douté....

D A M E D U M O N T.

Que nous étions sorties du Couvent pour passer ici les jours gras.

L A P I E R R E.

Oui , & j'ai demandé à la Touffière où vous demeuriez.

D A M E D U M O N T.

Elle vous a dit dans la rue de la Mortellerie ?

L A P I E R R E.

Non, auprès de la Grève.

D A M E D U M O N T.

Eh bien ; c'est cela.

L A P I E R R E.

Oui ; mais je ne favois pas le nom de la rue.

D A M E D U M O N T.

Vous avez trouvé pourtant.

L A P I E R R E.

Avec bien de la peine.

D A M E D U M O N T.

Cela ne fait rien.

L A P I E R R E.

Ah ça , je m'en vais lui dire que j'ai découvert où vous logez.

D A M E D U M O N T.

Il ne faut pas qu'il vienne ici.

L A P I E R R E.

Pourquoi donc ?

D A M E D U M O N T.

C'est que si Monsieur Rondeau savoit qu'il est amoureux de la Fille....

L A P I E R R E.

On ne le lui dira pas ; nous cherchions seulement les moyens de la voir , quand ce ne seroit encore que par la fenêtre.

D A M E D U M O N T.

Non , il ne faut pas qu'il la voie qu'au Couvent.

L A P I E R R E.

Et par quelle raison ?

D A M E D U M O N T.

C'est que c'est un secret , ce que je m'en vais vous dire.

L A P I E R R E.

Eh bien , parlez ?

D A M E D U M O N T.

Si Monsieur Rondéau savoit cela , il ne me le pardonneroit jamais , & sa Fille seroit malheureuse toute sa vie.

L A P I E R R E.

Cela est donc bien sérieux ?

D A M E D U M O N T.

Oh ! mon Dieu , oui ; mais il faut que votre Maître le sache ; parce qu'il pourroit s'y tromper s'il la tenoit quelque part.

L A P I E R R E.

Dites donc ce que c'est.

D A M E D U M O N T.

Notre Monsieur , comme vous savez , est bossu.

L A P I E R R E.

Après!

D A M E D U M O N T.

Je vous ai dit qu'il n'aimoit que ceux qui lui ressembloient ; il ne pouvoit pas souffrir sa Fille étant petite , parce qu'elle étoit trop droite ; pendant qu'il étoit charmé d'une petite Nièce qu'il a , qui est toute tortue. Et moi , je ne suis entrée ici , que parce que Dieu m'a fait la grace de n'être pas trop droite.

L A P I E R R E.

Cela est bien heureux.

D A M E D U M O N T.

Quand Madame Rondeau a vu que Monsieur n'aimoit pas sa Fille , elle l'a mise au Couvent avec moi , & elle a fait accroire à son Mari que sa taille se gâtoit , & avec de petits matelas dans ses habits , elle a paru un jour aussi bossue que son Père ; purlors il

l'a

l'a aimée à la folie , & quand nous venons ici , elle fait toujours semblant d'être bossue.

L A P I E R R E.

On peut bien dire que cet homme-là aime furieusement à donner dans le travers.

D A M E D U M O N T.

Madame Rondeau , en mourant , m'a recommandé de ne jamais dire à Monsieur Rondeau la ruse dont elle avoit usé pour lui faire aimer sa Fille , que lorsqu'elle seroit mariée.

L A P I E R R E.

Et n'y pense-t-il pas à la marier ?

D A M E D U M O N T.

Je n'en fais rien , à moins que ce ne soit pour cela qu'il doit venir aujourd'hui un Notaire.

L A P I E R R E.

Comment s'appelle-t-il ?

D A M E D U M O N T.

Monsieur de Bourval.

L A P I E R R E.

C'est le Père de mon Maître , il n'y a que lui de Notaire de ce nom-là.

DAME DUMONT.

Il m'a dit de l'avertir dès qu'il arriveroit.
Le chien aboie. C'est peut-être lui.

LA PIERRE.

Par où m'en irai-je ? je ne veux pas qu'il
me voie.

DAME DUMONT.

Tenez, par ici ; il y a un passage qui donne
sur le Port.

LA PIERRE.

Je vais dire à mon Maître tout ce que je
viens d'apprendre. *Il sort.*

S C E N E I I.

M. BOURVAL, DAME DUMONT.

M. BOURVAL.

MONSIEUR Rondeau est-il ici, Madame ?

DAME DUMONT.

Oui, Monsieur, il est en affaire ; mais il va
venir tout de suite, donnez-vous la peine de
vous reposer. Monsieur est, je crois ; Mon-
sieur....

M. B O U R V A L.

Bourval.

D A M E D U M O N T.

Je m'en vais l'avertir.

M. B O U R V A L.

Dites-lui de ne se pas presser.

D A M E D U M O N T.

Oui , oui,

S C E N E I I I.

M. B O U R V A L , M. B O U R V A L *Fils.*

Le Chien aboie.

M. B O U R V A L.

POURQUOI s'amuser à faire aboyer ce chien ?

M. B O U R V A L *Fils.*

Il me tenoit par mon habit.

M. B O U R V A L.

Oh ça ! vous ne savez pas où vous êtes ici ?

M. B O U R V A L *Fils.*

Non, mon Père.

M. B O U R V A L.

Je vais vous le dire. Je vous ai acheté une Charge de Maître des Comptes, ce n'est pas pour rien.

M. B O U R V A L *Fils.*

• C'est pour avoir un état.

M. B O U R V A L.

Oui, & pour pouvoir vous marier.

M. B O U R V A L *Fils.*

Mais, mon Père...

M. B O U R V A L.

Il n'y a point de mais à cela ; Monsieur Rondeau donne cent mille francs à sa Fille, & c'est une affaire que je ne veux pas manquer ; d'ailleurs elle en aura encore davantage après la mort de son Père.

M. B O U R V A L *Fils, avec joie.*

Quoi ! c'est Mademoiselle Rondeau que vous voulez me faire épouser ?

M. B O U R V A L.

Oui ; la connois-tu ?

M. B O U R V A L *Fils.*

Ah ! mon Père , vous savez sans doute que je l'aime , & c'est une surprise agréable que vous avez voulu me ménager. Je vous reconnois bien-là.

M. B O U R V A L.

Non , je n'en favois rien.

M. B O U R V A L *Fils.*

Vous plaisantez ?

M. B O U R V A L.

Non , je t'assure , je craignois même que tu n'eusses de la répugnance à l'épouser.

M. B O U R V A L *Fils.*

Moi ? Je la trouve charmante !

M. B O U R V A L.

On dit qu'elle a un assez joli visage ; mais pour la taille....

M. B O U R V A L *Fils.*

Elle n'est pas grandé.

M. B O U R V A L.

Et elle est bossue.

M. B O U R V A L *Fils.*

Bossue ?

M. BOURVAL:

Oui ; mais cela ne fait rien , puisque tu l'aimes ; le bien va avant tout.

M. BOURVAL *Fils.*

Celle que j'aime n'est point bossue.

M. BOURVAL.

Celle-ci l'est ; mais cela m'est égal.

M. BOURVAL *Fils.*

Je ne l'épouserai point.

M. BOURVAL.

Tu l'épouseras.

M. BOURVAL *Fils.*

Je vous réponds bien que non.

M. BOURVAL.

Je saurai t'y forcer.

M. BOURVAL *Fils.*

Non , non , jamais ; si c'est pour cela que vous m'avez amené ici , cela est inutile ; car je n'épouserai jamais que celle que j'aime. *Il sort. Le chien aboie.*

M. BOURVAL.

Veux-tu bien rester ? Il s'en va. Oh ! je saurai bien le mettre à la raison.

S C E N E I V.

M. RONDEAU, M. BOURVAL.

M. R O N D E A U.

MONSIEUR Bourval , je suis fâché de vous avoir fait attendre.

M. B O U R V A L.

Je vous ai fait dire de ne vous pas presser.

M. R O N D E A U.

Vous avez l'air ému.

M. B O U R V A L.

Ce n'est rien ; c'est que je me promenois en vous attendant.

M. R O N D E A U.

Asséyez - vous donc. *Ils s'asséyent.* Ah , çà ! parlons de notre affaire. Vous connoissez ma Fille ?

M. B O U R V A L.

Non , je ne l'ai jamais vue ; mais on m'a dit qu'elle étoit fort jolie.

M. R O N D E A U.

Jolie ? Elle n'est pas mal ; elle est un peu faite comme moi ; mais c'est le plus joli çà-

raclère du monde , & elle joue très-bien du clavecin.

M. B O U R V A L.

Cela est fort bien.

M. R O N D E A U.

Voulez-vous que je la fasse descendre?

M. B O U R V A L.

Non, non , ne la dérangez pas , & puis je n'ai pas beaucoup de tems.

M. R O N D E A U.

Vous savez comme je veux que soit fait mon Gendre?

M. B O U R V A L.

Je crois que vous en ferez content.

M. R O N D E A U.

Allons ; cela est bon. Qu'est-ce que vous lui donnez ?

M. B O U R V A L.

Sa Charge de Maître des Comptes , qui est payée.

M. R O N D E A U.

J'entends bien ; mais ne lui donnez-vous que cela ?

M. B O U R V A L.

Ils feront logés & nourris chez moi. Et vous, n'est-ce pas cinquante mille écus que vous donnez à votre Fille ?

M. R O N D E A U.

Non, cent mille francs.

M. B O U R V A L.

Il faut faire un effort.

M. R O N D E A U.

Oui, dans ce tems-ci. Je n'ai qu'elle, ainsi elle aura tout après ma mort.

M. B O U R V A L.

Et si vous vous remariez ?

M. R O N D E A U.

Ah ! ne craignez pas cela. J'ai eu une Femme, elle étoit jolie, bien faite; mais j'ai payé bien cher la sottise de l'avoir épousée, & tenez, cela n'a pas peu contribué à me faire haïr les gens mieux faits que moi; & si nous ne nous connoissions pas du Collège, je me ferois peut-être brouillé avec vous.

M. B O U R V A L.

Ceci au contraire va nous lier pour toujours. Allons, je vais faire dresser le contrat,

je vous amenerai mon Fils ce soir , & vous nous donnerez à souper ?

M. R O N D E A U .

De tout mon cœur.

M. B O U R V A L .

Et nous signerons tout de suite. Je vous en donne ma parole.

M. R O N D E A U .

Et moi , la mienne.

M. B O U R V A L .

A ce soir.

M. R O N D E A U .

Votre valet. Je m'en vais parler à ma Fille.

● M. B O U R V A L .

Et moi à mon Fils. Allez-vous me reconduire ?

M. R O N D E A U .

Non , non , je vous laisse. Adieu , mon ami.

M. B O U R V A L .

A ce soir , à ce soir. *Il sort & le chien aboie.*



S C E N E V.

M. RONDEAU, DAME DUMONT.

M. R O N D E A U.

DA M E Dumont ?

D A M E D U M O N T.

Me voilà , me voilà ; parce que j'entendois
le chien aboyer.

M. R O N D E A U.

Que fait ma Fille ?

D A M E D U M O N T.

Monfieur, elle joue du clavecin.

M. R O N D E A U.

Cela eft bon.

D A M E D U M O N T.

Si vous vouliez l'entendre , c'eft une pièce
d'Honâvre , où elle ne manque pas une note,

M. R O N D E A U.

Ecoutez-moi.

D A M E D U M O N T.

Oui , Monfieur.

M. RONDEAU.

Il n'y a que faire de dire oui, pour écouter.

DAME DUMONT.

Eh bien, j'écoute.

M. RONDEAU.

Encore?

DAME DUMONT.

Allons, allons, parlez.

M. RONDEAU.

Il faut avoir bien de la patience!

DAME DUMONT.

Eh bien, j'attends.

M. RONDEAU.

Et moi aussi, que vous ne parliez plus.

DAME DUMONT.

Je....

M. RONDEAU.

Paix. Je vais marier ma Fille, & je veux savoir ce que vous pensez là-dessus.

DAME DUMONT.

Moi? rien.

M. RONDEAU.

Elle ne parlera pas à cette heure!

D A M E D U M O N T.

C'est selon.

M. R O N D E A U.

Je veux savoir si le mari que je vais lui donner lui conviendra.

D A M E D U M O N T.

Je ne fais pas.

M. R O N D E A U.

Je ne vous ai pas dit qu'il c'est.

D A M E D U M O N T.

Non, cela est vrai.

M. R O N D E A U.

Eh bien, c'est le Fils d'un de mes amis, un Maître des Comptes.

D A M E D U M O N T.

Un Maître des Comptes?

M. R O N D E A U.

Oui, Fils d'un Notaire.

D A M E D U M O N T.

Et comment s'appelle le Père?

M. R O N D E A U.

Comme le Fils, Monsieur Bourval.

D A M E D U M O N T .

Ah ! Monsieur , c'est son Père qui vous a dit....

M. R O N D E A U .

Quoi ?

D A M E D U M O N T .

En vérité , Monsieur , ce n'est pas ma faute.

M. R O N D E A U .

Que voulez-vous dire ?

D A M E D U M O N T .

Que c'est le hasard qui leur a fait faire connoissance , & ils ne se sont jamais parlé que par la fenêtre.

M. R O N D E A U .

Qui ?

D A M E D U M O N T .

Mademoiselle votre Fille & Monsieur Bourval le Fils.

M. R O N D E A U .

Ils se connoissent ?

D A M E D U M O N T .

Vous le savez bien.

M. R O N D E A U .

Non vraiment.

D A M E D U M O N T.

Oh! vous dites cela pour....

M. R O N D E A U.

Pour?

D A M E D U M O N T.

Me faire parler ; mais vous savez aussi-bien que moi ce qui en est.

M. R O N D E A U.

Expliquez-vous donc ?

D A M E D U M O N T.

Jé veux dire , Monsieur , qu'ils s'aiment à la folie , & si cela vous fâche , ils vont être bien malheureux.

M. R O N D E A U.

Et pourquoi voulez-vous que cela me fâche ; puisqu'on fait actuellement leur contrat , & qu'ils le signeront ce soir.

D A M E D U M O N T.

Vous ne me trompez point ?

M. R O N D E A U.

Je vous dis que Monsieur Bourval le père & moi , nous sommes amis dès notre enfance , & que ce mariage - là nous convient également.

D A M E D U M O N T .

Eh bien , Monsieur , j'en suis aussi étonnée que charmée , pour Mademoiselle votre Fille , je craignois . . .

M. R O N D E A U .

Dites ?

D A M E D U M O N T .

Cela est inutile.

M. R O N D E A U .

Quand je veux qu'elle se taise , elle veut parler ; & quand je veux qu'elle parle , elle veut se taire.

D A M E D U M O N T .

Eh bien , Monsieur , je vous fais mon compliment.

M. R O N D E A U .

Ce n'est pas-là ce que je vous demande.

D A M E D U M O N T .

Pour moi , je trouve que vous êtes devenu bien raisonnable.

M. R O N D E A U .

De marier ma Fille ? j'en ai toujours eu envie.

D A M E

D A M E D U M O N T.

Ce n'est pas de cela.

M. R O N D E A U.

De quoi donc ?

D A M E D U M O N T.

Quand je dis que ce n'est pas de cela ; c'est pourtant de cela.

M. R O N D E A U.

Bourval est riche assez pour elle.

D A M E D U M O N T.

Oui ; mais c'est d'autre chose que je veux dire.

M. R O N D E A U.

Dites-le donc.

D A M E D U M O N T.

C'est de voir que vous donnez votre Fille à un grand Garçon , beau & bien fait.

M. R O N D E A U.

Comment bien fait ?

D A M E D U M O N T.

Oui , Monsieur , vous le savez bien ; vous l'avez vû apparemment ?

M. RONDEAU.

Point du tout. J'ai demandé à Bourval, s'il savoit comment je voulois que fût fait mon Gendre ; il m'a dit que oui, & que je serois content de son fils.

DAME DUMONT.

Il a bien raison.

M. RONDEAU.

Mais point du tout, s'il est comme vous le dites.

DAME DUMONT.

Je dis qu'il est fort bien.

M. RONDEAU.

Et moi, je dis qu'il est fort mal ; qu'il ne me convient point, & que ma Fille ne l'épou-
sera pas.

DAME DUMONT.

Mais, Monsieur, je vous aurai donc crû raisonnable....

M. RONDEAU.

Non, je n'aurai point dans ma famille de ces vilaines gens, qui parce qu'ils sont droits & plus grands que nous, nous méprisent & nous rient au nez. Non, non ; cela ne sera pas. Faites-moi venir ma Fille. *Dame Dumont sort.*

S C E N E V I

M. RONDEAU, *en colère.*

MONSIEUR Bourval a voulu m'attrapper. Il a peut-être crû que je signerois avant d'avoir vû son Fils ; c'étoit un beau tour à me faire ! Je vais aller chez lui. Dame Dumont. Je lui laverai la tête. Dame Dumont. Je me brouillerai avec lui pour toute ma vie. Dame Dumont. Il faut se méfier des gens droits. Dame Dumont. Et aussi de ceux qui nous ressemblent le plus. Dame Dumont. C'est elle, sûrement qui avoit machiné cela avec les deux Bourval. Dame Dumont. Dame Dumont.



S C E N E V I I .

M. RONDEAU, Mlle RONDEAU,
DAME DUMONT.

D A M E D U M O N T .

Nous voilà , nous voilà.

M. R O N D E A U .

Approchez ici , Mademoiselle Rondeau.

Mlle R O N D E A U .

Mais , mon cher Papa , vous avez l'air bien en colère.

M. R O N D E A U .

C'est pour votre bien que je le suis , & je ne veux pas que vous aimiez personne à l'avenir sans ma permission.

Mlle R O N D E A U .

Mais on dit que vous ne voulez pas que j'épouse Monsieur Bourval.

M. R O N D E A U .

Non ; je ne le veux pas.

Mlle R O N D E A U .

Je ne saurois pourtant en aimer un autre que lui.

M. R O N D E A U.

Vous ne fauriez ?

Mlle R O N D E A U.

Non , mon cher Papa.

M. R O N D E A U.

Il le faudra bien.

Mlle R O N D E A U.

Non , non ; jamais : ah ! mon cher Papa !...

M. R O N D E A U.

Je n'écoute rien.

Mlle R O N D E A U.

Vous me ferez mourir.

M. R O N D E A U.

On ne meurt pas comme cela.

Mlle R O N D E A U.

Je me tuerai plutôt.

M. R O N D E A U.

Vous ne vous tuerez point.

Mlle R O N D E A U.

Eh bien , je me ferai Religieuse.

M. R O N D E A U.

Vous ne serez point Religieuse ; vous vous marierez , & à ma fantaisie.

Mlle RONDEAU.

Je n'aimerai point ce mari-là.

M. RONDEAU.

Je ne m'en soucie guère ; qu'est-ce que cela me fait que vous aimiez votre mari ?

Mlle RONDEAU.

Je ferai malheureuse toute ma vie !

M. RONDEAU.

Oh ! que non, qu'on n'est pas malheureuse pour ne point aimer son mari. En un mot, ne songez plus à Bourval ; & si vous le regardez seulement... Dame Dumont, c'est à vous que je m'en prendrai. Je m'en vais retirer ma parole.

SCÈNE VIII.

Mlle RONDEAU, DAME DUMONT.

Mlle RONDEAU, *pleurant.*

AH ! ma chère Dame Dumont, qu'est-ce que je vais devenir ?

DAME DUMONT.

Ne vous affligez point, mon enfant, tout n'est pas perdu.

Mlle R O N D E A U.

Eh ! mon Dieu ! si , tout est perdu ; puisque
je n'épouserai point Monsieur Bourval.

D A M E D U M O N T.

Que savez - vous ? Il ne faut désespérer de
rien.

Mlle R O N D E A U.

Puisque mon Père ne le veut pas.

D A M E D U M O N T.

Il sera peut-être forcé d'y consentir.

Mlle R O N D E A U.

Et comment ?

D A M E D U M O N T.

Ecoutez-moi. Tous les bossus ne pensent pas
comme Monsieur Rondeau.

Mlle R O N D E A U.

Qu'est-ce que cela me fait ?

D A M E D U M O N T.

Ce que cela vous fait ? qu'il n'y en a pas
un , qui ne veuille avoir une grande Femme
bien faite.

Mlle R O N D E A U.

Cela est vrai ?

D A M E D U M O N T.

Oh , très-vrai , & vous croyant comme vous paroissez , pas un ne voudra de vous.

Mlle R O N D E A U.

Ni moi d'eux assurément.

D A M E D U M O N T.

Et pour-lors , Monsieur votre Père sera trop heureux d'en revenir à Monsieur Bourval.

Mlle R O N D E A U.

Ah ! je n'ose m'en flatter !

D A M E D U M O N T.

Laiſſons faire le tems ; avec lui on vient à bout de tout.

Mlle R O N D E A U.

Je voudrois pouvoir vous croire.

D A M E D U M O N T.

Ce que je vous dis est très-vrai. Tranquillifez-vous donc.

Mlle R O N D E A U.

Je vais écrire à Monsieur Bourval.

D A M E D U M O N T.

Eh bien , je lui ferai tenir votre Lettre par La Pierre , qui est déjà venu ici.

Mlle R O N D E A U.

Et son maître ?

D A M E D U M O N T.

Je ne l'ai pas vû. *On frappe.* J'entends quelqu'un. Allez , allez écrire votre Lettre.

Mlle R O N D E A U.

Vous viendrez la prendre ?

D A M E D U M O N T.

Oui , oui. *On frappe encore.* On y va. *Elle ouvre la Porte par où La Pierre est sorti.*

S C E N E I X.

M. BOURVAL, *Fils*, LA PIERRE,
DAME DUMONT.

D A M E D U M O N T.

A H ! qu'est-ce que vous voulez ?

L A P I E R R E.

Je vous amène mon maître.

D A M E D U M O N T.

Oh ! qu'il n'entre pas.

M. B O U R V A L, *Fils*.

Pourquoi donc ? je viens chercher mon Père
& Mademoiselle Rondeau.

D A M E D U M O N T .

Vous ne pouvez pas lui parler.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Pardonnez-moi ; il faut bien que je lui dise que si j'ai refusé tantôt de l'épouser , c'est que je ne croyois pas que ce fût elle qu'on me proposoit ; mais La Pierre m'a instruit ; & si je trouvois mon Père , je lui demanderois pardon de lui avoir résisté : & notre mariage....

D A M E D U M O N T .

Ne se feroit pas plus facilement pour cela. Malgré votre résistance est-ce qu'il n'étoit pas arrangé ? On devoit signer le Contrat ce soir , mais tout est rompu.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Et c'est moi qui en suis cause !

D A M E D U M O N T .

C'est vous , sans être vous ; c'est moi , & ce n'est pas moi ; parce que c'est vous.

L A P I E R R E .

Cela est fort clair.

D A M E D U M O N T .

Oui. Monsieur Rondeau avoit consenti à tout , vous croyant bossu ; quand je lui ai dit que vous ne l'étiez pas , il est devenu furieux

contre Monsieur votre Père , & il est allé chez lui retirer sa parole ; ainsi vous voyez que c'est vous & moi qui en sommes la cause , & que ce n'est ni vous ni moi.

L A P I E R R E.

Elle a raison pourtant.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Et vous croyez qu'il ne donnera jamais sa Fille qu'à un bossu ?

D A M E D U M O N T.

Personne ne le fera changer d'avis.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Personne ? Il faut être bien malheureux pour rencontrer un Père comme celui-là dans le monde !

L A P I E R R E.

Vous dites que personne ne le fera changer d'avis ?

D A M E D U M O N T.

Non sûrement ; il est trop entêté pour cela.

L A P I E R R E.

Eh bien , je vous ferai voir que j'y réussirai , moi , qui vous parle.

M. BOURVAL, *Fils.*

Comment donc , La Pierre ?

L A P I E R R E .

Vous le verrez. Monsieur Rondeau ne nous connoît pas ; venez chez un de mes amis , un Frippier , qui demeure ici près , & vous saurez mon projet.

M. BOURVAL, *Fils.*

Dis un mot seulement.

D A M E D U M O N T .

Allez , allez , ne perdez pas de tems ; je crains que Monsieur Rondeau ne revienne.

M. BOURVAL, *Fils.*

Mais Mademoiselle Rondeau , je ne la verrai point ?

D A M E D U M O N T .

J'entends du Monde. Sortez par la porte par où vous êtes venus. *Ils sortent.*



S C E N E X.

M. RONDEAU, DAME DUMONT.

D A M E D U M O N T .

EH bien , Monsieur ?

M. R O N D E A U .

Je ne l'ai pas trouvé, ce diable d'homme-là.

D A M E D U M O N T .

Ainsi il n'y a encore rien de rompu ?

M. R O N D E A U .

Oh ! parbleu si, tout est rompu , je suis trop en colère. Je crois qu'il se sera douté que je viendrois chez lui ; & qu'il a fait dire qu'il étoit parti ; mais j'ai dit tout haut dans son Etude pourquoi je venois , il ne l'ignorera sûrement pas.

D A M E D U M O N T .

Mais s'il vous fait un Procès ?

M. R O N D E A U .

Heureusement , je n'ai donné que ma parole d'honneur ; il n'y a rien de signé , je ne le crains pas.

D A M E D U M O N T.

Ah ! la parole d'honneur ne vaut donc rien ?

M. R O N D E A U.

Quand j'aurois signé , je suis plus habile que lui. Il n'y a qu'un dédit qui puisse valoir quelque chose dans cette occasion-là.

D A M E D U M O N T.

Mais s'il feint d'ignorer ce qui s'est passé , & qu'il vienne avec le Contrat ?

M. R O N D E A U.

Il ne me fera pas signer de force apparemment.

D A M E D U M O N T.

Non ; mais vous êtes bon Père , votre Fille se jettera à vos genoux , Messieurs Bourval , moi , vous ne pourrez pas nous résister.

M. R O N D E A U.

Je ne pourrai pas ?

D A M E D U M O N T.

Non ; je vous connois , vous avez le cœur tendre.

M. R O N D E A U.

Je n'ai pas le cœur tendre.

D A M E D U M O N T.

Pardonnez-moi.

M. R O N D E A U.

Je vous dis que non.

D A M E D U M O N T.

Je voudrais seulement voir arriver Monsieur Bourval.

M. R O N D E A U.

Il ne viendra pas.

D A M E D U M O N T.

Pourquoi donc ?

M. R O N D E A U.

Parce que je m'en vais lui écrire qu'il n'a que faire de se présenter jamais devant moi, après ce qu'il a fait. *Il s'assied.*

D A M E D U M O N T.

C'est un grand crime!

M. R O N D E A U.

Donnez-moi de l'encre!

D A M E D U M O N T.

Il y en a dans la Table.

M. R O N D E A U.

Où cela donc ?

D A M E D U M O N T.

Dans le Tiroir.

M. R O N D E A U.

Dans le Tiroir ? voyez vous-même.

D A M E D U M O N T.

Ah ! cela est vrai ; c'est qu'on a pris l'Écritoire. *Elle cherche.*

M. R O N D E A U.

Eh bien , finissez-donc.

D A M E D U M O N T.

Je cherche.

M. R O N D E A U.

Peut-on impatienter comme cela !

D A M E D U M O N T.

Ah ! je me souviens qu'elle est sur la cheminée.

M. R O N D E A U.

Apportez-la donc.

D A M E D U M O N T.

Je ne peux pas la prendre , je ne saurois y atteindre ; venez vous-même.

M. R O N D E A U.

Vous êtes bien insupportable !

D A M E

D A M E D U M O N T.

Dame ; je ne suis pas assez grande.

M. R O N D E A U , *se levant.*

Où est-elle ?

D A M E D U M O N T.

Quelque part là. *Elle montre.*

M. R O N D E A U.

Ah ! La voici. Du papier à présent. *Il s'assied.*

D A M E D U M O N T.

Il y en a sur la Table.

M. R O N D E A U.

Il est écrit.

D A M E D U M O N T.

Il y a du blanc d'un côté.

M. R O N D E A U.

Vous avez raison ; cela est assez bon pour lui. *Il se met à écrire. On frappe.* Il y a quelqu'un-là.

D A M E D U M O N T.

C'est peut-être lui.

M. R O N D E A U.

Le chien n'a pas aboyé.

DAME DUMONT.

Ah. Oui ; il faut que ce soit un bossu. Elle va ouvrir.

SCENE XI.

**M. RONDEAU, DAME DUMONT,
LA PIERRE, déguisé en Clerc bossu &
bancroche.**

DAME DUMONT, bas.

QUOI ! c'est encore vous, Monsieur de la Pierre ?

LA PIERRE, bas.

Oui ; c'est moi. Dites à Monsieur Rondeau que je veux lui parler.

M. RONDEAU, écrivant.

Eh bien, qui est donc-là ?

DAME DUMONT.

C'est un Monsieur qui demande à vous parler.

M. RONDEAU.

Qu'il entre.

D A M E D U M O N T , à *La Pierre*.

Entrez , Monsieur.

L A P I E R R E .

Je ne fais pas si Monsieur me reconnoît ?

M. R O N D E A U .

Non ; car je ne vous ai jamais vû.

L A P I E R R E .

C'est que Monsieur ne m'a pas regardé ; car je suis toujours dans l'Etude de Monsieur Bourval , je suis un de ses Clercs.

M. R O N D E A U .

Si c'est lui qui vous envoie , je vais vous donner une Lettre que je lui écrivois.

L A P I E R R E .

Bon ! Monsieur , il ne fait pas que je suis ici.

M. R O N D E A U .

Que voulez-vous donc ?

L A P I E R R E .

Monsieur ; c'est que c'est moi qui porte ordinairement le linge de son Fils l'Abbé , au Collège où il demeure.

M. R O N D E A U .

Il a un Fils Abbé ? Je ne savois pas cela.

L A P I E R R E .

Monfieur , il eft bien malheureux ; parce qu'il voudroit être marié , & que fon Père l'a fait Abbé malgré lui ; auffi il n'eft point avancé dans fes études.

M. R O N D E A U .

Et pourquoi le faire Abbé ?

L A P I E R R E .

C'eft pour qu'on ne le connoiffe pas ; parce que....

M. R O N D E A U .

Parce que ? ...

L A P I E R R E .

Je ne fais trop comment vous dire cela.

M. R O N D E A U .

Dites comme vous voudrez.

L A P I E R R E .

C'eft que fur votre-refpect , il eft boffi.

M. R O N D E A U .

Comment ! fon Père le cache à caufe de cela , & ne veut pas qu'il fe marie ?

L A P I E R R E .

Oui , Monfieur.

M. R O N D E A U.

C'est être bien inhumain!

D A M E D U M O N T.

Bien barbare même!

L A P I E R R E.

Oui ; ma chère Dame. Enfin donc , Monsieur l'Abbé a sçu la colère de Monsieur , contre son Père.

M. R O N D E A U.

Elle durera long-tems.

L A P I E R R E.

Et comme il voudroit bien être marié , si Monsieur vouloit le voir , & qu'il pût le trouver assez bossu pour épouser Mademoiselle Rondéau ; il en seroit charmé.

M. R O N D E A U.

Comment ! si je veux le voir ? Assûrement. Où est-il ?

L A P I E R R E.

Dans votre Cour avec votre Chien , qui lui lèche les mains , ce qui le rend bien content ; car il n'est pas accoutumé à être caressé.

M. R O N D E A U.

Le pauvre Garçon ! faites-le entrer , ou plutôt je vais au-devant de lui.

L A P I E R R E .

Oh , Monsieur , ne vous donnez pas cette
peine-là.

M. R O N D E A U .

Mais voyez un peu ce vilain Monsieur
Bourval ; comme il méprise les bossus ! Rou-
gir d'un Fils , dont il devrait se faire hon-
neur !

D A M E D U M O N T .

Cela est affreux à lui , qu'un bossu étouffe
le cri de la nature , la voix du sang !

S C E N E X I I .

M. RONDEAU, DAME DUMONT,
M. BOURVAL *le Fils* , en *Abbé bossu &*
bancroche , LA PIERRE.

L A P I E R R E .

VENEZ par ici , Monsieur l'Abbé.

M. B O U R V A L , *Fils*.

Je viens , je viens.

M. R O N D E A U.

Monsieur l'Abbé , je suis au désespoir que vous ayez attendu comme cela dans la Cour.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Oh ! je ne m'ennuyois pas ; parce que je m'amusois avec Monsieur votre Chien , qui est bien bon & bien honnête , assurément.

M. R O N D E A U.

Dame Dumont , donnez - donc un siège à Monsieur l'Abbé.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Oh ! Monsieur , je resterai bien debout.

M. R O N D E A U.

Non pas , s'il vous plaît ; je ne vous parlerai que quand vous serez assis.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Allons , je suis fait pour vous obéir. *Ils s'asséent.*

M. R O N D E A U.

Vous me voyez très en colère contre Monsieur votre Père.

M. B O U R V A L , *Fils.*

Ah ! Monsieur , s'il a tort , ce n'est sûrement pas sa faute.

M. RONDEAU.

Quoi ! Monsieur , vous l'excusez après la manière dont il vous traite ?

M. BOURVAL , *Fils.*

Monsieur , il n'en est pas moins mon Père , quoi qu'il ne veuille pas me marier.

M. RONDEAU.

Vous me paroissez un bien honnête Garçon , bien estimable ! êtes-vous l'aîné de votre frère ?

M. BOURVAL , *Fils.*

Oui , Monsieur , cependant je n'en fai rien ; parce que nous sommes géméaux , & l'on dit comme cela . . .

M. RONDEAU.

Cela m'est égal , parce que entre Bourgeois , la Coutume rend les parts égales.

M. BOURVAL , *Fils.*

Monsieur , la mienne sera bien petite , je crois.

M. RONDEAU.

Je ne le souffrirai point. Vous m'avez gagné le cœur , & vous verrez ce que je ferai pour vous. *Le Chien aboie.*

D A M E D U M O N T.

Qu'est-ce qui est-là ?

S C E N E X I I.

M. RONDEAU , M. BOURVAL , *Fils*,
M. BOURVAL *en dehors*, LA PIERRE,
MADAME DUMONT.

M. B O U R V A L.

C'EST moi.

M. B O U R V A L , *Fils*.

Ah ! c'est la voix de mon Père.

M. R O N D E A U.

Eh bien , cachez-vous dans la Chambre à côté ; & vous , Dame Dumont , faites descendre ma Fille , & vous entrerez tous quand je vous appellerai.

D A M E D U M O N T.

Allons , venez tous les deux. *Ils suivent.*

M. B O U R V A L.

Peut-on entrer ?

M. R O N D E A U.

Oui , oui.

SCENE XIV.

M. BOURVAL, M. RONDEAU.

M. BOURVAL.

QU'EST-CE que c'est donc, Monsieur Rondeau, vous êtes venu chez moi, dire que je vous avois trompé.

M. RONDEAU.

Assûrément.

M. BOURVAL.

Et sur quoi ?

M. RONDEAU.

Ne me parlez plus de cela, tout peut se réparer. Donnez-moi votre Fils l'Abbé, à la place de l'autre.

M. BOURVAL.

Je n'ai point de Fils Abbé.

M. RONDEAU.

Je fai bien que vous ne voulez pas le produire dans le monde.

M. BOURVAL.

Je ne fai ce que vous voulez dire.

M. R O N D E A U.

Voilà une belle chose que vous faites - là !
Sacrifier un malheureux ; parce qu'il n'est pas
fait comme vous !

M. B O U R V A L.

Comment ?

M. R O N D E A U.

Oui ; c'est parce que celui qui devoit épou-
ser ma Fille vous ressemble , que je préfère
son Frère qui me ressemble à moi , & qui est
un bien honnête Garçon.

M. B O U R V A L.

Mais je crois que la tête vous a tourné.

M. R O N D E A U.

Oh ! je savois bien que vous ne convien-
driez pas de ce Fils-là ; mais je l'ai vû , je
lui ai parlé.

M. B O U R V A L.

A mon Fils l'Abbé ?

M. R O N D E A U.

Oui ; à votre Fils , l'Abbé.

M. B O U R V A L.

Vous êtes plus avancé que moi ; car je ne
le connois pas.

M. R O N D E A U.

Vous m'impatientez ! mauvais Père que vous êtes. Renier son Fils !

M. B O U R V A L , *à part.*

Je crois qu'il est devenu fou.

M. R O N D E A U.

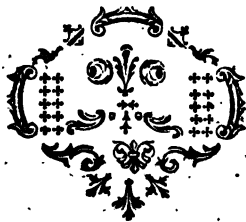
Je m'en vais vous confondre. Il est ici l'Abbé ; vous allez le voir.

M. B O U R V A L.

Ah ! celui-là fera plaisant.

M. R O N D E A U.

Venez , venez , Monsieur l'Abbé. Entrez aussi , ma Fille.



SCENE DERNIÈRE.

Mlle RONDEAU , M. RONDEAU ,
M. BOURVAL , M. BOURVAL ; *Fils* ,
DAME DUMONT , LA PIERRE .

M. B O U R V A L .

Q U E vois-je ?

M. R O N D E A U .

Etes-vous confondu ?

M. B O U R V A L .

Je n'y comprends rien.

M. R O N D E A U .

Est-ce-là votre Fils ?

M. B O U R V A L .

Oui , Monsieur , je-le reconnois ; mais par
quelle aventure ? . . .

M. B O U R V A L , *Fils* .

Je vous l'expliquerai , mon Père .

M. R O N D E A U .

Voici celui que je veux pour ma Fille .

M. B O U R V A L.

Si vous le voulez absolument. . . .

M. R O N D E A U.

A condition que vous lui donnerez une pareille charge qu'à son Frère.

M. B O U R V A L.

Il l'aura.

M. R O N D E A U.

Et je les garderai chez moi ; parce que c'est un Garçon que j'aime beaucoup.

M. B O U R V A L.

Vous en ferez le maître. J'ai ici le Contrat, les noms sont en blanc ; parce que je ne fa-vois pas ceux de Mademoiselle Rondeau , il n'y a qu'à les remplir.

M. R O N D E A U.

Je m'en vais vous les dire.

M. B O U R V A L.

Mais comme on ne peut compter sur votre parole , il faut que vous signiez aussi un dédit de cinquante mille francs.

M. R O N D E A U.

Tout ce que vous voudrez , je suis bien sûr de ne pas me dédire ; écrivez , écrivez. Isabelle-Charlotte Rondeau.

M. B O U R V A L.

Allons. *Il écrit.*

M. B O U R V A L , *Fils.*

Je ne saurois vous remercier assez de toutes les obligations que je vous ai.

M. R O N D E A U.

Je savois bien que je lui ferois faire ce qui convient. Cela est-il fait ?

M. B O U R V A L.

Oui. Vous n'avez qu'à figner.

M. R O N D E A U.

Allons , ma Fille , mon Gendre. *Ils signent tous.*

M. B O U R V A L , *Fils.*

A présent , Monsieur , que vous ne pouvez pas vous en dédire , quoique je ne sois pas bossu ; je crois que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi. *Il débouzone sa Soutane , & il paroît droit.*

L A P I È R R E.

Ni de moi non plus. *Il se redresse.*

M. R O N D E A U.

Que vois-je ?

Mlle R O N D E A U.

Que vous avez donné à votre Fille un Mari
aussi bien fait qu'elle. *Elle ôte son Manteau, &
paroît droite.*

M. R O N D E A U.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Ma Femme
m'avoit donc trompé ?

D A M E D U M O N T.

Oui, Monsieur.

Mlle R O N D E A U.

M'en aimerez-vous moins, mon cher
Papa ?

M. R O N D E A U.

Non ; mais je suis outré d'avoir été votre
dupes à tous.

M. B O U R V A L.

Vous ne l'avez été que de votre déraison
& de votre manie.

M.

M. R O N D E A U.

Je serai donc exposé à passer ma vie avec des gens droits !

M. B O U R V A L.

Et devenez-le vous-même.

L A P I E R R E.

Mettez-vous entre les mains de Valdageou , il vous redressera.

M. R O N D E A U.

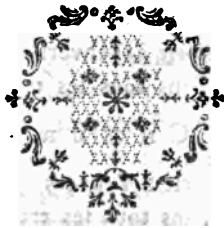
Vous le croyez ?

M. B O U R V A L.

Tous les jours il fait des cures admirables.

M. R O N D E A U.

Allons ; j'y consens ; il vaut mieux se corriger , que de vouloir corriger les autres.



VAUDEVILLE.

AIR : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

M. RONDEAU.

JE faisois une chose atroce,
 En voulant pour ma chère Enfant
 Un Epoux mal-fait, dégoûtant ;
 C'étoit bien donner dans la bosse !
 Avec un esprit à l'envers
 On donne dans tous les travers.

C H Œ U R.

Avec un esprit à l'envers
 On donne dans tous les travers.

M. BOURVAL.

Tous les jours, dans les mariages,
 C'est le bien, c'est la qualité,
 Qu'on recherche par vanité,
 Et tout se mange en équipages.
 Avec un esprit à l'envers
 On donne dans tous les travers.

C H Œ U R.

Avec un esprit à l'envers
 On donne dans tous les travers.

Mlle RONDEAU.

Quand un époux devient volage,
 On voit arriver les Amans ;

Sans amour, même, ils sont pressans,
Et du Mari l'exemple engage.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

C H Œ U R.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

M. B O U R V A L, *Fils.*

Qui voudroit suivre les usages,
La mode & l'exemple des sots,
S'exposeroit à bien des maux;
Suivons les traces des gens sages.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

C H Œ U R.

Avec un esprit à l'envers,
On donne dans tous les travers.

D A M E D U M O N T.

On croit, en voyant ma tournure,
Que je n'ai jamais eu d'appas;
Un Amant, nommé Nicolas,
M'aima pourtant & fut parjure.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

C H Œ U R.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

L A P I È R R E.

A se divertir, quand on pense,
On dit, il faut beaucoup d'argent ;
Mais le plaisir fuit très-souvent
Ceux qui font beaucoup de dépense ;
D'amuser se donner les airs,
Sans de grands frais, est-ce un travers ?

C H Œ U R.

D'amuser se donner les airs,
Sans de grands frais, est-ce un travers ?

F I N.

LE SAC
D'AVOINE,
COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. DE SAUVOIR.

Mlle DE SAUVOIR, *Fille de Monsieur de Sauvoir.*

Mde DE ROISEVILLE, *Sœur de Monsieur de Sauvoir.*

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

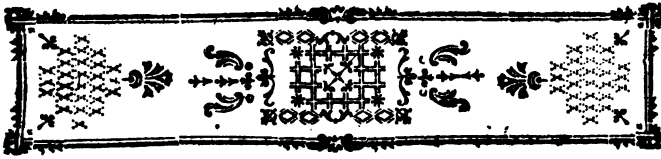
M. DE GARANCI.

M. D'AMABERT.

LANGEVIN, *Cocher.*

LA FLEUR, *Laquais de Madame de Roiseville.*

La Scène est chez Madame de Roiseville.



LE SAC
D'AVOINE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DE SAUVOIR, Mde DE ROISEVILLE.

Mde DE ROISEVILLE.

JE vous dis, moi, mon Frère, qu'elle ne l'époufera pas.

M. DE SAUVOIR.

Et moi, ma Sœur, je vous réponds qu'elle l'époufera.

Mde DE ROISEVILLE.

Non, vous êtes trop raisonnable pour cela.

M. DE SAUVOIR.

Mais je suis le Père de ma Fille, & maître de la pourvoir comme il me convient apparemment.

Mde DE ROISEVILLE.

Ce mariage ne convient ni à vous, ni à ma Nièce.

M. DE SAUVOIR.

Pourquoi? Monsieur de Prétendfiere est un jeune homme du plus grand mérite.

Mde DE ROISEVILLE.

Voilà ce que je ne crois pas.

M. DE SAUVOIR.

Il ne faut que le voir & l'entendre.

Mde DE ROISEVILLE.

C'est parce que je l'ai vu & entendu, que j'en juge tout autrement.

M. DE SAUVOIR.

Mais, qu'avez-vous à lui reprocher?

Mde DE ROISEVILLE.

Tout, tout.

M. DE SAUVOIR.

C'est bien-tôt dit, tout.

Mde DE ROISEVILLE.

Que peut-on juger d'un homme qui dit,
qu'une femme de trente ans est passée ?

M. DE SAUVOIR.

C'est au plus une étourderie qu'il a faite de-
vant vous.

Mde DE ROISEVILLE.

Moi, je n'en ai que vingt-sept ; mais il a
eu l'air de me regarder, voilà ce qui est, je
crois, le comble de l'impertinence.

M. DE SAUVOIR.

Il ne savoit pas que vous fussiez la Tante de
ma Fille.

Mde DE ROISEVILLE.

Je ne deviendrai point la sienne.

M. DE SAUVOIR.

Songez-donc qu'il est fort riche.

Mde DE ROISEVILLE.

Je songe qu'il est fat.

M. DE SAUVOIR.

Non, mais il est fort jeune.

Mde DE ROISEVILLE.

Et point poli. Il croit qu'il faut dédaigner

les femmes , & il se donne les airs d'en mal parler ; jugez comme il traiteroit votre Fille, s'il l'épousoit.

M. DE SAUVOIR.

Ma Fille est jolie, il l'aimera.

Mde DE ROISEVILLE.

Point du tout, il croira être du bon air en n'ayant nul égard pour elle, & en mangeant son bien avec une Danseuse.

M. DE SAUVOIR.

Voilà ce que je ne souffrirai point.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous croyez que vous pourrez l'empêcher.

M. DE SAUVOIR.

Et pourquoi pas ?

Mde DE ROISEVILLE.

Ce n'est pas l'usage.

M. DE SAUVOIR.

Je me moquerai de l'usage.

Mde DE ROISEVILLE.

Et que ferez-vous ?

M. DE SAUVOIR.

Ce que je ferai ?.... Mais....

Mde DE ROISEVILLE.

Si vous les faites séparer, votre Fille sera réduite à se retirer dans un Couvent, avec une petite pension, & cela fera une Femme bien heureuse, n'est-ce pas?

M. DE SAUVOIR.

Vous ne voyez que des malheurs qui n'arriveront point.

Mde DE ROISEVILLE.

Au lieu que si elle eût épousé Monsieur d'Amabert, qui l'aime, qui en est aimé....

M. DE SAUVOIR.

Je ne le connois pas; & son Père a eu trop de torts avec moi.

Mde DE ROISEVILLE.

Son amour pour votre Fille, le rendra plus attentif à les réparer, en ayant mille égards pour vous.

M. DE SAUVOIR.

A cause de son amour?

Mde DE ROISEVILLE.

Sûrement; tout homme qui fait bien aimer à l'ame honnête, sensible, pleine de reconnaissance; vous n'aurez lieu que de vous louer

de sa conduite , & l'image du bonheur que vous aurez toute votre vie sous vos yeux , en deviendra un réel pour vous.

M. DE SAUVOIR.

J'ai donné ma parole , ainsi je n'écoute rien ; & je vous conseille de préparer ma Fille à bien recevoir Monsieur de Prétendfiere , qui va venir aujourd'hui ici pour lui être présenté. Adieu. Je vais chez mon Notaire.

S C E N E I I.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR.

Mlle DE SAUVOIR.

AH ! ma Tante , que je vous ai d'obligation !

Mde DE ROISEVILLE.

Comment ?

Mlle DE SAUVOIR.

Je viens d'entendre tout ce que vous a dit mon Père.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien , vous devez favoir que je ne l'ai point fait changer d'avis.

Mlle DE SAUVOIR.

Non ; mais je vois que vous pourriez nous feconder , Monsieur d'Amabert & moi ; il va venir ici dans le moment avec Monsieur de Garanci , qui est ami de mon Père.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh ! que pourrai-je faire ?

Mlle DE SAUVOIR.

Je n'en fais rien ; mais ayez la bonté de les voir.

Mde DE ROISEVILLE.

Je ne demande pas mieux , ma chère Nièce ; je voudrois que vous fussiez heureuse.

Mlle DE SAUVOIR.

Et je ne puis l'être , si je n'épouse pas Monsieur d'Amabert. J'entends quelqu'un ; ah , sans doute , c'est lui.



S C E N E I I I.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. D'AMABERT, M. DE GARANCI, LA FLEUR.

LA FLEUR, *annonçant.*

MONSIEUR d'Amabert & Monsieur de Garanci.

M. DE GARANCI.

Mademoiselle, je me rends avec empressement à vos ordres.

Mde DE ROISEVILLE.

Oui ; mais je crains qu'il ne soit trop tard ; son Père s'est entêté d'un Monsieur de Prétendfiere, qu'il veut absolument lui faire épouser.

M. D'AMABERT.

Quoi ! cet homme si ridicule, que vous disiez qui ne parloit l'autre jour que de ses bonnes fortunes & de tous les gens qu'il avoit tués en se battant ?

Mde DE ROISEVILLE.

Oui ; lui-même.

M. D'AMABERT.

Comment , Monsieur de Sauvoir peut-il s'être engoué de cet homme-là ?

M. DE GARANCI.

L'avez-vous jamais vû , vous , Monsieur d'Amabert ?

M. D'AMABERT.

Non , vraiment.

M. DE GARANCI.

Monsieur de Sauvoir ne vous connoît pas ?

Mlle DE SAUVOIR.

Non , non. Pourquoi ces questions ?

M. DE GARANCI.

Il me vient une idée.

Mlle DE SAUVOIR.

Ah ! Monsieur , que nous vous aurons tous les deux d'obligations !

M. DE GARANCI.

Je ne vous promets pas que cela puisse réussir.

Mde DE ROISEVILLE.

Dites-donc quel est votre projet ?

M. DE GARANCI.

Vous savez que Monsieur d'Amabert con-

tréfait les Anglois à merveille. Je voudrois qu'il pût se rencontrer avec Monsieur de Prétendfiere ici ; il se moqueroit de lui de façon qu'il n'oferoit plus y revenir.

Mde DE ROISEVILLE.

Il va arriver dans le moment.

Mlle DE SAUVOIR.

Oui ; & s'il se fâche ?

M. DE GARANCI.

Oh , ne craignez rien. Ceux qui se vantent d'avoir tué tant de monde , évitent plus que d'autres les occasions d'avoir des affaires.

M. D'AMABERT.

Je voudrois seulement détromper Monsieur votre Père , & le faire revenir du desir qu'il a de l'avoir pour Gendre.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien , allez vous préparer.

M. D'AMABERT.

Il ne me faut qu'une cravatte.

Mde DE ROISEVILLE.

Demandez-en une à Victoire. Allez , j'entends quelqu'un ; que mon Frère ne vous voie pas avant.

SCENE

S C E N E I V.

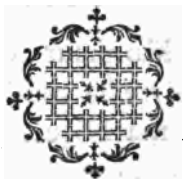
Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE
SAUVOIR, M. DE GARANCI.

Mlle DE SAUVOIR.

EN vérité, ma Tante, je crois que ce que nous faisons -là n'est pas prudent ; Monsieur d'Amabert est sûrement très-brave, & il pourroit pousser son rival un peu vivement.

M. DE GARANCI.

Croyez-vous qu'il veuille, chez vous, s'engager de façon à se nuire à lui-même vis-à-vis de Monsieur de Sauvoir ? Mais je crois que c'est lui que j'entends.



S C E N E V.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE PRÉTENDSIÈRE, M. DE GARANCI.

M. DE SAUVOIR.

MA Sœur, ma Fille, voici Monsieur de Prétendfiere.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Mademoiselle, j'ai suivi les usages & sous le mot de convenances; j'ai caché ce qui me faisoit desirer de vous épouser; mais plus je vous vois, & plus je me flatte que nos arrangemens vous conviendront.

Mde DE ROISEVILLE.

Il me semble, Monsieur, que vous avez été plus occupé à suivre la mode, que de consulter le cœur de ma Nièce.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Madame, le cœur est sans doute une chose très-séduisante; mais on n'en parle guère que dans les Romans: on dit encore quelquefois

je vous aime ; mais on se cache pour prononcer ce mot.

Mde DE ROISEVILLE.

L'on a raison , la pudeur....

M. DE PRÉTENDSIÈRE, *éclatant de rire.*

Ah ! la pudeur est excellente !

Mde DE ROISEVILLE.

Comment , Monsieur ? ...

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Où ; Madame ; je trouve la pudeur charmante ! Et savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle est rare.

Mde DE ROISEVILLE.

En vérité , Monsieur , vous me feriez penser que vous ne croyez pas qu'il y ait une Femme honnête.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Vous vous tromperiez , Madame ; je crois , au contraire , qu'elles le sont toutes.

M. DE SAUVOIR.

Vous voyez bien , ma Sœur , que vous êtes toujours prompte à mal juger des personnes que j'aime.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Bon ! Monsieur, cela ne vaut pas la peine de vous fâcher ; mais je vais détromper Madame , & cela me sera aisé , quand elle voudra bien faire réflexion que l'on a détruit de vieux préjugés , qui étoient le tourment de la Société.

M. DE SAUVOIR.

Les préjugés souvent font des erreurs.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

C'est ce que je vous dis. On croyoit autrefois une Femme mal-honnête , parce qu'elle avoit des Amans.

Mde DE ROISEVILLE.

Mais , Monsieur , sûrement.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Eh bien , tout cela est changé. On trouve qu'on se convient , on s'arrange & tout le monde le trouve bon. C'étoit le mystère qui perdoit tout.

Mde DE ROISEVILLE.

Quand au bout d'un certain tems que dure une passion , on s'épouse , sûrement on auroit tort de plaifanter.

M. DE PRÉTENSIERE.

Ah ! une passion ! Je ne parle ni de passion, ni d'amour ; ce sont des mots proscrits. Quelquefois on a du goût ; mais les arrangemens valent mieux, on se quitte, on se prend sans s'aimer, ni se brouiller ; cela est délicieux !

M. DE GARANCI.

Vous parlez bien là en homme qui a toujours été libre.

M. DE PRÉTENDSIERE.

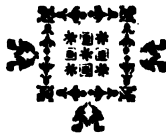
Et qui veut l'être toujours.

M. DE SAUVOIR.

Comment ! Monsieur, est-ce que vous ne voulez plus épouser ma Fille ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je vous ai donné ma parole, & je ne fais ce que c'est que d'y manquer.



S C E N E V I.

Mde DE ROISEVILLE , Mlle DE SAUVOIR , M. DE SAUVOIR , M. DE PRÉTENDSIÈRE , M. DE GARANCI , M. D'AMABERT , LA FLEUR.

LA FLEUR.

MILORD Ridling.

Mde DE ROISEVILLE.

Ah ! mon Frère ; c'est un Anglois dont vous ferez très-content.

M. DE SAUVOIR.

Mais il vient bien mal à propos.

M. D'AMABERT.

Madame , je demande pardon si je interromps le Compagnie.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous ne nous dérangez point , Milord. Mon Frère , ma Nièce , voici Milord Ridling , qui avoit grande envie de faire connoissance avec vous.

M. DE SAUVOIR.

Vous me faites bien de l'honneur , Milord.

Voulez-vous bien vous affeoir auprès de ma Sœur.

M. D'AMABERT.

Je suis depuis cinq semaines arrivé , & je suis point accoutumé encore.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Vous avez vu nos Spectacles sûrement , Milord ?

M. D'AMABERT.

Oui , je marche sur l'Opéra tout le jour.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous aimez donc beaucoup la musique ?

M. D'AMABERT.

Je suis pour cela point du tout ; mais l'étonnement il me fait plaisir.

M. DE PRÉTENDSIERE.

De quoi êtes-vous donc si étonné ?

M. D'AMABERT.

Je dis à ce moment. C'est que tous le Demoiselles qui sont à l'Opéra , on dit qu'ils sont à tous le Messieurs qui regardent le Spectacle , & l'on dit que je dois avoir aussi moi une.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Mais sans doute, comme tous les Anglois qui viennent à Paris.

M. D'AMABERT.

Mais si tous mes compatriotes ils font une faute, est-ce que je dois faire aussi ?

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Je ne fais pas pourquoi vous appelez une faute, ce que font tous les François.

M. D'AMABERT.

Les François qui font, ils font pas comme moi; que je suis venu ici pour la mariage.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous venez pour vous marier, Milord ?

M. D'AMABERT.

Oui, Madame, oui, pour marier, ainsi je suis pas pour un Fille d'Opéra, voyez-vous.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Quand vous aurez vécu un peu de temps en France, vous suivrez nos usages.

M. D'AMABERT.

Non, Monsieur, jamais, je dis encore.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Quand vous aurez passé ici cinq ou six mois....

M. D'AMABERT.

Avec la mariage?

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Oui , vous verrez que vous changerez de façon de penser.

M. D'AMABERT.

Qu'est-ce que dites-vous ? Je deviens un malhonnête homme ?

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Non , mais vous ferez comme tout le monde.

M. D'AMABERT.

Je dis encore que je trouve point bon cette raisonnement , voyez-vous. Je suis avec mon Femme & puis plus.

Mde DE ROISEVILLE.

Mais j'estime beaucoup Milord , de penter comme cela.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Ce n'est pas-là ce qu'on appelle savoir les

usages. D'ailleurs, il ne faut pas le contrarier, ces Messieurs aiment la liberté.

M. D'AMABERT.

Oui, Monsieur, nous trouvons le liberté bon pour faire le bien, mais jamais pour le mal.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Milord me paroît Philosophe.

M. D'AMABERT.

Philosophe, si vous il veut, l'usage de cette pais il n'est point avec moi. Je parle comme il est mon pensée.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, avec liberté; c'est ce que je disois.

M. D'AMABERT.

Monsieur, je trouve point bon que le liberté il soit pour vous un badinage.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne badine point, & nous aimons la liberté autant que vous.

M. D'AMABERT.

Je crois que cette deux Messieurs, ils sont pour penser avec moi comme je dis.

M. DE GARANCI.

Oui, Milord, il ne faut pas croire que tous les François ayent les défauts dont quelques-uns se vantent.

M. D'AMABERT.

Je suis pas pour dire aussi, & je suis fort charmé de voir.

Mde DE ROISEVILLE.

Milord nous fera-t-il l'honneur de souper avec nous?

M. D'AMABERT.

Madame, j'ai un petit affaire que je dois aller à cette moment.

Mde DE ROISEVILLE.

Oui; mais après vous pourrez revenir?

M. D'AMABERT.

Dites-moi, je vous prie, cette Monsieur, s'il sera aussi?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Pourquoi, Milord?

M. D'AMABERT.

C'est que je reste alors avec mon affaire. Je

trouve point pour bon que sur le liberté Angloise on parle, voye-vous.

M. DE PRÉTENDSIERE.

C'est une plaisanterie qui ne doit pas vous offenser.

M. D'AMABERT.

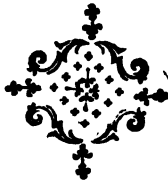
Il doit pas ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Non, vraiment.

M. D'AMABERT.

Eh bien, il fait autrement qu'il doit, voye-vous. Je dis comme cela. Voilà mon plaisanterie. Je viens pour voir après avec le souper, si vous il dira. Madame, Messieurs, je suis encore par le Ville un moment, & puis je retourne après. *Il sort.*



SCENE VII.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE
SAUVOIR, M. DE SAUVOIR,
M. DE GARANCI, M. DE PRÉ-
TENDSIERE.

M. DE PRÉTENDSIERE.

CES Anglois font plaisans avec leur liberté.
Ils font peuple, & voilà tout.

M. DE GARANCI.

Comment peuple ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, cela n'a nul ton, nul goût.

M. DE GARANCI.

Ils ont de la raison & du bon sens.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Ils me font pitié !

M. DE GARANCI.

Si Milord Ridling vous entendoit, cela ne
lui plairoit point du tout.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne le crains pas. Les Anglois ne tirent
point l'épée à Londres, la liberté le leur dé-

fend. Il doit croire que c'est la même chose ici.

M. DE GARANCI.

Ne pensez pas cela. Il n'aime point notre Nation, & il est vindicatif. Il étoit très-craint dans ses voyages, & en Provence il a eu beaucoup d'affaires. Il a la bravoure du monde la plus froide.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Je ne fais pas pourquoi on reçoit de pareilles gens dans la Société.

Mde DE ROISEVILLE.

C'est un très-honnête homme.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Parbleu ; voilà un grand mérite d'être honnête homme ; je ne vois que les honnêtes gens d'ennuyeux dans le monde.

M. DE SAUVOIR.

Moi, je les crois très-respectables.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Tant que vous le voudrez ; mais ce qu'on appelle souvent un honnête homme, n'est qu'un censeur insupportable, qui ne connoît que les devoirs & qui blâme les plaisirs ; oh !

je vous demande si cela est agréable à rencontrer?

M. DE SAUVOIR.

On ne peut pas plaisanter plus agréablement!

M. DE PRÉTENDSIERE.

Non, je ne plaisante point; mais il est je crois.... *Il tire sa montre.* Diable! huit heures & demie! je m'enfuis. Je suis très-aise d'avoir eu l'honneur de faire ma cour à ces Dames.

M. DE SAUVOIR.

Où voulez-vous donc aller?

M. DE PRÉTENDSIERE.

A l'Opéra, où j'ai affaire.

M. DE SAUVOIR.

Mais, notre Contrat?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Vous arrangerez bien tout cela sans moi.

M. DE SAUVOIR.

Ne soyez donc pas long-tems.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Comment?

M. DE SAUVOIR.

Oui ; parce que nous signerons avant le souper.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Je ne soupe pas ici. Est-ce que je ne vous l'avois pas dit ?

M. DE SAUVOIR.

Non , vraiment ; mais il me semble qu'un jour où l'on signe son Contrat....

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Je ne le peux pas en honneur ; j'ai un engagement , où je ne saurois manquer ; c'est une partie délicieuse qui a été remise vingt fois , & qui est enfin arrangée pour aujourd'hui.

M. DE GARANCI.

Je fais quelle est cette partie. Je crois que Milord Ridling en est.

M. DE PRÉTENDSIÈRE, *avec effroi.*

Milord Ridling ?

Mde DE ROISEVILLE.

Non ; il nous a promis de revenir souper ici.

M.

M. DE GARANCI.

Ah ! vous avez raison ; il ne tardera pas ,
il ne se fait jamais attendre.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Monfieur de Sauvoir , nous nous reverrons.
Il fort précipitamment.

S C È N E V I I I.

Mde DE ROISEVILLE , Mlle DE
SAUVOIR , M. DE SAUVOIR ,
M. DE GARANCI.

Mde DE ROISEVILLE,

EH bien , mon Frère , c'est donc-là cet hom-
me que vous trouviez si aimable !

M. DE GARANCI.

Malgré toute fa valeur , je parie qu'il ne
soupe pas ici de crainte de Milord Ridling.

Mde DE ROISEVILLE.

Mon Frère , j'espère que vous reviendrez de
votre prévention en fa faveur.

Mlle DE SAUVOIR.

Mon Père , vous voyez le peu de cas qu'il

fait des Femmes , comment pouvez-vous espérer de me rendre heureuse avec un pareil mari ?

M. DE GARANCI.

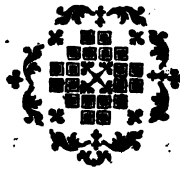
Mon ami , vous n'auriez pas cru ce que nous aurions pû vous en dire ; mais vous venez de l'entendre.

Mde DE ROISEVILLE.

A-t-on jamais refusé de souper avec celle qu'on doit épouser , le jour que le Contrat doit se faire , & pour aller avec qui encore ! au moment où l'on devroit , au moins , renoncer pour toujours à de pareilles connoissances.

M. DE GARANCI.

Monsieur de Sauvoir est sûrement trop raisonnable pour continuer à désirer d'avoir un pareil Gendre. Mais qu'est-ce que j'entends ?



S C E N E I X.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. DE PRÉTENDSIERE *qui entre l'épée à la main & l'air égaré. Les femmes font un cri en le voyant, & elles sont rassurées par la présence de M. D'AMABERT, qui entre en riant.*

M. DE PRÉTENDSIERE, à M.
de Sauvoir.

AH, Monsieur, je vous demande pardon, il vient de m'arriver chez vous un malheur affreux ! sauvez-moi, cachez-moi, je vous en prie.

M. DE SAUVOIR.

Dites-donc promptement ce que c'est ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Monsieur, en fortant tout-à-l'heure, je trouve dans votre Cour quelqu'un qui me barre le passage, l'obscurité m'empêche de distinguer qui c'est ; je ne doute pas que ce ne soit Milord Ridling qui m'attend, je lui crie défendez-vous & je lui donne deux coups d'épée qui le font tomber mort.

M. DE SAUVOIR.

Vous avez tué Milord Ridling?

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Qui, Monsieur ; sauvez-moi , je vous prie.

M. D'AMABERT.

Moi , je suis tué?

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Que vois-je ? Quoi , Monsieur , je ne vous ai pas donné deux coups d'épée?

M. D'AMABERT.

Non , je ne sente pas.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Et vous n'êtes pas tombé à terre?

M. D'AMABERT.

Non , je dis ; je suis toujours resté de même que vous il voit sur le moment.

M. DE PRÉTENDSIÈRE.

Je ne comprends pas....



S C E N E X

Mde DE ROISEVILLE, Mlle. DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. D'AMBERT, M. DE PRÉTENDSIEDE, LA FLEUR, LANGEVIN, *un fouet à la main.*

LA FLEUR.

JE te dis qu'il y a du monde & que tu ne peux pas entrer.

LANGEVIN.

Oh ! je veux le trouver, & je lui casserai mon fouet sur le corps.

M. DE SAUVOIR.

Qu'est-ce qu'il y a, Langevin ?

LANGEVIN.

Monsieur, c'est que je m'en vais vous dire. Pendant que j'étois allé allumer ma lanterne, pour donner sur votre respect à manger à mes chevaux, il est venu un.... un coquin, qui a donné deux ou trois coups d'épée dans un sac d'avoine que j'avois laissé dans la cour, & toute mon avoine est répandue. Je vou-

drois trouver celui qui a fait ce coup-là , il s'en souviendrait long-tems.

M. DE SAUVOIR.

Allons , en voilà assez.

LANGEVIN.

Oui , en voilà assez , & mon avoine !

M. DE SAUVOIR.

On vous en tiendra compte , laissez-nous.

LANGEVIN.

Oh ! je m'en vais l'attendre , & si je le vois fortir....

M. DE SAUVOIR.

Allons , allez-vous-en à votre écurie.

LANGEVIN.

Voilà un beau tour à faire de donner des coups d'épée à un sac d'avoine ! je l'aurois bien défendu si j'avois été auprès de lui.

M. DE SAUVOIR.

Veux-tu bien t'en aller.

LANGEVIN.

Mais , Monsieur ; c'est que je prends vos intérêts.

M. DE SAUVOIR.

La Fleur , emmenez-le.

L A N G E V I N .

Se battre contre un sac d'avoine, voilà une belle valeur !

L A F L E U R .

Allons, viens-donc. *Ils sortent.*

M. D' A M A B E R T .

Monsieur de Prétendrière, vous nous avez donné un bon Comédie, vous pouvez après cela marcher sur l'Opéra.

M. D E P R É T E N D S I È R E .

Monsieur, Monsieur...

M. D' A M A B E R T , *d'un ton ferme.*

Qu'est-ce que vous voulez-dire ?

M. D E P R É T E N D S I È R E .

Mesdames, je vous souhaite bien le bon soir. *Il sort.*



SCENE DERNIERE.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. D'AMABERT.

M. DE GARANCI.

JE ne crois pas après cette aventure-là qu'il ose jamais reparoître ici.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien, mon Frère, que dites-vous à tout cela ?

M. DE SAUVOIR.

Que j'ai grande obligation à Milord, ainsi que ma Fille, de nous avoir débarrassés d'un homme qui ne nous convenoit point du tout.

Mlle DE SAUVOIR, *à part.*

Ah ! je respire.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous devriez désirer de lui prouver votre reconnoissance.

M. DE SAUVOIR.

Je le desire aussi de tout mon cœur ; mais que puis-je faire pour un Anglois ?

M. D'AMABERT.

Monsieur , je suis très-François , & prêt à vous servir toute ma vie.

M. DE SAUVOIR.

Comment ?

Mde DE ROISEVILLE.

Vous ne pouvez pas douter de ce que vous dit-là Monsieur d'Amabert.

M. DE SAUVOIR.

Quoi , c'est lui ?

Mde DE ROISEVILLE.

Oui ; c'est lui-même , & que vous ne fauriez comparer à votre Monsieur de Prétendfiere.

M. DE SAUVOIR.

Eh bien , ma Sœur , savez - vous ma dernière résolution ?

Mde DE ROISEVILLE.

Non , si vous ne me l'apprenez.

M. DE SAUVOIR.

C'est de donner ma Fille à Monsieur d'Amabert. Je veux que nous soyons tous contents.

M. DE GARANCI.

Mon ami , voilà ce qu'on appelle être raisonnable.

M. D'AMABERT.

Monsieur

Mlle DE SAUVOIR.

Mon Père

M. DE SAUVOIR.

Vous me ferez vos remerciemens quand le Contrat sera signé. Allons , venez tous chez moi , où le Notaire va arriver dans l'instant.

Fin du troisième Volume.

T A B L E

Des PIÈCES contenues dans le troisième
Volume.

1. <i>L'E Déguisement Favorable ,</i>	page 1
2. <i>Le Tableau ,</i>	67
3. <i>L'Attestation ,</i>	119
4. <i>La Veuve Singulière ,</i>	145
5. <i>L'Aubergiste ,</i>	211
6. <i>La Maladie Supposée ,</i>	263
7. <i>Les Bossus ,</i>	297
8. <i>Le Sac d'Avoine ,</i>	357

Fin de la Table.

2946



UNS. 157 i. 33



